T. XXIV — N° 2 31 Octobre 1933

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

NOVITIATUS ANGELICUS ROMA

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *La crise de la liberté.*

★ ★ ★ *Observations sur le miracle.*

Voici, en quelques formules d'une extraordinaire plénitude de pensée et de forme (on songe invinciblement à Pascal), toute une philosophie du miracle.

Absurdité, dira-t-on? — « Ces malheureux, qui nous ont obligé de parler du miracle! »

M.-J. LAGRANGE, O.P. *Le développement du dogme selon Newman.*

Newman moderniste? Bien au contraire : son analyse du *développement* aurait dû rendre inutiles les constructions de M. Loisy.

H. C. E. ZACHARIAS. *Annie Besant.*

Épouse de pasteur, libre-penseuse, travailliste, théosophe, annonciatrice d'un nouveau Messie, réformatrice de l'Inde, et pour finir abandonnée de tous, telle fut Annie Besant, dont on retrace ici la dramatique histoire.

DOCUMENTS

Réponses à notre enquête sur les raisons actuelles de l'incroyance.

Réponses de M. Lacroix, de M. le Chanoine Masure, et du R. P. Teilhard de Chardin.

A travers les revues.

La situation religieuse aux Etats-Unis.

et faire plus de place à sa collaboration que les révolutions autoritaires ont été accomplies, ou qu'elles nous sont promises ? Même ceux qui n'en méconnaissent pas la valeur morale, toutes ces jeunes équipes qui parlent volontiers de la nécessité du spirituel, me paraissent la perdre un peu de vue.

Jamais tant d'individualisme dans les conceptions — individualisme poussé jusqu'à la singularité et à l'affectation de rupture avec toute tradition — et, sous prétexte d'ordre social, de bien de l'ensemble et parfois de bien commun, jamais si peu de souci de l'individu, comme si tout bien commun n'était pas destiné à l'individu. Trop d'individualisme au départ, pas assez à l'arrivée.

Ainsi, dans tout ce qui se prépare, la liberté risque de sortir amoindrie. Cependant, aucun accroissement d'ordre matériel ni de bien-être ne pourra compenser cet amoindrissement.

*
* *

Les catholiques vont-ils suivre la vague qui emporte l'action politique loin des méthodes de liberté ? Grave responsabilité. Bien souvent ils ont été accusés de tenir la liberté en suspicion. Jamais plus belle occasion de redonner confiance à l'opinion publique et de montrer de quel esprit nous sommes. La liberté est un bien chrétien. Émancipée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est dans l'intimité et la chaleur de la conscience chrétienne qu'elle a été nourrie et exercée. Une politique chrétienne ne peut pas se concevoir sans elle, car, selon l'heureuse formule de M. Duthoit à la Semaine Sociale *de Reims, dans la politique chrétienne « tout est de l'homme et tout est pour l'homme ».*

Mais, si l'on restreint la liberté, on restreint ce qui vient de l'homme et ce qui doit lui revenir. Toucher à la liberté, même si c'est sous le prétexte de le servir, c'est atteindre l'homme au point vif et le diminuer.

CHRISTIANUS.

Observations sur le miracle

« Les miracles sont plus importants que vous ne pensez » (Pascal).

Il est étonnant de voir avec quelle frivolité certains esprits accueillent tous les miracles afin de n'en pas examiner un seul. Vous dites : « Lourdes », on répond : « Epidaure ». C'est être, au gré des besoins, trop crédule ou pas assez.

Pourquoi il n'y a pas plus de miracles? Par clémence divine, évidemment : pour éviter la perte des témoins ou des miraculés.

Pourquoi pas plus probants? Des jambes, des bras qui repoussent? Pour la même raison. Il faut bien laisser à ce médecin rationaliste une planche de salut... Vous voudriez peut-être que Jésus-Christ vienne en personne discuter la loi sur les congrégations?

Les lettrés aiment les *Fioretti*, fines miniatures à rehauts d'or et de lapis, plaisir des yeux et qui n'engagent à rien. Les fleurs vraies de la vie des saints qui sont proches, on attendra qu'elles se fanent pour en humer sans danger la senteur.

Le miracle des miracles, c'est qu'ils nous intéressent si

peu. Nous détournons la tête. Est-ce qu'on nous les conte mal? Il est vrai, le plus souvent. Mais ces histoires ont-elles besoin de talent? Trop bien racontées, elles deviendraient suspectes... Une autre raison plus certaine : les instruments de ces prodiges ont des vies dont la méditation jetterait une lumière gênante dans nos vies confortables. Les saints thaumaturges ont été pour eux-mêmes cruels, et cette mortification, qu'on aimerait pouvoir supposer, après tout, excessive, voici des signes nous intimant qu'elle fut une oblation agréable.

Les arguments de ceux qui n'y croient pas? Ils n'en ont qu'un : le miracle est impossible. Il n'y a pas de quoi loger le miracle dans le monde qu'ils ont reconstruit. On appelle ça, parfois, une induction. Cette induction, Renan l'avait parachevée à vingt-deux ans.

Cette confiante et simple négation, cette foi du charbonnier à rebours, est celle de maint « savant ». Si une portion notable de l'humanité ne vivait pas sous l'influence d'un stupéfiant de l'intelligence : la discipline des sciences physiques, chimiques et naturelles, administrée sans antidote historique et théologique, cette façon de penser nous paraîtrait une déchéance aussi tragique que les sordides magies où croupissent quelques débris de peuples abêtis.

Parmi ceux qui croient au merveilleux parce qu'ils répugnent à violenter l'histoire, beaucoup néanmoins repoussent le miracle. Ils ont peur d'être pris au piège et ont trouvé une issue dérobée : les forces inconnues de la Nature. Pour les négateurs, il n'y a pas de miracles parce que les lois de la nature sont inflexibles. Pour les demi-croyants, il y a bien des miracles, mais il ne faut pas les appeler ainsi parce que les lois de la nature sont si nom-

breuses, si variées, complexes et même contradictoires que le surnaturel pourrait bien être naturel.

Ce malade a guéri, après une neuvaine. « Miracle ! » dit la foule. Il fallait dire : « Bonne constitution ». Cet homme tenté n'a pas cédé à la tentation. « Bonne moralité », dit la foule. Miracle de la grâce, fallait-il dire.

La naïveté des braves gens qui se figurent que le « Bon Dieu » s'occupe de leurs petites affaires fait bien rire les habiles. On peut, à la rigueur, admettre que Dieu surveille, de très loin, le fonctionnement des lois cosmiques ; mais penser qu'il s'abaisse à connaître des soucis personnels de misérables petits êtres répandus sur cette motte de terre, c'est trop de niaiserie ou d'outrecuidance... Avez-vous remarqué que l'anthropomorphisme est ici justement le fait des malins, des pseudo-philosophes, pour qui Dieu n'est qu'un fonctionnaire très puissant, retenu par sa haute charge de veiller aux détails ? Mais c'est là qu'est la naïveté, non chez la Petite Sœur des Pauvres qui réclame un miracle de saint Joseph pour nourrir ses vieillards. C'est faire Dieu tout petit, tout humain, que de croire qu'il y ait pour lui des choses de première et de deuxième importance, et d'autres, enfin, pas importantes du tout. Les évolutions de Saturne et les relations de cet astre vénérable avec la famille de lunes qui lui est attachée n'occupent pas plus la pensée divine que la prière de ce petit enfant au regard confiant, ou plutôt elles l'occupent beaucoup moins ; car Saturne et ses satellites c'est une portion de son ouvrage à laquelle il a pourvu une fois pour toutes et qui, sa carrière remplie, s'évanouira dans le néant ; mais ce petit enfant au regard confiant, Il lui réserve éternellement sa compagnie.

Anatole France s'amuse follement, quelque part, d'une

marchande des quatre saisons qui se croit immortelle. Rien ne lui paraît plus comique que l'illusion de cette pauvresse. Et nous, qui le lisons, rien ne nous paraît plus atroce que cette glace du cœur qui a gelé l'intelligence.

Il arrive chaque jour que de belles œuvres soient ruinées, de pieuses gens anéantis ou mutilés. La foudre renverse un sanctuaire et épargne le mauvais lieu. C'est, dites-vous, que Dieu n'altère pas volontiers le cours de sa loi. Il le fléchit pour de bien moindres intérêts : il fait éclore une fleur, pousser un fruit hors de saison pour exaucer un saint et laisse périr de sécheresse la moisson de cette foule chrétienne qui, dévotement, a fait les Rogations. — C'est que, le plus souvent un miracle est gage d'amitié personnelle. Un chrétien est enrégimenté pour le Ciel ; il n'est pas nécessairement un ami de Dieu. Cette amitié-là n'est pas affaire collective mais privée.

Ne soyons pas choqués des miracles naïfs. Le miracle est de Dieu ; la naïveté, du saint : du saint, ami de Dieu. Dieu obéit à ses amis, et cède à leur caprice. Quoi d'étonnant, si le saint est un simple, que son caprice soit enfantin ? La petite Sœur de Lisieux et saint Thomas d'Aquin ont le même amour mais non la même intelligence. — D'ailleurs, Dieu n'a jamais raison : le surnaturel d'allure grave : la guérison des malades, la lévitation extatique, la luminescence des saints, cela vient des « forces inconnues ». Le surnaturel gracieux : les prunes surgies en hiver sur un rameau fraîchement feuillé, ce sont des miracles pour enfant de Marie. Alors ?

« Dans l'univers, dit Renan, tout est plein d'ordre et d'harmonie ; mais dans le détail des événements, rien n'est particulièrement intentionnel... S'il y avait des êtres agissant dans l'univers comme l'homme agit à la surface

de la planète, on s'en apercevrait. » (*Dial. phil.*) Justement ! On s'en aperçoit. Seulement il faut porter les yeux du côté où ça se passe : on va voir courir des chevaux sur les champs de course ; on va voir des expériences de physique dans les laboratoires, et le surnaturel, il faut aller le chercher dans la vie des saints.

Il n'est pas impossible, après tout, qu'un formidable typhon repousse les eaux de la mer ; mais *Moïse avait étendu la main.*

Il faut y insister : l'existence du miracle n'est point *d'abord* une question de philosophie ; *historia est magistra.* Spinoza, philosophe, le reconnaît : « Si j'étais assuré de la résurrection de Lazare, je briserais en pièces tout mon système et j'embrasserais sans répugnance la foi ordinaire des Chrétiens » (Beyle, *Dict.*, s. v. Spinoza). Voilà qui est bien et autrement loyal et solide que la pantalonnade de ce pauvre France disant que, s'il voyait une jambe repousser, dans une piscine sacrée, il croirait simplement à une loi, jusqu'ici inconnue, de la biologie.

« Tout le monde sait la facilité avec laquelle les catholiques romains se laissent persuader un nombre infini de miracles » (Beyle, *Dict.*, s. v. Jonas). Naturellement. Comment se méfieraient-ils ? Ils en possèdent tant de vrais !

« Le vulgaire », remarque Spinoza, « estime que rien ne peut mieux prouver l'existence de Dieu que de voir la Nature sortir du train ordinaire ». Le vulgaire a raison : seul le miracle lui apporte la preuve du Dieu qu'il désire : personnel et amical.

Il faut savoir *s'il y a* des miracles et quels ils sont, et bâtir là-dessus notre psychologie de Dieu, et non l'inverse. Au lieu de dire : le miracle rabaisse Dieu au rang des

causes secondes, donc le miracle n'est pas, je dirai (si le miracle est constaté) : il y a des miracles, Dieu les accorde ou les permet, donc le miracle n'abaisse pas Dieu ou ne le rabaisse que dans les petits cerveaux qui se sont fait de Dieu un concept à leur mesure.

Le miracle est un message particulier lorsque les messages quotidiens passent inaperçus : un éclat de voix au milieu du discours continu de l'univers, une intonation nouvelle pour secouer l'attention d'un public distrait.

« Il est impossible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, et non pas pour tout le genre humain » (Voltaire). Voire! Moi, je trouve possible, logique et plaisant à l'esprit que Dieu fasse à François Bernardone d'Assise telle faveur qu'il refuse à François-Marie Arouet. Ce qui me choquerait, c'est qu'occupe la même place, dans le cœur de Dieu, le sale rimeur de la *Pucelle* et le chantre extatique du cantique au soleil.

Le miracle est important par la manière d'opérer et non par ses résultats. C'est un grand et beau miracle qu'une plaie suppurante se referme soudain dans l'eau bourbeuse d'une piscine, et un fait socialement négligeable. C'est un fait social important et admirable de trouver un sérum qui sauve du croup les petits enfants ; mais sans portée philosophique. Remarques en soi banales ; mais qu'il faut faire, puisqu'une vérité si grossière n'est pas aperçue de tous et fut niée de plusieurs.

« Nous ne pouvons », avance Hume, « connaître les attributs ou les actions de Dieu, sinon par l'expérience que nous avons de ce qu'il produit dans le cours habituel de la nature ». Et pourquoi donc? Cette méthode appliquée à l'homme donnerait des résultats entièrement faux.

Il y a les habitudes et les gestes d'exception. Un souverain peut avoir pour coutume de rejeter les recours en grâce et exceptionnellement les accueillir. Il faut, pour connaître les mœurs de Dieu, embrasser l'habituel et l'inhabituel ; le cours des astres ne donne aucune idée de sa miséricorde.

Ma femme de ménage croit que Jésus-Christ est mort et ressuscité le troisième jour ; mais son mari est mort et, à aucun moment, elle n'a compté qu'il reprendrait vie. Elle croit au miracle ; mais cette croyance n'ébranle pas sa croyance instinctive à la stabilité des lois naturelles. Spinoza, lui, estime que si un seul miracle était vrai, « nous ne pourrions plus être certains de rien ». D'où il résulte que ma femme de ménage raisonne plus sainement que l'auteur du *Tractatus theologico-politicus*.

Que la face de ce saint en extase irradie une étrange lumière, cela importune un psychiâtre positiviste, mais cela procure beaucoup de satisfaction à l'esprit d'un croyant. Et on ne voit pas pourquoi la nature serait invariablement remontée pour satisfaire aux exigences de celui-là.

« Vous croyez au miracle de Cana ? Mais, alors pourquoi l'épée Durandal n'aurait-elle pas tranché le roc ? » Objection puérile. Un vrai miracle n'éclate pas comme un coup de tonnerre dans l'azur, il fait partie d'un système congruent à ma nature morale : « *Virtutibus et prodigiis et signis* » (*Act.*, II, 22) ; je l'apprécie par ce qui précède et même par ce qui suit. Ce fragment de ramage ne dit rien à la vue ; mais il fait bien dans la tenture ; il s'y place, il y est nécessaire. Ainsi le miracle. La doctrine le juge. Voilà pourquoi il m'est permis de penser que Durandal, bien qu'en sa garde fût enclose la dent saint Pierre, du

sang de saint Basile et même du vêtement de la Vierge Marie, n'entama point « la pierre bise » quand Roland l'en férit. Mais que Lazare ressuscite, ou que le blé se renouvelle dans le grenier du Curé d'Ars, cela est différent.

« Mais, comment pouvez-vous croire que le froment de *La Providence* se soit multiplié ? » Pour la même raison que je crois que sainte Jeanne d'Arc a vraiment fait revivre l'enfançon qu'on lui apporta et qui, depuis trois jours sans vie, « était noir comme sa cotte », parce que ces irrécusables témoins : sainte Jeanne, Jean-Baptiste Vianney, me l'affirment, et que j'aime mieux croire le surnaturel que l'impossible. Si vous préférez, de deux miracles ma raison préfère le moindre. Ce qui est une façon de faire au rationalisme sa part et suivre le précepte de Hume : « N'admettre un témoignage en faveur d'un miracle que si la fausseté du témoignage était un plus grand miracle que le fait qu'il affirme. »

« Le miracle est sporadique », a-t-on dit, et, par suite, « impropre à la constatation prudente et scientifique ». Cela serait vrai d'un miracle unique ; mais il n'en est pas de tel. C'est un miracle « sporadique » que sainte Thérèse soit soulevée par l'extase ; mais de le retrouver chez saint André-Hubert Fournet ou la Mère du Bourg ou le Bienheureux Cottolengo, lui donne une continuité bien plus probante que si je le rencontrais dans une seule existence.

On a dit encore : « Par le miracle, Dieu prend parti pour ou contre quelque chose, pour ou contre quelqu'un. » C'est possible ; mais le quelque chose et le quelqu'un, les hommes, dans leurs passions, ne les discernent pas toujours. Dans le miracle de la Sainte Épine, c'est Margot

Périer et ma sœur Flavie qui sont les personnes en jeu, non des partis. Et le quelque chose c'est leur simple foi.

On dispute du miracle comme si c'était un être de raison. Il faut dire du miracle ce qu'on a dit de la maladie : il n'y a pas de miracle, il n'y a que *des* miracles, des faits particuliers à examiner sur leurs mérites propres. Si leur apparente bizarrerie blesse les philosophes, que les philosophes prennent modèle sur les naturalistes qui n'ergotent ni sur les ailes de la chauve-souris, ni sur les œufs de l'ornithorinque, mais qui s'étonnent et admirent la fantaisie du monde.

Ce qu'il nous faut, c'est l'histoire naturelle du miracle; sa métaphysique viendra après, comme il se doit. On fait le contraire, et la construction branle. Le tout est à reprendre à pied d'œuvre.

Eusèbe de Salverte, ennemi juré du miracle, disait : « Si, en des temps et des lieux divers, beaucoup d'hommes ont vu la même chose ou des choses semblables, si leurs récits se multiplient et s'accordent entre eux, l'improbabilité qui les écartait diminue et peut finir par disparaître. » (*Des sciences occultes*, etc.) C'est exactement ce qui doit nous faire croire à l'authenticité des lévitations, de la luminescence des saints ou aux apports d'aliments.

Il y a miracles et miracles. Que Mme de Chantal ait aperçu, dans une vision, le saint Évêque qui devait diriger sa conscience; que François de Sales ait entrevu en imagination, sans la connaître, la jeune veuve dont il devait faire une fondatrice d'ordre, cela est mystérieux, mais ne dépasse *peut-être* point les limites de ce qu'on observe dans les instituts de métapsychique. Mais que d'un portemonnaie contenant deux pièces de cent sous et une médaille de Marie Postel, Mère Placide, des Sœurs

de la Miséricorde, ait tiré, en quelques mois, plus de quinze cents francs d'aumônes, voilà qui passe les « apports » spirites. — Il faut narguer ou plier la nuque.

Il n'y a que des lois générales, dit le philosophe, Dieu n'agit pas par volontés particulières. Il y a des lois générales, et Dieu y fait échec par amitiés particulières. Ce saint, ami de Dieu, obtient des miracles pour la foule. Jésus-Christ, Fils de Dieu, obtient des miracles pour ses amis. Le peuple ne s'y trompe pas : il veut des saints, des médiateurs, des reliques ; il se sent pauvre, misérable, impuissant. C'est à Jésus-Christ, son Fils, que le Père accorde le salut de l'humanité, non aux hommes. Tout se passe par décisions particulières. Ce qui arrive de plus important dans le monde est *singulier*. Le reste, c'est une toile de fond, une grisaille livrée à la myopie des savants. Dans le paysage du monde les miracles sont les seuls points de vue pittoresques.

La plupart des guérisons miraculeuses se font par application d'objets matériels, des contacts de choses, des substances ayant touché le saint dont on réclame l'intercession. D'où vient cela? Le miracle ne peut évidemment dépendre d'une manière directe de ces attouchements. Alors? L'explication est d'ordre moral et s'obtient par un détour. Vous, qui estimez puérils ces gestes de foi naïve, n'obtiendriez pas le miracle, non parce que les gestes ont une efficacité propre, mais parce que la ratiocination qui les rejette est l'antidote même du miracle. Le miracle n'est pas le fruit de ces contacts, de ces linges, de ces reliques, de ces industries de bonne sœur, mais il est accordé à l'esprit bonne sœur qui les suggère, lequel est agréable à Dieu comme sont agréables à nous les yeux candides de l'enfance.

Il y a les miracles que nous pouvons porter et ceux qui nous briseraient l'échine. Ceux que nous pouvons porter : les petits miracles indécis, incertains, clignotants, faits pour notre vue basse et qui autorisent les trahisons qui vont suivre sans condamnation irrémédiable. Ceux que nous ne pouvons pas porter : les grands miracles fulgurants, autoritaires, faits pour les regards d'aigles et aussi pour les ailes d'aigles qui voleront droit au sommet qu'ils viennent d'éclairer.

Miracle incompréhensible? Qu'en savez-vous? Ce n'est pas à vous qu'on répond.

« Supposez », dit David Hume, « que tous les historiens qui traitent de l'Angleterre s'accordent sur ceci : le 1er janvier 1600, la reine Élisabeth mourut ; avant sa mort et après, ses médecins et toute la cour la virent, comme il est d'usage pour les personnages de son rang ; son successeur fut reconnu et proclamé par le parlement ; puis, un mois après avoir été enterrée, elle réapparut, monta de nouveau sur le trône et gouverna l'Angleterre pendant trois ans. J'avoue que je serais surpris du concours de circonstances si étranges, mais je n'aurais aucune tendance à croire en un événement aussi miraculeux. Je ne douterais pas de sa prétendue mort et des faits publics qui la suivirent : j'affirmerais simplement qu'elle a été simulée et qu'elle ne fut ni ne pouvait être réelle. En vain m'objecteriez-vous la difficulté — et presque l'impossibilité — de tromper le monde en une affaire de telle importance : la sagesse et le solide jugement de cette fameuse reine, d'une part, le faible ou nul avantage qu'elle pourrait tirer d'un si pauvre artifice, d'autre part, tout cela pouvait m'étonner ; mais je répondrais encore que la canaillerie et la folie des hommes sont des choses si communes que

j'aime mieux croire que les événements les plus extraordinaires sont dus à leur concours que d'admettre une violation si extraordinaire des lois de la nature. »

Le morceau est un peu long et ennuyeux ; mais il est instructif ; non parce qu'il nous renseigne sur l'esprit du philosophe anglais assez court et plat, mais sur l'attitude de nombreux négateurs du miracle dont certains ont plus d'esprit sans l'avoir plus nuancé. Hume ne paraît pas se douter que son scepticisme, dans le cas qu'il choisit, serait partagé par tout croyant sensé. Il ne paraît pas se douter qu'un miracle isolé et sans portée n'a pas droit à notre créance, à peine à notre audience. Un vrai miracle est un document dont la teneur et l'authenticité ne se séparent pas, dont le sens au surplus réclame un contexte religieux. Il aurait raison de ne pas croire à la résurrection d'Élisabeth parce que rien avant, rien pendant, rien après sa vie n'accrédite un tel prodige. Il a écrit pour ne rien dire.

La nature sans miracles, le savant s'y complaît par orgueil, malgré sa tristesse, parce qu'elle reflète sa raison comme un miroir glacé. Le miracle, quand il fait éclater cette sage machine, quelle angoisse pour son ingénieur vain, dur et appliqué ; mais joie, fanfare et triomphe pour l'ingénu enfant de Dieu qui sait bien qu'il n'habite pas une mécanique mais un palais enchanté.

Le miracle chrétien, c'est (purifié) l'exaucement du désir païen : les dieux avec nous, la nature docile, mise en sa place, soumise non seulement aux lois du Maître mais aux caprices de ses serviteurs.

Le spiritisme : le miracle sans obligation ni sanction.

Le miracle est spirituellement indispensable, et il le faut en dehors de moi. Le miracle en moi, que plusieurs

déclarent seul idoine à révéler le divin, tout à l'heure il va s'évanouir, par ma légèreté ou ma faute. Le miracle hors de moi, vraie bouée spirituelle, continue de flotter sur les eaux orageuses qui menacent de submerger ma foi.

« Nous repoussons le surnaturel par la même raison qui nous fait repousser l'existence des centaures et des hippogriffes. Cette raison, c'est qu'on n'en a jamais vu » (Renan). Il faut dire : « Nous acceptons le surnaturel — quoi qu'il en coûte — pour la même raison qui nous fait admettre le poisson porte-lampe ou le dactyloptère pirapède. Cette raison, c'est qu'on en voit. »

On ne croit pas aux miracles comme on croit au carré de l'hypothénuse : il faut une participation de la volonté et de l'intelligence. Il y a mieux : on ne croit pas aux miracles pour toujours : il faut garder la pureté du cœur.

On ne peut croire les miracles d'abord et être du troupeau ensuite. Il faut être du troupeau d'abord. Le reste vient par surcroît. Toutes les conversions sont là qui le prouvent. *Oves mei vocem meam audiunt.*

Il ne croit pas les miracles de l'Évangile. Il ne croit pas à l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais il croit aux lévitations d'Eusapia. Cela est éternel. « Ce qui fait croire les faux miracles est le manque de charité. »

Croire aux miracles n'est pas nécessairement être crédule. On doit croire *le* miracle possible parce que l'histoire nous le dit. Mais *ce* miracle particulier qu'on vous propose, il en faut douter d'abord résolument. Croire aisément aux miracles, c'est, à la limite, ne plus y croire du tout.

★ ★ ★

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le développement du dogme selon Newman [1]

La conversion de Newman fut un deuil pour l'église anglicane. Le plus illustre de ses docteurs passait à l'Église romaine, et tel était le fruit des études qu'il avait entreprises pour défendre sa communion. Que ne pouvait-on craindre des travaux qu'il consacrerait à propager en Angleterre la foi de Rome? L'appréhension s'explique sans haine. Ce qui étonne, c'est que ce nouvel allié, avec sa haute intelligence, servie par des dons d'artiste que les Anglais n'ont pas cessé d'admirer, ait été accueilli si froidement par les catholiques. Sauf son *Apologia pro vita sua* (1865), la plus belle justification qui ait été produite par un homme très grand, mal compris, depuis le *Pro Corona* de Démosthène, après *Loss and Gain* (1848), qui avait poursuivi discrètement le même but, Newman catholique n'a rien écrit qui eût la même portée que les ouvrages qui insensiblement l'avaient conduit au catholicisme. Léon XIII, il est vrai, répara une indifférence qui touchait à l'injustice en le nommant Cardinal. Mais sa mémoire devait courir un dernier risque, l'injure qui lui eût été la plus sensible, à savoir l'approbation des modernistes qui n'auraient pas été fâchés de s'attribuer un tel ancêtre. Il fallut que Pie X, au moment où il condamnait l'attaque la plus totale conte l'Église qui fût sortie de son

(1) Jean Guitton, agrégé de philosophie, Docteur ès lettres : *La Philosophie de Newman. Essai sur l'idée de développement*. In-8° de XII 243 pp. Paris, Boivin, 1933. Voir l'étude que lui a déjà consacrée M. Pierre Mesnard, dans *La Vie Intellectuelle* du 10 juillet 1933.

sein, prit soin de mettre au-dessus de tout soupçon la foi du grand converti, qui n'avait pas été habitué dans l'anglicanisme à se servir des expressions usitées dans la théologie traditionnelle (1).

C'est ce que rappelle M. Jean Guitton (2) dans le très bel ouvrage qu'il vient de consacrer à cette partie capitale de la philosophie de Newman qu'est la notion du développement. Professeur de philosophie, M. Guitton entend bien traiter le sujet en philosophe : il ne peut empêcher qu'il ait son principal intérêt, pour Newman lui-même et surtout pour lui, dans la théologie. Mais avec une discrétion voulue et un tact parfait, il n'aborde la théologie qu'en historien, c'est-à-dire en disciple, puisqu'aussi bien la théologie domine les disciplines dont elle se sert.

Historien d'une pensée, M. Guitton l'est en toute rigueur, puisqu'il suit Newman sur la voie qui l'a conduit au catholicisme, avec ses trois étapes, l'étude de l'arianisme, l'hypothèse de la *Via media*, que l'église anglicane représentait encore pour le théologien (1833-1839), enfin le Développement (1839-1845), « œuvre cruciale, que Newman commence comme anglican, achève comme catholique » (p. 66).

Arrivé à ce sommet, c'est en philosophe que M. Guitton étudie la portée de la notion de développement, surtout sa portée métaphysique, en comparant Spencer, Hegel et Newman.

Nous sommes si habitués à opposer, et avec toute raison, la stabilité de nos dogmes à la variété sans cesse renaissante des doctrines, l'*Histoire des variations* est toujours une argumentation si décisive contre les premiers protestants que nous avons peine à comprendre que

(1) Lettre à l'évêque de Lemerick O'Dwyer, le 10 mars 1908 : « *Profecto in tanta lucubrationum eius copia, quidpiam reperiri potest, quod ab usitata theologorum ratione alienum videatur, nihil potest quod de ipsius fide suspicionem afferat.* »

(2) P. 175, note de la page précédente. M. Guitton est l'auteur d'une étude sur *Le Temps et l'Eternité chez Plotin et saint Augustin.*

Newman ait vu d'abord dans le développement du dogme la principale objection contre l'Église catholique. Les anglicans s'étaient fait cette conviction que leur église était demeurée la plus fidèle aux doctrines et aux pratiques de l'antiquité. Et on se rappelle que Bossuet fondait sur cet attachement la meilleure espérance du retour de l'Église d'Angleterre à la foi ancestrale. Un anglican se persuadait que saint Cyprien, revenu à la vie, se serait senti moins dépaysé à Saint-Paul de Londres que dans telle église de la catholicité. Au moment où Newman commença d'écrire, l'Immaculée-Conception n'avait point été proclamée dogme de foi, non plus que l'Infaillibilité du Pontife romain, mais c'est dès le cinquième siècle et surtout depuis le haut moyen-âge que le culte de Marie avait pris son splendide essor, et que l'autorité de la Papauté avait été reconnue comme souveraine, aussi bien dans la doctrine que dans la constitution de l'Église et dans la dispensation des sacrements. Ce développement était-il légitime? Était-ce un changement substantiel qui aurait transformé la vraie nature du christianisme? Et pour embrasser la question en elle-même, qu'est-ce que le développement d'une doctrine? Il répugnait à Newman de résoudre la question par les seules ressources de la logique. Réaliste, et de son temps, il ne pouvait écarter d'une étude sur la vie religieuse le sentiment même de la vie. Il lui fallait donc trouver dans cette notion, de sa nature évolutive, des principes de stabilité, sous peine de renoncer à cette perpétuité de la foi dont se targuait son église. D'autre part, puisqu'il s'agissait d'une vie intellectuelle, il ne pouvait se contenter d'une solution biologique au sens ordinaire. Comment il résolut ce problème, avec cette conclusion que c'était bien l'Église romaine qui avait conservé l'idée transmise aux Apôtres par le Christ, avec assez de souplesse pour donner satisfaction aux aspirations légitimes de tous les temps, c'est ce que M. Guitton a montré par des analyses pénétrantes. Cette étude ne dissimule pas un certain flottement dans les ter-

mes, peut-être même dans les modalités de la théorie, mais enfin nous aboutissons à cette formule de M. Guitton qu'il souligne : « *On reconnaît la vérité d'une doctrine à ce qu'elle unit l'accroissement et la variété, qui sont les signes de l'existence, avec la permanence de l'identité, qui sont les caractères de l'essence* » (p. 118).

Pour notre part, nous ne verrions aucun inconvénient à ce que cette doctrine soit exprimée avec les distinctions du virtuel et du formel, de l'implicite et de l'explicite, à la façon usitée par les théologiens, comme disait Pie X, pourvu que ces distinctions soient claires, et qu'elles n'aboutissent pas à nier un développement véritable. Comme nous voyons aussi un grand avantage à ce qu'elles soient appuyées sur l'examen concret des faits et animées par le sentiment de la vie de l'esprit.

On aboutirait ainsi à cette autre conclusion de M. Guitton : « Le développement n'est pas autre chose que ce mouvement incessant par lequel « les vieux principes réapparaissent sous de nouvelles formes, et l'idée change avec eux, afin de demeurer identique ». *It changes with them in order to remain the same.* On pourrait dire que l'œuvre de Newman avait pour fin, non certes de préparer le modernisme, mais plutôt de l'empêcher de naître » (p. 174).

Cette fois, c'est nous qui voudrions souligner.

Le jugement est d'autant plus irrécusable que M. Guitton interprète les textes de M. Loisy avec une charité qui ne tient peut-être pas assez compte de son intelligence et des desseins que lui-même a pris soin de nous révéler. « Il est fort remarquable », lisons-nous (p. 172), que M. Loisy « n'ait jamais songé à faire la distinction que nous avons tenté d'établir entre l'*évolution*, le devenir et le *développement* ». Cette distinction, qui entend le mot évolution dans le sens d'une transformation substantielle, ne pouvait échapper à M. Loisy : elle est même la base de son système. Mais, désirant conduire ses lecteurs d'une

théorie légitime à une contrefaçon dangereuse, il distribuait la *relativité* sous l'étiquette *développement* (1).

Aussi bien, le thème de M. Loisy n'était plus celui de Newman. Le théologien anglican n'a jamais douté de la divinité de Jésus-Christ, ni de la foi due à l'Évangile, ni de l'institution de l'Église par Jésus. Le développement partait de ces points placés au-dessus de toute contestation. Loisy remonte plus haut. C'est le témoignage de saint Paul et de saint Jean qu'il récuse. Les évangiles de saint Marc, de saint Luc, de saint Matthieu eux-mêmes ne reflètent qu'une foi nouvelle qui n'est pas celle des anciens apôtres. Donc tout au début se serait opérée cette transformation vraiment substantielle du culte divin rendu à un homme, rangée sans crier gare dans le cadre du développement que nul ne peut nier au sein de l'Église. Ni comme catholique, ni comme anglican, Newman n'avait songé à rien de semblable. Mais il plut à M. Loisy de faire état de sa théorie, comme si lui-même n'avait fait que l'appliquer aux temps primitifs.

Il serait étonnant qu'il en eût méconnu le vrai caractère dont M. Guitton a si fermement dessiné les grandes lignes, sans négliger d'en suivre les contours.

Cette belle œuvre — celle de M. Guitton, — justifie l'optimisme de Newman : « Il avait dit ce qu'il avait à dire. Au temps d'accomplir son œuvre de vie et de correction » (p. 119). C'était bien l'espérance du grand docteur : « Je considère que le temps est le grand remède et

(1) Texte cité par M. Guitton, p. 173, note de la page précédente : « Depuis que j'écris, je me suis efforcé de faire prévaloir l'idée du *développement*, qui implique la *relativité* des formules dogmatiques et, dans la même mesure, celle de l'autorité ecclésiastique » (Lettre du 19 février 1905 à Marcel Hébert, dans *Mémoires*, II, p 430). C'est, suggère M. Guitton, pour n'avoir pas compris Newman que, « sans qu'il l'ait expressément voulu..., M. Loisy atteignait parfois l'essence du christianisme ». Quand « Newman en visant Rome frappait l'Eglise d'Angleterre » (p. 173), il a dû s'en douter. M. Loisy n'était pas moins clairvoyant et il était plus conscient des conséquences.

le vengeur de toute injustice, aussi longtemps que nous sommes en ce monde. Pourvu que nous soyons patients, Dieu travaille pour nous. Il travaille pour ceux qui ne travaillent pas pour eux-mêmes (1). »

Mais lorsqu'il ajoutait : « La vérité se défend elle-même, comme l'erreur se réfute elle-même (2) », oserons-nous ajouter qu'il est tout de même bon que la vérité soit défendue, et une grande mémoire recommandée avec compétence et droiture, à la manière de M. Guitton.

École biblique. — Jérusalem.

M.-J. Lagrange, O. P.

(1) Sa vie par W. Ward, II, p. 129.
(2) Ward, II, p. 91 et 270 s.

ANNIE BESANT

La tragédie d'une âme

Annie Besant vient de mourir.

Avec cette mort se termine la tragédie d'un personnage qui durant les quatre-vingt-six ans de sa vie n'a cessé d'étonner, d'éblouir ou d'indigner son monde. Et son monde n'était jamais petit — son ambition visait l'universel ; ses dons exceptionnels lui permettaient d'atteindre — pour le bien ou pour le mal — de vastes multitudes d'hommes et de femmes des deux hémisphères, et d'exercer une influence — aussi grande que sinistre — sur les courants de pensée d'une génération, qui, elle aussi, vient de passer.

Annie Besant est morte le 20 septembre 1933 à Adyar, faubourg de Madras (Inde), où elle avait créé le superbe quartier-général de la Société Théosophique, dont elle était présidente depuis 1907. Elle était née en 1847 de lignée irlandaise dans un petit village anglais, fille de M. et Mme Wood, qui, bons Anglicans de nuance dite « évangélique », lui donnèrent une éducation fort bien pensante : très « bourgeoise », comme nous dirions aujourd'hui, « respectable », comme on disait alors. Quand elle eut vingt ans, on la maria à un clergyman anglican, le Révérend Frank Besant, qui avait la cure d'un petit village dans le comté de Lincoln.

Très autoritaire elle-même, Miss Wood, devenue Mrs. Besant, ne sut s'incliner devant l'autorité de son mari. Dans une « Autobiographie » (publiée en 1893) elle

raconte qu'elle était « accoutumée à avoir toute liberté, impulsive et fière comme Lucifer » (1). Elle se révoltait contre les restrictions que lui imposa sa situation d'épouse et surtout d'épouse d'un pasteur. Elle se prit à douter de sa foi. Comme beaucoup de ces natures rebelles, elle était douée d'une sincérité et d'une horreur de l'hypocrisie, qui la rendirent incapable de prétendre à des croyances et à des conventions qu'elle pensait fausses. Puisque sa position de femme de pasteur rendait pareille sincérité impossible, elle n'hésita pas un moment à renoncer à sa position plutôt qu'à ses convictions. Elle quitta son foyer, et à cette séparation effective un tribunal ajouta en 1873 une séparation légale qui dura jusqu'à la mort de son mari en 1917. Les deux enfants nés de ce mariage malheureux — un fils et une fille, auxquels la mère était passionnément dévouée — furent mis par la cour sous la tutuelle exclusive de leur père.

Ainsi se termina en véritable tragédie la première phase de la vie d'Annie Besant. Mais cette vie-là étant bien finie, elle chercha et bientôt en trouva une nouvelle. Installée à Londres, elle commença à étudier les questions d'intérêt public, en même temps qu'elle essaya d'approfondir les bases philosophiques de son apostasie. Elle rencontra le grand chef des libres-penseurs anglais : Charles Bradlaugh, dont on vient de fêter à Londres ces jours mêmes (le 26 septembre) le centenaire. Bradlaugh, lui aussi, était venu à l'athéisme par révolte contre les conventions d'une société « bourgeoise », qui ne s'inquiétait pas de la vérité, pourvu qu'on ne choquât pas les convenances. Instituteur dans une petite école anglicane, des doutes l'avaient assailli : son supérieur lui donna trois jours pour se décider : ou bien changer ses idées, ou bien être mis à la porte ! Bradlaugh s'en alla, claquant les portes, non seulement de cette école, mais de toute religion. Il fonda et devint le premier président de la « Société

(1) p. 81.

Nationale Sécularistc » d'Angleterre — et son secrétaire intime, son disciple ardent et collaborateur le plus dévoué devenait... Annie Besant.

Comme Bradlaugh, Annie Besant était autodidacte; comme lui, elle était grande propagandiste plutôt que grand penseur. Dans leur pompeux « Hall of Science » les deux orateurs attaquaient « les enfantillages de Moïse » d'une façon qui aujourd'hui paraîtrait bien crue et peu scientifique. Pour eux et pour leurs auditeurs la foi était la crédulité, et en abolir les abus c'était établir un âge d'or. *Le Réformateur National* fut le journal de Bradlaugh : et ce titre exprime bien le zèle avec lequel son directeur et sa collaboratrice principale s'attachèrent à mettre de l'ordre dans le monde entier pour y établir un règne de Raison et de Liberté.

Un des moyens les plus sûrs pour y arriver leur semblait la pratique odieuse dite « contraceptive » : et, en 1875, ils rééditèrent un vieux bouquin américain malthusianiste, s'intitulant *Les fruits de la philosophie*. Un tribunal les condamna pour obscénité publique à six mois de prison et une amende de 200 livres : une tempête fit rage dans tous les journaux et l'opinion publique s'agita à tel point (et pour la première fois), qu'un écrivain récent (1) a cru pouvoir dater le début de la dénatalité anglaise de la publication de cette brochure.

Cette deuxième phase de la vie d'Annie Besant — vie orageuse de polémique et de démagogie — était donc basée sur son intimité avec Charles Bradlaugh : mais, après dix ans, cette collaboration étroite reçut un choc qui devait lui être mortel. C'est en 1883 qu'Annie Besant pour la première fois rencontra la doctrine socialiste dans les grèves tapageuses qui éclatèrent à cette époque. La grève des ouvrières d'allumettes surtout manifesta les horreurs de l'exploitation par les patrons sans scrupules de ces pauvres filles, qu'on empoisonnait en même

(1) R.C.K. Ensor dans le *Manchester Guardian* du 26 sept. 1933.

temps qu'on leur payait un salaire dérisoire, montra à tout le monde la nécessité d'organiser les ouvriers et ouvrières en syndicats et déclencha le mouvement syndical anglais, devenu si imposant de nos jours. Dans cette lutte d'opprimées contre oppresseurs, Annie Besant naturellement se jeta corps et âme : mais pour la première fois, ce n'était pas avec Charles Bradlaugh, mais contre lui. Car Bradlaugh était un libéral individualiste (et très bourgeois !) d'ancienne école : tout collectivisme, toute intervention d'État lui semblaient un péché contre sa grande idole unique : la Liberté ! Annie Besant, plus fine que lui, voyait bien à cette heure-là que la liberté ne suffit pas, mais qu'elle doit être harmonisée avec la justice. Dorénavant ils poursuivirent chacun leur propre route.

Annie Besant s'identifia avec le Travaillisme anglais moderne, qui, pourrait-on dire, est né à cette époque même avec la publication des premiers « Fabian Essays » : Annie Besant fut un des sept auteurs de cette collection. Ses dons exceptionnels de propagandiste furent mis entièrement au service de l'agitation travailliste ; d'autre part elle fut élue au Conseil d'Éducation de la municipalité de Londres, de 1887 à 1890, comme membre du parti travailliste. Mais sa rupture avec Bradlaugh était plus qu'une rupture personnelle : elle aboutit aussi à sa rupture avec le rationalisme libre-penseur de son ancien maître. C'est en 1882 qu'Annie Besant rencontra à Londres pour la première fois H. P. Blavatsky (1) — « la mystérieuse dame », comme le monde moqueur l'appella — une Allemande, veuve d'un noble Russe, citoyenne des États-Unis, qui avait voyagé beaucoup au Thibet et en « Orient » en général, et qui prétendait avoir été initiée là-bas aux plus profonds mystères de l'occultisme par les grands « mahatmas » des neiges himalayennes, maîtres spirituels du monde, connus seulement par une bande ésotérique d'adeptes, vrais directeurs de

(1) 1831-1891.

notre planète. Avec un autre Américain, le colonel H. S. Olcott (1), Mme Blavatsky avait fondé en 1875 aux États-Unis la Société Théosophique, qu'elle disait chargée par les *mahatmas* de recruter des adeptes et de répandre la doctrine. Ils allèrent tous deux aux Indes en 1879 : Olcott avait plutôt un penchant pour Ceylan et le Bouddhisme, Mme Blavatsky choisit Adyar (Madras) comme centre nominal de la Société, mais personnellement préférait résider à Londres. La « Doctrine Secrète » de l'hiérophante russe captiva tout de suite Annie Besant, quoiqu'elle attendît sept ans encore avant de se faire inscrire officiellement comme membre de la Société Théosophique. Quand elle le fit — en 1889 — elle savait bien que c'était une démarche incompatible avec ses activités actuelles d'organisatrice syndicale et de propagandiste politique ; qu'en effet l'aveu de sa conversion au théosophisme signifierait la fin de sa vie publique en Angleterre.

Donc, c'est en véritable tragédie que s'achève la deuxième phase de la vie d'Annie Besant — et encore une fois, on ne peut pas s'empêcher d'admirer la sincérité absolue de cette femme, qui n'a jamais hésité à choisir n'importe quels sacrifices plutôt que de se prêter à une hypocrisie. Ce *salto mortale* de l'athéisme au théosophisme a nécessairement abasourdi son public : pourtant, dans leur attitude envers Dieu les deux philosophies ne diffèrent pas nettement. Toutes les deux sont égo-centriques, et non théocentriques ; l'une aussi bien que l'autre prétend que l'homme peut par ses propres forces forger son destin et arriver à dominer son ambiance. L'orgueil spirituel — de Lucifer, comme Annie Besant l'a dit elle-même dans le passage cité plus haut — est à la base des deux idéologies, qui superficiellement semblent si différentes : et une fois qu'Annie Besant s'est rendu compte de l'existence des forces spirituelles et préternaturelles,

(1) 1832-1907.

il n'est pas étonnant qu'elle ait lâché la pensée, dite « libre », de Bradlaugh dont elle venait de reconnaître l'étroitesse, pour le nouveau culte de l'hiéorophante occultiste, qui flattait son orgueil en la plaçant bien au-dessus de la foule vulgaire parmi les élus d'un petit cercle ésotérique d'initiés et qui lui fit entrevoir un nouveau rôle de grande prêtresse, d'associée des mahatmas-directeurs de ce monde terrestre, dominatrice même des sphères célestes. Être comme Dieu...

Annie Besant devint membre de la Société Théosophique en 1889 : deux ans plus tard son ancien maître et son maître actuel moururent. Bien seule, elle prit, en 1893, la route de l'Inde, pour y commencer — à l'âge de 46 ans ! — une nouvelle vie. Son influence ne tarda pas à s'y faire sentir. Sous ses mains la Théosophie de Mme Blavatsky, avec ses bouddhas et ses mahatmas, se transforma rapidement en Néo-Hindouisme. A l'Inde elle prêcha carrément Shri Krishna et la Bhagavad Gita (1) ; loin d'attaquer les abus et les erreurs de l'Hindouisme, elle les défendait et en donnait des explications ésotériques. Elle se montra dévouée à la religion nationale de l'Inde, et y conforma toute sa manière de vivre et d'agir. Cette conversion apparente d'une dame anglaise à la religion et aux coutumes traditionnelles des Hindous créa naturellement une profonde émotion parmi le grand public indien et déclencha le retour des intellectuels du pays d'une imitation servile de l'Occident aux « vérités supérieures » de leurs ancêtres. Mais si réelle que fût l'influence d'Annie Besant à cette époque, il serait faux de croire qu'elle gagna beaucoup d'adhérents à son Théosophisme. Très restreint est le nombre d'Indiens devenus membres de la Société : mais ceux qui l'étaient se distinguaient par leur dévotion personnelle presque aveugle à la grande Prophétesse blanche. Elle avait

(1) *Le Chant du Bien-Aimé*, c'est-à-dire de Krishna, représentation la plus populaire hindoue de Dieu sous forme humaine.

esquissé, avant même de partir pour l'Inde (1), la tâche qu'elle voulait accomplir dans ce pays : « fortifier et élever les anciennes religions, Hindouisme et Zoroastrianisme dans l'Inde, Bouddhisme à Ceylan et en Birmanie ; et ainsi ramener ces peuples à un nouveau respect d'eux-mêmes et de leur passé, leur donner une nouvelle foi dans leur avenir, susciter une grande vague patriotique, qui marque le début d'une renaissance nationale ». Elle créa une « école centrale hindouiste », pour donner à l'Hindouisme de nouveaux champions intellectuels. Avec cette énergie indomptable qui la caractérisait, Annie Besant se voua à cette œuvre : et si aujourd'hui il existe aux Indes une grande université — celle de Benares — officiellement hindouiste, c'est parce qu'Annie Besant en a préparé les plans et construit les bases.

Mais l'achèvement de cette grande œuvre universitaire en 1915 ne devait pas se faire sous les auspices d'Annie Besant. Devenue présidente de la Société Théosophique à la mort, en 1907, d'Olcott, Annie Besant fut bien obligée de s'occuper non seulement de l'Inde mais de l'Europe. Pendant la saison de Londres, donnant une série de conférences sur les « découvertes » cosmologiques, psychologiques et historiques de la Théosophie, elle remplissait annuellement une des plus grandes salles de la capitale — *Queen's Hall*. Les disciples et leur argent ne lui manquaient pas. Ses plans devenaient de plus en plus grandioses. Magnifiques immeubles de la Société, grandes entreprises de propagande littéraire, voyages mondiaux, se multiplièrent. Sur Adyar, le centre de la Société, et son *sanctum sanctorum*, se prodiguait la magnificence. Chaque religion y avait son temple : Islam, Bouddhisme, Hindouisme, Zoroastrianisme — même un « évêque catholique libéral », consacré par elle, était tenu de dire « une messe » dans une église à lui. Et elle, Annie Besant, était directrice suprême de tout cela, au-dessus de toutes

(1) Dans son *Autobiography*, déjà citée, pp. 1-2.

les religions (assez bonnes pour les foules !), en communion directe avec les « Maîtres du Monde » d'au-delà. Et un beau jour on chuchotait, dans les entourages de la grande magicienne, qu'un nouveau coup, quelque chose de tout à fait *colossal*, se préparait... rien de moins que l'apparition d'un nouveau Messie, qui allait liquider toutes les autres religions et introduire un nouvel âge d'or...

L'ordre de « L'Étoile dans l'Orient » fut fondé pour préparer l'avènement du nouveau Messie, et bientôt il compta des milliers d'adhérents dans les deux hémisphères. Aux membres on communiqua le grand secret : que l'apparition du Messie était un fait accompli, qu'il avait pris la forme d'un jeune homme tamoule, né de Brahmes de Madras, mais adopté comme son fils par Annie Besant : Krishnamurti.

Aux Indes, il est vrai, cette fantaisie ne prit aucunement : au contraire, le père de Krishnamurti, s'en indignant, fit un procès à Annie Besant pour la restitution de Krishnamurti et de son frère cadet (1), procès qui traîna devant les tribunaux de Madras de 1910 à 1912. A la longue le tribunal trouva les documents relatifs à l'adoption en règle et refusa au père le droit de reprendre ses enfants : mais l'Hindouisme orthodoxe, jusqu'alors allié à Annie Besant, se dressa désormais contre elle, d'autant que le cas Krishnamurti n'était pas le seul à agiter l'opinion indienne, mais se s'ajoutait à une autre affaire, très sordide et peu savoureuse, qui accusa en effet un des coadjuteurs principaux de la Présidente de vices contre nature. Cette dernière affaire eut une répercussion en Angleterre. Les membres anglais, estimant la moralité au-dessus même de toute théosophisterie, se scindèrent de la Société théosophique et fondèrent, en 1911, la *Quest Society,* qui est devenue une société de mystique gnostique, nettement opposée aux fantaisies et équivoques d'une Annie Besant.

(1) Car Annie Besant avait — en 1909 — adopté à la fois les deux jeunes gens.

La position d'Annie Besant — attaquée simultanément aux Indes et en Angleterre — menaçait de s'écrouler. Avec beaucoup de stratégie elle essaya de contrecarrer le coup par une nouvelle offensive violente : en 1913 elle se jeta dans le tourbillon de la vie politique de l'Inde et se proclama championne de l'émancipation nationale, d'un *Home Rule*, tel qu'en Irlande le prêchait Redmond. Elle fonda un journal politique quotidien à Madras en 1914 — *New India* — et après moins d'un an d'agitation et de propagande tapageuse, rôle dans lequel elle excellait, elle se trouva, lors de sa session annuelle à Madras en 1914, sur la plate-forme du « Congrès National » — la grande organisation indienne nationaliste — comme un des leaders reconnus du mouvement. Le *Congrès* à ce moment se composa des « Modérés » et des « Extrémistes » : c'est au chef de ceux-ci, Tilak, qu'Annie Besant s'allia, et avec lui elle organisa une grande campagne électorale pour pousser à bout leur demande d'autonomie pour l'Inde ; et le gouvernement de Madras lui fit même la réclame de l'interner pendant quelques mois (en 1917). Le nouveau Ministre de l'Inde du Cabinet anglais, M. E. S. Montagu, d'autre part, changea, cette année même, la politique anglaise et élabora une nouvelle constitution indienne, qui marquerait l'avènement graduel de l'Inde d'une « dépendance coloniale » à un « Dominion » autonome, tel que le Canada. Le « Congrès National » se divisa sur cette question : les Extrémistes, sous l'égide de M. Gandhi qui venait de faire son entrée dans l'arène politique, refusèrent d'examiner les projets de Montagu ; les Modérés acceptèrent de collaborer et se retirèrent du Congrès National, qui dorénavant devint une organisation purement extrémiste. Annie Besant, à la longue, la trouva trop extrémiste et s'allia aux Modérés : mais ce pas, qui prouvait son bon sens politique, lui coûta sa popularité. M. Gandhi, à partir de cette époque, remplit tellement la scène qu'il n'y avait plus place à côté de lui que pour des disciples ; et, comme on le sait, le peuple indien

entier s'empressa de l'acclamer comme son *mahatma*. Curieuse — et écrasante — défaite pour la ci-devant trafiquante en « mahatmas », qu'Annie Besant avait prétendu si longtemps être !

Entre temps le projet Montagu se réalisait petit à petit, grâce à la collaboration des Modérés Indiens : Annie Besant employa toute son influence sur ses anciens amis du Parti Travailliste, pour rendre plus libérale et améliorer autant que possible la nouvelle évolution politique de l'Inde. En 1925, elle réussit à faire introduire aux Communes par M. George Lansbury (leader actuel du parti) un projet de loi, « The Commonwealth of India Bill », pour l'acceptation duquel elle avait fait aux Indes, deux ans durant, un effort suprême, sans tout de même arriver à gagner le Congrès National à son projet. Mais en 1929 le Parti Travailliste vint au pouvoir en Angleterre et forma le cabinet : Annie Besant vit donc enfin son heure de triomphe arrivée. Le nouveau gouvernement anglais en effet convoqua tout de suite une « Conférence de la Table ronde » pour faire agréer une nouvelle constitution indienne par des délégués indiens et anglais : mais, hélas ! le nom d'Annie Besant n'était point parmi les délégués ! La vieille dame longtemps ne put le croire : quand elle comprit enfin qu'elle n'avait pas été invitée par ses amis même — elle, la grande initiatrice et la directrice universelle — sa raison fléchit et elle tomba dans une hébétude intellectuelle qui dura jusqu'à sa mort.

Ajoutons que ce n'était pas le seul coup qui avait foudroyé l'octogénaire. Rappelons-nous Krishnamurti ; rappelons-nous aussi qu'Annie Besant n'était pas seulement politicienne indienne, mais aussi — et hors de l'Inde surtout — présidente de la Société Théosophique. Pour cette dernière les affaires allaient mal. La mission messianique du jeune Krishnamurti (1) avait trouvé un obstacle inattendu... en la personne du prétendu Messie lui-même.

(1) Il était né en 1891.

Son frère aîné, qui avait été envoyé avec lui à Oxford, y mourut : et cette mort impressionna M. Krishnamurti profondément. A partir de cette époque il refusa de jouer le rôle que sa mère adoptive lui avait assigné et de plus en plus nettement et hautement il proclama, d'abord à ses fidèles, ensuite *urbi et orbi*, qu'il n'était aucunement le Messie et même qu'il considérait toute religion comme affaire purement individuelle et qu'il détestait toute organisation de sociétés religieuses !... Le grand coup final vint en 1929, quand Krishnamurti, pour lequel « l'Ordre de l'Étoile dans l'Orient » avait été fondé et dont il était le chef suprême, officiellement et irrévocablement, en décida la dissolution.

Est-il nécessaire de dire combien cet échec inattendu et foudroyant portait atteinte à toutes les prétentions théosophistes d'Annie Besant? Toute son œuvre était désavouée — et combien cruelle cette Némésis qui fit venir ce désaveu de celui-là même devant lequel elle s'était prosternée comme maître de l'avenir ! Il ne pouvait y avoir de réponse... Quelle énergie phénoménale en cette femme, quelle vie longue et riche en expériences ! Mais partout et toujours cette énergie aboutit à l'échec : au moment où ses efforts semblèrent triompher, le néant s'ouvrit devant elle. Deux fois elle a pu reculer et recommencer : sa troisième tragédie, hélas ! a été définitive. Frustrée, jouée dans toutes ses ambitions, pour ce monde et pour l'autre, elle, dont l'ambition voulait égaler Lucifer, elle a fini sa vie, écrasée par la vérité, dans l'abrutissement.

Que Dieu, en sa grande miséricorde, ait pitié de son âme !

H. C. E. ZACHARIAS.

DOCUMENTS

Réponses à notre enquête sur les raisons actuelles de l'incroyance

Nous commençons aujourd'hui la publication des réponses faites à notre enquête (1). Dans les numéros suivants nous publierons également les principaux rapports qui ont fait la synthèse des témoignages recueillis, pour être présentés à la Retraite intellectuelle de Paris.

Voici d'abord les réflexions qu'a bien voulu nous adresser M. Jean Lacroix, le distingué professeur de philosophie du lycée de Dijon.

La Revue rappelle une fois pour toutes qu'elle laisse à ses correspondants la responsabilité de leurs propos.

Impossible de traiter en quelques lignes un problème aussi vaste (2). Aussi n'indiquerons-nous qu'une cause de l'irréligion contemporaine — sans nier bien entendu que d'autres ne soient aussi ou plus importantes. Cette cause qui a agi tout au long du XIXe siècle, qui agit plus encore aujourd'hui c'est, au point de vue intellectuel comme au point de vue politique et social, l'attitude trop souvent conservatrice, retardataire, « rétrograde » des croyants.

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle* du 10 octobre, pp. 145 s.

(2) Nous signalons que dans un article intitulé « *L'Esprit chrétien et la Cité Moderne* » (paru dans *le Correspondant* du 10 janvier 1931) nous avons essayé d'analyser les raisons théoriques et les obstacles pratiques qui s'opposent à la diffusion du catholicisme en France et d'indiquer les remèdes qu'on y pourrait apporter.

Ce n'est pas ici le lieu de marquer que cette attitude ne fut pas celle de *tous* les catholiques, et que d'ailleurs elle se légitime dans une certaine mesure. Il importe seulement de noter, aussi objectivement que possible, que beaucoup d'incroyants — à tort ou à raison — reprochent cette mentalité aux catholiques et qu'elle renforce ou cause leur incroyance. « La religion est hostile à la science et au progrès, écrivait Proudhon dans *La Création de l'Ordre* : cette proposition, qu'on pourrait croire dictée par l'impiété et la haine, est presque un article de foi. » Examinons pourquoi c'est, en effet, un véritable « article de foi » pour un grand nombre d'incroyants.

I. — Point de vue intellectuel

Au point de vue intellectuel d'abord la religion fait figure de force rétrograde. Dans un remarquable article de la *Nouvelle Revue des Jeunes* du 15 février 1931, « Remarques sur l'irréligion contemporaine », M. Gabriel Marcel a examiné les raisons intellectuelles d'incroyance. Nous n'y reviendrons pas. Mais il note justement un état d'esprit assez répandu : pour être complètement un homme d'aujourd'hui, un « homme moderne » cent pour cent, on s'écarte de la religion. De même l'opposition de la science et de la foi est pour certains vérité acquise, si l'on veut être de son temps. La religion est conçue comme ce qui empêche la libération intellectuelle de l'individu. C'est pourquoi ils sont nombreux ceux qui déclarent, dans l'enseignement d'État, la neutralité insuffisante. En respectant toutes les croyances, on respecte tous les préjugés et l'homme ne progresse pas. Si l'on veut former des caractères, des êtres libres, il faut substituer à la neutralité la laïcité, c'est-à-dire la lutte contre l'obscurantisme. Entre beaucoup d'autres, M. Henri Marcy le dit avec beaucoup de netteté et de loyauté dans le *Bulletin de l'Enseignement professionnel* de février

1932 (article intitulé : « La défense laïque dans l'E.P.S. ») : « Il reste à se demander si, sous le couvert de cette prétendue neutralité officielle, l'enseignement reste vraiment neutre. N'est-ce point plutôt le respect de toutes les croyances, de tous les préjugés qui est demandé? Comment l'éducateur pourra-t-il concilier ce respect avec celui de la science, de la vérité scientifique? L'enseignement de la géologie attaque la Bible, nie la création en six jours. L'astronomie s'oppose à ce que Josué arrête le soleil ! L'histoire naturelle ne permet pas à la baleine d'avaler Jonas ! Faut-il proscrire ces trois sciences?... » (Comparer — sans ironie — Brunschvicg, *Progrès de la conscience*, tome II, p. 767.)

Pure survivance d'un état dépassé, dira-t-on : le conflit de la science et de la foi n'est plus qu'une vieille histoire, que reprennent parfois quelques attardés; foi et science évoluent dans deux domaines différents qui ne peuvent ni se rencontrer ni par conséquent s'opposer. Ce concordisme est trop facile et le conflit n'est peut-être périmé que pour les catholiques. L'accord — ou tout au moins l'absence de désaccord — entre la religion et la science n'est point vérité acquise pour les incroyants, même les plus cultivés. Sans doute certaines discussions sont presque épuisées, mais d'autres (notamment celles qui touchent à l'origine de l'homme) semblent près de naître. Le conflit, apaisé sur un point, renaît sur un autre. Il ne suffit pas d'affirmer *a priori* que vérité religieuse et vérité scientifique ne peuvent se contredire, puisqu'elles ont Dieu pour auteur; il faut encore montrer dans le détail et sur chaque cas concret comment elles se concilient. Trop souvent le catholique donne à l'incroyant l'impression que ces questions ne l'intéressent pas ou qu'il les a résolues d'avance ou que même il a peur de les aborder. On ne saurait croire combien un tel état d'esprit écarte de la religion.

C'est en effet surtout un état d'esprit, une mentalité qu'on reproche aux catholiques. D'après beaucoup d'incroyants la religion éloigne de la recherche scientifique.

Le catholique est pour eux, du moins en général, quelqu'un qui ne s'intéresse pas au progrès de la pensée, qui en a peur. On peut sans doute leur objecter des quantités de penseurs ou savants chrétiens, mais ils jugent sur la masse. Pourquoi donc s'occupait-il de ces questions? entend-on dire après une condamnation, et j'ai connu des incroyants scandalisés d'une telle réflexion. Vis-à-vis même d'inventions plus pratiques les catholiques ont souvent une réaction de défense et presque d'opposition. L'aviation et la T.S.F. ont pour eux quelque chose de diabolique. En tout cas ce n'est guère chez eux qu'on trouve les hymnes enthousiastes en faveur du progrès matériel. Bien plutôt en face de toute découverte ils adoptent une attitude interrogative et défiante : cela nous rendra-t-il plus moraux? Et, encore une fois, il y a là quelque chose qui se justifie en partie. Mais l'incroyant traduit d'une façon simpliste : le catholique est opposé au progrès.

II. — Point de vue politique

Cette attitude d'opposition se trouve plus encore dans le domaine politique, économique et social. Par suite d'une lutte plus que séculaire entre la religion et l'État, les catholiques français ont pris vis-à-vis du gouvernement une attitude de défense. Ils ont perdu le sens de l'État et se considèrent eux-mêmes comme des citoyens de seconde zone, des émigrés à l'intérieur. Par suite ils constituent dans le pays comme une caste à part, sans lien avec l'ensemble de la nation. Il ne faut plus conquérir, mais conserver : tout semble être ordonné pour ce but. D'une façon générale les catholiques se voient entre eux et ne fréquentent guère les incroyants; ils se cantonnent dans les œuvres de « préservation », oubliant qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur repentant que pour dix justes qui persévèrent; les prêtres d'une paroisse songent plus aux fidèles à conserver qu'aux infidèles à

conquérir, etc... L'éducation se fait souvent en vase clos ou en serre chaude. On imagine facilement ce qu'aurait donné une telle méthode si elle avait été employée par les apôtres !

Le résultat c'est que, pour beaucoup d'incroyants, le catholicisme est devenu l'apanage d'une classe sociale. Après la guerre, un ouvrier, devenu petit patron, prononçait naïvement cette phrase significative : « A présent je vais mettre ma fille dans une pension religieuse. » C'était pour lui le signe de son accession à une situation sociale plus élevée. De plus en plus on va à la messe comme on va en visite. Il n'est pas étonnant que ceux qui ne font pas de visite et n'ont pas de salon ne mettent pas les pieds à l'église ! Sans doute le mal que nous signalons n'est pas universel et, ici plus que partout ailleurs, il faut se garder de toute exagération. Il n'en reste pas moins que si cette cause d'incroyance n'est pas la plus forte intellectuellement, elle est la plus répandue. N'est-ce point déjà Péguy qui voyait la raison essentielle de l'incroyance non dans un prétendu conflit entre la science et la foi, mais dans ce fait que le christianisme « n'est plus socialement qu'une religion de bourgeois, une religion de riches, une espèce de religion supérieure pour classes supérieures de la société, de la nation, une misérable sorte de religion distinguée pour gens censément distingués ».

Vraie ou fausse, telle est bien l'idée que le peuple dans son ensemble se fait de la religion. S'il était besoin de le démontrer, nous en trouverions une preuve frappante dans le curieux ouvrage de M. Kadmi-Cohen : *Les Nomades, essai sur l'âme juive*. Parlant du catholicisme, il écrit : « Pendant des siècles, Rome a été le soutien des classes dites possédantes et des partis de conservation sociale. L'évolution du monde, le triomphe presque général des idées du concept sémitique, égalitarisme, démocratie, tendances socialisantes, a opéré un miracle. Le Vatican devient pacifiste en politique, il soutient les partis démocratiques, quelle que soit la résistance de certains épiscopats nationaux. Le catholicisme, religion univer-

selle, peut triompher avec les masses comme il espérait dominer avec les élites. » Inutile évidemment de dénoncer les erreurs accumulées dans ce texte et de montrer ici que la doctrine catholique ne varie pas. Ce qui nous intéresse au contraire c'est de savoir que l'incroyant du dehors a l'impression qu'elle est en train de changer, sans doute parce que les catholiques à travers lesquels il la connaissait jusque-là lui en avaient donné une fausse idée. Ce qu'il ne faut pas ignorer non plus c'est que, si certaines âmes sont actuellement attirées par une religion mieux connue, il en est d'autres qui l'accusent de duplicité. On entend de plus en plus aujourd'hui le raisonnement suivant : « Se rendant compte de l'évolution sociale, l'Église, avec son habileté coutumière, semble prendre le parti du peuple, sans d'ailleurs rompre avec la bourgeoisie. Elle mise ainsi sur les deux tableaux et suivant que l'événement donnera le pouvoir aux uns ou aux autres elle se présentera comme l'alliée du parti vainqueur. » Si pénible que soit à nos âmes de croyants un tel reproche d'hypocrisie, il faut bien savoir que nous le trouverons de plus en plus sur notre route : à nous de l'écarter par la loyauté de notre attitude aussi bien qu'en établissant que la doctrine de l'Église n'a pas varié, mais qu'elle a pu être un temps méconnue ou mal pratiquée.

En somme et en conclusion, ce qu'on reproche, sous mille et dix mille formes différentes, aux catholiques, c'est de se soucier peu de ce monde et de ne s'occuper que de l'autre. D'où il résulte, suivant beaucoup d'incroyants, que la religion, non seulement ne sert pas au « progrès des lumières », mais encore y est contraire et qu'elle maintient l'injustice en disant aux misérables de souffrir en silence ici-bas dans l'espoir d'une récompense future. Ce n'est pas seulement la propagande marxiste, mais toute propagande anti-religieuse qui se fait aujourd'hui au nom de cette idée que « la religion est l'opium du peuple ». Par là l'anticléricalisme et l'irréligion se rejoignent : comment se contenter d'être indifférent et ne pas lutter contre la religion lorsqu'on voit en elle l'enne-

mie de tout progrès ? Plus que les indifférents dont il est difficile de secouer l'apathie, les adversaires sont intéressants : il y a en eux une foi qui ne demande qu'à être mieux éclairée pour s'épanouir en vertus chrétiennes. Mais il ne suffit pas de leur dire avec Montesquieu que le catholicisme est une chose admirable qui nous promet la félicité dans l'autre monde et nous donne le bonheur dès celui-ci : il faut encore, il faut surtout le leur montrer par notre exemple.

JEAN LACROIX,
Agrégé de philosophie.

De son côté, M. le chanoine Masure, professeur au Grand Séminaire de Lille, nous a fait tenir de brèves mais très franches observations, dont nous donnons ci-dessous les principaux passages :

Parmi les motifs profonds de l'incroyance depuis un siècle ou deux, je mettrais volontiers :

1. La responsabilité qu'avait l'Église, à cause de son alliance avec les pouvoirs civils établis, dans le gouvernement des affaires de ce monde, que le public jugeait aller mal. C'est encore très visible à côté de nous, en Belgique. — En France, depuis la Séparation et le Combisme, la position s'est retournée en notre faveur. Si l'anticléricalisme de la rue, du journal, etc..., est fortement en baisse, cela ne tient pas seulement à la guerre, aux « tranchées », — mais surtout à ce que le nom de l'Église et des curés ne peut plus être prononcé toutes les fois que quelque chose va mal, vie chère, etc...

2. L'attitude boudeuse, souvent hostile, que le clergé et les catholiques de France ont prise au moins depuis la Restauration, vis-à-vis de toute espèce de changement dans l'ordre naturel. Je dis : changement, pour ne pas trancher la question du progrès. Mais il y a des changements inévitables — politiques, techniques, « culturels ».

Or l'Église de France, au cours du XIXe siècle, sous l'influence de je ne sais quel esprit — gallican? janséniste? d'émigration? — a été dans l'ensemble favorable aux positions intégristes (les gens disent : réactionnaires), c'est-à-dire prendre le parti le plus sûr en morale, le plus abstrait et le plus sec en dogme, le plus immobile en politique, — le moins humaniste en tout. Cette religion a cessé d'être aimable, — et de rendre des services. Alors on s'est rejeté dans le surnaturalisme pur, comme dirait Bremond, — on a refusé de s'occuper des affaires de ce monde, — et le christianisme n'a plus « accroché ».

3. Notre infériorité scientifique dans le domaine intellectuel me paraît n'avoir été qu'un cas particulier de cette attitude générale. Si nous n'avons jamais été prêts en face d'aucun mouvement de pensée ni d'érudition, — jusqu'à la période d'Hulst, — ce n'est pas que nous fussions paresseux, ou inférieurs intellectuellement, — mais c'est parce que nous boudions toute manifestation imprévue de la vie. Il semble que dans d'autres pays l'Église Catholique n'a pas eu cette attitude : comparaisons à faire.

Enfin, le P. Teilhard de Chardin, l'éminent savant dont on connaît les travaux admirables sur les origines de l'homme, nous a répondu en ces termes :

L'incroyance moderne. Cause profonde et remède

La Vie Intellectuelle me fait l'honneur de m'interroger, au cours de son Enquête sur les raisons actuelles de l'incroyance. Je répondrai d'autant plus volontiers que, vivant depuis vingt ans en relation et en sympathie avec des cercles incroyants, je n'ai qu'à lire dans mes souvenirs pour essayer de résoudre le problème posé. Je ne citerai aucun nom, ni aucun livre. Mais je crois qu'on peut se fier à l'objectivité de mon témoignage.

Ce témoignage sera bref.

A mon avis, la source première de l'incroyance moderne (si généralisée que, dans bien des domaines intellectuels, les croyants sont une exception !) est à chercher dans le schisme illégitime qui graduellement, depuis la Renaissance, a séparé le Christianisme de ce qu'on pourrait appeler *le courant religieux naturel* humain. Le Monde actuel, autant que je le comprenne, n'est pas radicalement incroyant, ou areligieux. Mais son pouvoir naturel d'adoration est présentement dérivé vers un Objet, l'Univers, qui lui *paraît* en opposition avec le Dieu chrétien. De là le mal, — et aussi son remède.

Je m'explique.

1. *Le mal.*

Depuis la Renaissance, confusément, mais très distinctement depuis cent cinquante ans à peine, un grand changement (on pourrait dire une révolution) s'est opéré dans les zones les plus profondes de l'esprit humain. Par toutes les voies de l'expérience et de la pensée, nous avons pris conscience de la grandeur unitaire du Cosmos, et de la signification organique du Temps. En un siècle et demi, les lois de naissance et de développement que nous connaissions pour certains êtres et dans certains domaines limités se sont généralisées jusqu'aux dimensions même de l'Univers. Il y a désormais, à nos yeux, un Passé et un Avenir, c'est-à-dire une croissance du Monde. Autour de nous et en nous, l'Univers se découvre, non seulement comme une large association statique d'objets tout donnés, mais comme un Tout spécifique, doué d'une puissance de développement organisé.

Du point de vue scientifique et philosophique, ce changement de perspective a des conséquences d'une importance évidente. A-t-on assez observé qu'il devait retentir, et retentissait effectivement, jusque dans les profondeurs religieuses de l'âme ? En revêtant une sorte d'unité naturelle à travers la durée, le Monde n'acquiert pas seulement une dimension de plus au regard de la recherche

intellectuelle. Il se définit encore, en face de l'individu humain, comme un objet de valeur et de dignité supérieures, auquel il est indiqué de se soumettre et de se vouer. Il fait résonner en nous, avec les attraits indéniables d'une immensité proche et tangible, les cordes, toujours prêtes à vibrer, de l'adoration.

Qu'on prenne la peine d'observer les faits sans se laisser distraire par l'apparence polymorphe et l'expression souvent puérile de la nouvelle Foi. L'Humanité, en quelques générations, s'est littéralement *convertie*, spontanément, à une espèce de Religion du Monde, confuse dans ses dogmes, mais parfaitement claire dans ses orientations morales, qui sont : la prédominance reconnue du Tout sur l'individu; une foi passionnée en la valeur et les possibilités de l'effort humain ; une perception très vive du caractère sacré de la recherche *dans toutes les lignes*. Par suite de la découverte scientifique de l'unité naturelle et de l'énormité du Monde, l'Homme moderne ne peut plus reconnaître Dieu qu'en prolongement (pourrait-on dire : sous les espèces?) de quelque progrès ou maturation universelle.

Or comment se présente, à ses yeux, le Dieu chrétien?

Pour ceux qui ne le connaissent pas *très bien*, le Christianisme donne *certainement* l'impression d'avoir échappé, et même de s'opposer, à la « révolution » psychologique que nous venons d'analyser. Il ne se décide pas à accepter franchement, dans leur généralité et dans *leur esprit*, les perspectives (universellement admises en dehors de lui) du développement cosmique. Il semble prendre plaisir à minimiser les espérances humaines, et à signaler les faiblesses de notre société. Il a le dédain ou la crainte du progrès et de la découverte. Il n'apporte en somme aucune consécration ni aucun agrandissement aux aspirations les plus hautes et les plus fortement senties de l'Homme d'aujourd'hui. Voilà *les apparences*, — apparences trompeuses, nous le savons, nous autres du dedans; mais apparences terriblement décevantes pour ceux qui nous observent du dehors.

En quête d'un nom à donner au Dieu inconnu qu'ils pressentent, les Gentils nous regardent. Et puis ils se détournent d'un Évangile qui ne paraît répondre ni à leurs perspectives du Monde, ni à leurs questions, ni à leurs attentes. La résistance actuellement rencontrée par l'Église dans son établissement ne tient pas, comme on le dit parfois, à ce que ses dogmes sont trop hauts et sa morale trop difficile. Elle est due au fait que les Hommes, ne reconnaissant plus en nous leur idéal religieux et moral, s'éloignent, dans l'attente de quelque chose *de mieux*.

2. *Le remède.*

Si l'analyse précédente est exacte, — c'est-à-dire si l'incroyance moderne est bien due à une sorte d'occultation du « Dieu-révélé » par le « Dieu-Monde », — le moyen *direct* de corriger le mal dont nous souffrons apparaît immédiatement. Il s'agit pour nous d'établir que, loin d'éclipser le Dieu chrétien, l'Univers, tel qu'il se manifeste à nos investigations présentes, n'attend que d'être transfiguré et couronné par lui. Voulons-nous que les Hommes reviennent à Dieu, portés par le courant même qui paraît les en éloigner ? Ouvrons largement nous-mêmes notre esprit et notre cœur aux vues et aux aspirations nouvelles, — pour en prendre possession, et puis pour les christianiser.

Pour en prendre possession, d'abord. Faisons ici notre examen de conscience. Ne sommes-nous pas demeurés, nous autres chrétiens, vraiment trop étrangers à l'esprit de l'Humanité que nous devons sauver ? En dépit des remontrances de l'Église, ne s'est-il pas glissé un Baianisme pratique dans notre manière d'apprécier les effets sur le Monde de la Chute originelle ? — N'avons-nous pas laissé (je cite) « s'hypertrophier, dans notre religion, les notions de péché et de salut individuel » ? — Ne rayonnons-nous pas trop souvent, au lieu de la lumière, l'ombre de la Croix ?...

Tout n'est certainement pas mauvais dans le souffle

d'optimisme conquérant qui soulève la masse humaine. Pourquoi nous défendre de lui ? L'Évangile n'est-il pas un ferment qu'il faut placer au cœur même du Monde. « *Non veni solvere, sed adimplere.* »

Consommer, c'est christianiser. Pour opérer cette transformation, il ne saurait suffire, nous le sentons, d'une critique purement intellectuelle ou négative, éliminant les faux matérialismes et les faux panthéismes. Notre mission est de revêtir (*induere*), dans sa plénitude naturelle, l'âme religieuse du Monde présent, et de la vivre, pleinement et sincèrement, *sur le plan chrétien*. Les aspirations religieuses de l'Humanitarisme moderne sont tristement vagues et découronnées. A nous de montrer, *verbo et exemplo*, que seule la Réalité concrète du Christ est en vue, pour les affermir, les centrer, et les sauver. Quand, en vertu même de leur Christianisme, par l'activité constructrice de leur charité, par la richesse opérante de leur renoncement, par la hardiesse confiante de leurs vues surnaturelles, les chrétiens se montreront les premiers des Hommes pour spiritualiser les valeurs terrestres, et marcher vers l'Avenir, — alors la meilleure, c'est-à-dire la plus dangereuse part de l'incroyance humaine, sera désarmée jusque dans son âme.

Une seule proposition peut résumer tout l'essentiel de notre réponse à la question proposée par *La Vie Intellectuelle* :

Le Monde est en train de se convertir spontanément à une sorte de Religion naturelle de l'Univers qui le détourne indûment du Dieu de l'Évangile : en ceci consiste son « incroyance ». Convertissons, à un degré de plus, cette conversion même, en montrant, par toute notre vie, que seul le Christ, *in quo omnia constant*, est susceptible d'animer et de diriger la marche, nouvellement entrevue, de l'Univers : et, du prolongement même de ce qui fait l'incroyance d'aujourd'hui, sortira peut-être la foi de demain.

P. Teilhard de Chardin.

A TRAVERS LES REVUES

La situation religieuse des États-Unis

M. Robert Catesby Taliaferro publie dans une revue de pensée et d'action catholique : *le Christ-Roi*, des renseignements intéressants sur le protestantisme américain et sa position en face du catholicisme. Ici même (1) un observateur averti des États-Unis, notre collaborateur M. Viatte, avait d'un mot signalé le problème assurément sérieux qui se pose.

L'auteur de l'article que nous analysons y revient avec beaucoup de franchise. Du côté du protestantisme, il note que les tenants de l'orthodoxie se sont réfugiés dans les campagnes qui sont le dernier lieu de résistance au libéralisme triomphant des villes. Malheureusement

> ce clergé de campagne est peu instruit; il est souvent d'une ignorance invraisemblable. Son rôle est surtout extérieur... Les jeunes pasteurs, ceux de la génération actuelle, délaissent complètement le côté religieux de leur mission pour se consacrer à l'activité sociale. La religion pour eux se ramène à des préceptes moraux et à de la camaraderie.

N'y a-t-il que le clergé protestant d'Amérique? Plaise à Dieu qu'en France même et jusque dans le catholicisme...

> Les grandes sectes, comme celles des épiscopaliens (anglicans), des presbytériens (calvinistes écossais), des congrégationalistes, des méthodistes ou des baptistes, représentent autant de degrés dans une hiérarchie intellectuelle, mondaine et sociale. Les épiscopaliens comprennent l'élite mondaine; les presbytériens et les congrégationalistes, l'élite intellectuelle, c'est-à-dire la partie qui reste religieuse; les autres sectes représentent les petites classes moyennes et ouvrières. Ces distinctions s'affermissent et se durcissent avec le temps. A mesure que ces sectes perdent leur ferveur évangélique et leur capacité d'émotion religieuse, — comme c'est le cas général aujourd'hui, — l'aspect purement social s'affirme dans son sens le plus mondain.

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle*, 10 septembre 1933.

Quant au libéralisme triomphant des villes, il se manifeste par une tendance ouverte au modernisme. Tel le cas de M. Fondick qui a fait bâtir une grande église où les statues des saints catholiques côtoient celles des chefs des autres religions. Il y a là cependant une volonté louable de briser le formalisme et le cloisonnement des sectes et le désir de retrouver une communion universelle, et le besoin « de cette prière universelle que pratiquent tous les jours les catholiques dans leurs églises ».

L'auteur analyse aussi un « rapport du comité des laïcs sur les missions étrangères de la Fédération des églises américaines du Christ » :

Le rapport reconnaît la faillite presque complète de missions protestantes en Extrême-Orient. Il dénonce le peu de sympathie, le dédain même, qu'ont témoignés les missionnaires pour de vieilles cultures, parfois très supérieures, auxquelles ils avaient affaire.

On préconise une nouvelle méthode :

L'union du christianisme avec toutes les autres religions, sur le pied d'égalité, pour combattre les progrès de l'athéisme et du bolchévisme.

Il y a là un mouvement curieux, dont on trouve une autre trace dans le cas, par exemple, de Mme Pearl Buck :

L'idée de mission, d'après elle, devrait disparaître. On devrait y substituer l'idée d'une simple prise de contact entre deux milieux cultivés qui se traiteraient d'égal à égal et qui épureraient l'un et l'autre leur religion respective de tout alliage superstitieux.

Libéralisme un peu démodé. Et l'on comprend qu'une élite intellectuelle plus restreinte réagisse contre cette attitude vraiment désuète.

En face de ces mouvements si divers, quelle est la position du catholicisme américain?

En Europe, l'idée est généralement répandue que le catholicisme, par des méthodes libérales et des procédés d'adaptation, a fait une belle réussite aux États-Unis; que l'Église, en prenant des attitudes bien américaines, a fait des merveilles dans ce pays protestant. C'est, en effet, chose agréable que de constater le libéralisme éclairé de l'Eglise d'Amérique... Les socialistes eux mêmes ne pourraient la taxer de conservatisme en matière sociale.

C'est vrai. Et pourtant est-ce toute la religion? Quelle tristesse que cet aveu :

D'après le rapport sur l'année écoulée, l'Église n'a fait aux États-Unis que 1000 conversions sur une population de plus de 120 millions d'âmes, tandis qu'en Angleterre elle fait une moyenne de 12.000 conversions par an sur une population de 37 millions.

D'où vient cela? Assurément de difficultés particulières : inconvénients résultant de ce que l'Église représente surtout les immigrés de l'Europe méridionale, de l'Irlande et de l'Allemagne du sud. D'où rivalités de races. Collusions entre les Irlandais d'Église et les Irlandais de la politique, et souvent des organisations politiques les plus corrompues, etc...

Mais il y a plus sérieux :

L'influence du haut clergé, au point de vue intellectuel et moral, ne paraît pas grande. ... On a peut-être eu tort de croire qu'aux États-Unis l'organisation matérielle était la grande et même peut-être l'unique affaire, que c'était là la seule façon de s'adapter à la psychologie américaine. Or, au contraire, le goût pour la littérature et les idées religieuses y est aujourd'hui très grand... en matière d'apologétique catholique, il n'existe à peu près rien... Les Universités catholiques, en dépit de leur nombre et de leur luxe, ont peu de rayonnement et souffrent même d'une mauvaise réputation scolaire, si l'on excepte peut-être celle des Jésuites de Georgetown.

Tableau assez triste, on le voit. Et l'auteur cite un mot que l'on entend souvent dans les milieux cultivés : « Le catholicisme, c'est très bien, mais ici il n'est pas comme ailleurs; il il est trop protestant. »

Ceux qui parlent ainsi croient apercevoir, dans l'Église catholique, le même défaut de vie religieuse, le même souci prédominant de l'extérieur et de l'expansion purement matérielle qu'ils observent dans le protestantisme. Ils ne connaissent pas cette vie cachée et intérieure qui y coule à pleins bords, en dépit des dehors parfois décevants.

Franchise un peu brutale. Mais il ne sert de rien de fermer les yeux à la vérité. Quel est donc l'avenir religieux des États-Unis? La crise va-t-elle transformer la psychologie du peuple? Il ne semble pas et l'Américain moyen a peu évolué. Par contre :

les émotions et les idées religieuses sont d'une actualité passionnante pour une élite désillusionnée et pour toute une génération qui entre à peine dans la vie. Le professeur Von Dusen, de l'*Union theological Seminary*, écrivait : « La controverse la plus passionnante de la période d'après-guerre était celle-ci : Y a-t-il un Dieu? Tout indique que le centre d'intérêt dans l'avenir sera la question : Dieu, qu'est-il? »

Le catholicisme a une belle partie à jouer. Il suffit, pour la gagner, qu'il soit pleinement lui-même.

Memento

La documentation catholique, 7 octobre. — Numéro spécial sur le Concordat entre le Saint-Siège et le Reich. Notes documentaires, interprétations et discussions.

L'Europe nouvelle, 23 septembre. — Noël Abrieu. *Le Concordat d'Empire.*

Article venimeux qui se termine ainsi :

Quant au Saint-Siège, défenseur-né des traditions chrétiennes, lorsqu'on le voit s'entendre d'un cœur si léger avec l'auteur de la loi sur la stérilisation obligatoire des anormaux, le moins qu'on en puisse dire pour être généreux, c'est qu'il sombre dans l'inconscience.

Le christianisme au XXe siècle (Protestant). — P. G. *En Allemagne.*

Le premier synode national de l'Église évangélique unie d'Allemagne, réunie à Wittenberg le 27 septembre, a nommé évêque national l'évêque de l'Église de Prusse, Louis Müller.

Après avoir donné les principaux passages de ses déclarations, l'auteur de l'article en souligne l'accent nationaliste et hitlérien, bien différent de l'accent si humainement chrétien du pasteur Bodelschwingh, qui ne fut évêque qu'un jour.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

CIVIS. *Prestige de l'argent.*

J.-T. DELOS. *La crise de la Société des Nations.*

La S. D. N. appartient-elle à un passé mort? A-t-elle encore un rôle à jouer? En présence des événements récents — et notamment du retrait de l'Allemagne — une mise au point s'imposait. Un éminent spécialiste des questions internationales dégage ici, en toute franchise, la leçon des faits.

P. H. S. *M. de Monzie et les instituteurs.*

Une définition ministérielle de la neutralité scolaire.

★ ★ ★ *Les difficultés de l'enseignement catholique au Japon.*

DOCUMENTS

— Analyse de la loi du 4 octobre 1933 sur le statut des journalistes en Allemagne.

— Discours de M. Goebbels sur le statut des journalistes (5 octobre).

A travers les revues.

La vie socialiste. Une nouvelle doctrine libérale?

Billet de Civis

Prestige de l'argent

M. Coty est en difficulté avec le conseil d'administration du journal Figaro, *qui lui a signifié son congé. Le fait n'a rien que de banal et nous ne saurions le discuter au fond, n'ayant pas d'informations plus précises; au demeurant, c'est là une querelle d'ordre privé. Mais le directeur malheureux expose ses doléances dans son* Ami du Peuple, *où il étale, avec une abondance dont il a le monopole, en ces caractères d'affiche qui lui semblent indispensables à l'expression de la vérité, les services rendus à un organe qui le quitte ou, si on préfère, le laisse tomber. Ainsi nous fait-il juge, au moins, des arguments qu'il invoque.*

Sans doute, M. Coty mentionne-t-il sa contribution intellectuelle, dont on peut discuter la valeur, sa doctrine et ses plans, qui furent plus ou moins heureux. Mais ce rappel ne vient qu'après une énumération précise des 80 millions de francs qu'il aurait dépensés, de l'immeuble à cent fenêtres où il a installé le journal, et de l'imprimerie perfectionnée, et du laboratoire Branly, et du Pavillon des missions, et de l'avion transatlantique : toutes choses qui ont un rapport plus ou moins lointain avec le journal Figaro. *Voilà bien des signes argentés d'une magnificence qui, sans doute, trouvait là un moyen approprié de se manifester.*

On donne ce qu'on peut, lorsqu'on tient à donner. Or, M. Coty était surtout riche d'argent. Du moins faut-il lui passer acte du désintéressement qu'il en avait. L'avenir de Figaro *le montrera peut-être, car un journal est, pour cer-*

tains, l'occasion de dépenser sans compter — M. Coty est de ceux-là —, tandis que, pour d'autres, le papier imprimé n'est plus qu'une source de profits ; il arrive alors que tout interligne doit suer quelque billet, rien n'étant plus accepté sur un sujet quelconque qui ne comporte un gain préalable. M. Coty, dans son Ami du Peuple, *prend fait et cause pour le Japon, depuis quelques semaines; on peut être sûr que l'Ambassade n'y est pour rien. Ce simple exemple, que les hommes du métier comprendront, vaut par lui-même.* Figaro, *libéré a-t-on dit, gardera-t-il cette liberté qu'il avait au moins jusqu'alors ?*

Telle est la dictature que l'argent fait peser aujourd'hui sur la pensée. Celle-ci ne peut s'exprimer sans moyens matériels. Il en résulte communément ou bien qu'un mécène lui apporte ces moyens, mais avec sa tutelle, ou bien qu'un homme d'affaires l'embauche, moyennant salaire, pour lui faire dire ce qui convient au trafic qu'il poursuit.

De réaction lucide contre cet affaissement, il n'y en a guère. Bien au contraire, des voix accordées persistent à chanter le « progrès » et à n'y voir qu'un fruit du divin « capitalisme ». Les témoignages abondent.

Voici M. de Kérillis qui donne à l'Écho de Paris *une enquête, intéressante par les témoignages fascistes qu'elle nous apporte, plutôt que par les objections naïves qu'il y fait. Devant le corporatisme italien, qui vaut bien le libéralisme économique, il affirme :*

Tout ce qui a fait la grandeur de l'ordre présent, la marche prodigieuse des découvertes récentes, le progrès, a été fondé sur l'indépendance du capitalisme, ses fantaisies, ses secrets, la possibilité d'accumuler des réserves et de les jeter et même de les jouer dans des recherches, dans des tentatives parfois désespérées.

La grandeur de l'ordre présent! On reste rêveur...

Même note, quoique plus nuancée et plus savante, chez M. Gignoux, qui écrit, dans la Journée industrielle :

Nous défendons le régime capitaliste pour la raison que nous le croyons seul capable d'assurer le progrès économique et social de la nation, et, parce que nous pensons cela, nous sommes décidés à écarter de son mécanisme tout ce qui pourrait le détruire et le fausser.

Il est vrai que M. Gignoux, qui sait de quoi il parle, écarte le « capitalisme de spéculation », importé d'Amérique, dont

M. de Kérillis est innocent, tant il l'ignore en son fond. A l'un et à l'autre, on pourrait rappeler tout uniment que le progrès, dans la mesure où il y a progrès, est travail, travail des chefs comme des salariés, travail pour lequel tout capital n'est qu'un instrument, incapable de rien fonder ni assurer, tant qu'un labeur intelligent ne s'en empare. Mais ce n'est pas là notre propos exact. Nous pensons à la tutelle que l'argent exerce sur la pensée, plutôt qu'à celle qui règne sur le travail. Ce pour quoi il faut rétablir une vérité première.

Ni Lavoisier fixant la chimie, ni Ampère, Faraday, Fresnel, Maxwell et tant d'autres ouvrant à la physique sa carrière, ni Gramme inventant la machine électrique, ni Papin, Fulton, Watt ou Lebon, ni beaucoup d'autres encore inventant quelque machine, n'ont eu souci du « fondement de l'indépendance capitaliste ». Ce qui est venu ensuite : du travail, avec les instruments qu'un travail encore assurait, eût tiré parti des inventions humaines en tout régime économique. Par quel manque foncier d'imagination créatrice voit-on l'humanité enchaînée, pour tous les siècles, au système capitaliste actuel, comme s'il ne devait pas passer, avec le libéralisme qui l'a engendré et qui meurt ?

La mentalité qu'on dit bourgeoise et qu'on dirait tout aussi bien païenne a, durant plus d'un siècle, classé les hommes selon ce qu'ils possédaient ; elle avait si complètement renversé l'ordre des valeurs humaines que, pour elle, la charité ne signifiait plus rien qu'un don d'argent. Cette primauté de la richesse matérielle est menacée et, dans un trouble profond, ceux qui en bénéficiaient s'efforcent à la justifier malgré tout. Qu'ils craignent de provoquer une réaction excessive qui balaierait à son tour ce que les abus d'aujourd'hui dissimulent encore de droits humains !

CIVIS.

La crise de la Société des Nations

En regardant passer les Révolutions

La crise de la S.D.N. suit son cours. — En 1931, en 1932 même, on en parlait encore au futur ; on s'en servait comme d'une menace, pour avertir, pour gronder, pour stimuler. Aujourd'hui, elle est là, on la vit. — Présente, elle semble du reste perdre quelque chose de son caractère de « crise », d'accident anormal qui trouble indûment le cours des choses. Elle n'est, en somme, qu'un aspect de la crise politique mondiale, son contre-coup sur les institutions genevoises. — Ces institutions devaient être la clef de voûte de l'ordre international ; comment ne branleraient-elles pas au moment où l'ordre établi semble misérablement caduc ?

On ne pouvait s'attendre, dans ces conditions, à ce que la XIVe Assemblée de la Société des Nations, ouverte le 25 septembre à Genève, témoignât de beaucoup d'activité ou d'entrain. — Chômage partiel à l'Assemblée ; on ne réussit pas toujours, au cours de la discussion générale du Rapport du Secrétariat, à trouver des orateurs pour alimenter les séances. L'Allemagne y garda un silence forcé, et sa Délégation se contenta de sentir passer sur

elle, impassible, le vent de certains applaudissements (1). Sir John Simon fit un discours dont quelques-uns prétendirent le lendemain qu'il s'appliquait soigneusement à ne rien dire, — exagération, du reste, manifeste. — M. Paul-Boncour fit attendre jusqu'à la fin un discours, tout en sa manière... Rien de vivant à la Ire Commission (questions juridiques) : comment organiser *juridiquement* une société dont l'ajustement *politique* n'est pas fait ? Chômage complet — et pour cause — à la commission de qui relèvent les problèmes du désarmement. Seule la IIe commission, chargée des questions humanitaires, et la VIe, à laquelle sont renvoyées les affaires des minorités, avaient du travail en surabondance : les révolutions de ce printemps s'étaient chargées de leur en fournir.

C'est dans les conversations diplomatiques, en marge de l'Assemblée et de ses Commissions, que se concentrait l'activité internationale. On en connaît l'enjeu, et la gravité angoissante. Mais le public qui fréquente les séances de l'Assemblée et du Conseil ne peut que faire confiance aux diplomates ; le résultat de telles négociations est hors de ses prises directes, et il est bien qu'il en soit ainsi.

(1) Le chancelier Dollfuss fut l'objet, on le sait, d'une véritable ovation, à la tribune de l'Assemblée, avant même d'avoir commencé son discours. Dans un milieu qui n'aime pas l'ostentation, cette manifestation d'unanimité morale ne manqua pas d'être impressionnante. Avant comme après le discours du chancelier autrichien, la délégation allemande s'abstint de tout geste de sympathie, soulignant ainsi son isolement. Le chancelier Dollfuss, dit le *Journal de Genève*, personnifie « une petite nation qui veut vivre, non pas matériellement seulement, mais qui veut vivre sa vie propre, en conservant ses traditions, sa particularité, son originalité. Les applaudissements de l'Assemblée s'adressaient à l'homme d'État qui a sauvé son peuple ».

Manifestation unanime de sympathie *morale*; tout cela, mais, qu'on ne s'y trompe pas, rien que cela...

***

Par contre, une question vient naturellement à l'esprit. — Que peut-on augurer, pour l'avenir de la S. D. N., de la période d'attente où elle se trouve? N'est-ce pas le moment de réfléchir sur les causes de son impuissance? Les institutions internationales sont mises à l'épreuve : comment se comportent-elles au banc d'essai?

Voyant, le jour de l'ouverture de la XIVe Assemblée, les manchettes grasses par lesquelles les journaux du soir en annonçaient la nouvelle, nous ne pouvions nous empêcher de nous demander quelle attention le public peut lui accorder aujourd'hui? — Nous laissons ici de côté cette fraction de l'opinion qui a le goût et le loisir de se faire des idées personnelles, ou ceux qui en sont dispensés par leurs partis-pris de politique ou de doctrine; nous pensons à la masse innombrable des Français de bonne volonté. Une préoccupation tenace et essentielle les domine : la paix, avec la sécurité d'une patrie à laquelle ils sont plus profondément attachés qu'ils ne le pensent eux-mêmes. C'est en fonction de la paix et de la sécurité qu'ils jugent la S. D. N., s'attachent à elle et la défendent, ou s'en détournent au risque de précipiter sa ruine. Qu'en pensent-ils aujourd'hui? Qu'est-il juste qu'ils en pensent?

Si l'an dernier le bilan produit par la XIIIe Assemblée n'était pas encourageant, il faut reconnaître que, depuis lors, la situation ne s'est pas améliorée au profit de la S. D. N. — Conflit sino-japonais, conflit du Chaco, Conférence du Désarmement, Conférence de Londres, tant de choses ont tendu nos nerfs à l'extrême, et qu'avons-nous vu? Impuissance à prendre une décision, ou impuissance

à faire prévaloir la décision prise ; « atermoiements, renvois, discussions stériles et parfois effusions plus stériles encore », — par-dessus tout, hypocrisie, « misérable fausseté d'avocats retors » (1). — « Il n'y a que les juristes qui soient sincères là-dedans ; tous les politiques sont faux », me disait un ami surtout préoccupé de politique. Et certes, il n'approuvait pas les politiques, mais il condamnait plus encore les juristes, si leur sincérité est ici naïveté. Sur le plan international on n'a pas le droit d'être dupe. En l'état présent du monde, la candeur conduit sur les champs de bataille, et elle s'y paye cher.

S'il y a une crise de la S. D. N., il y a aussi une crise de l'opinion publique à l'égard de la S. D. N. Après avoir renouvelé, à l'occasion de la XIVe Assemblée, le contact avec les réalités internationales, il peut être bon de méditer sur l'une et sur l'autre dans les parcs de Genève attiédis par l'automne.

***

Que la crise qui atteint la S. D. N. dans l'esprit des peuples et blesse leur confiance ait en partie pour cause une *crise de sincérité* à l'intérieur de la S. D. N., c'est l'évidence même.

Seulement, en quoi consiste cette crise de sincérité ? Veut-on dire que, de retour chez eux, les gouvernants ne pensent plus comme ils pensaient à Genève, qu'ils ne veulent plus ce qu'ils y voulaient ? Leur hypocrisie consiste-t-elle à souffler le froid à Genève et le chaud dans leur pays ? C'est en effet une cause de la crise de confiance que subit la S. D. N., et l'on ne saurait trop déplorer ces convictions changeantes, ces coupables abandons.

(1) Journal de Genève, 26 sept. 1933.

Il est vrai que cette hypocrisie témoigne à sa façon de la vertu de Genève. Pourquoi se crée-t-il instantanément au quai Wilson une atmosphère spéciale, l'« atmosphère de Genève », sinon parce que les gouvernants cessent de s'y trouver prisonniers de l'opinion qui règne chez eux, si souvent étroite, ignorante et passionnée? Il suffit de lui échapper pour que des vues plus raisonnables se dégagent : elles constituent l'essence de l'*esprit international*.

Mais il ne suffit pas de stigmatiser la politique qui a transporté à Genève ses vices héréditaires. Il faut aller plus à fond. Et la question change alors d'aspect.

Si la sincérité n'était plus possible sur le plan de la S.D.N.? Si le langage qu'on y tient nécessairement, par la vertu même de l'institution, ne pouvait plus avoir l'adhésion sincère de ceux qui le parlent? En d'autres termes : si les voies et moyens qu'offre la S.D.N. avaient cessé d'être adaptés aux besoins nouveaux des peuples, si le droit public sur lequel elle repose avait fait faillite avec l'idéal qu'il représente? — Tel est le véritable problème.

Car depuis la création de la S.D.N. le monde a marché. Nous ne sommes plus en 1919 ; — quoi qu'en pense la chronologie, nous sommes plus loin encore de 1925-1929. Depuis la politique d'alors, l'histoire a clos un chapitre. Le vent des révolutions européennes en a tourné la page.

*
* *

De ces bouleversements, on ne peut encore mesurer la portée. — On sait seulement qu'elle sera grande. Homme ou peuple, n'est pas révolutionnaire qui veut. Il ne suffit pas de s'en donner l'étiquette pour le devenir. Rendons pourtant cette justice à l'Europe, qu'elle réussit à l'être.

Les discours dont l'écho nous vient d'Italie ou d'Allemagne, annonçant un âge nouveau, peuvent nous faire sourire par leur enflure. Nos révolutionnaires de 1789 déclamaient, eux aussi : mais l'histoire du XIXe siècle a montré qu'ils ne se trompaient pas sur l'ampleur du mouvement qu'ils déchaînaient ; et peut-être celle du XXe siècle donnera-t-elle raison à son tour, sur ce point, aux porte-paroles des mouvements révolutionnaires actuels.

Ces révolutions sont populaires et « démocratiques » à leur façon, jusqu'à avoir parfois un relent démagogique. Elles captent directement les forces vives, instinctives, d'un peuple ; ou du moins elles les éveillent et elles en vivent après les avoir surexcitées (1).

Elles ne sont pas orientées vers la liberté (2), mais vers

(1) A Genève, le 28 septembre dernier, M. Gœbbels définissait avec beaucoup d'exactitude, devant la Presse internationale, *un* des caractères du gouvernement issu de la révolution allemande : « C'est une sorte de démocratie élevée (?) au sein de laquelle le gouvernement autoritaire s'exerce en vertu d'un mandat du peuple, sans qu'il existe la possibilité de fausser, voire même de rendre illusoire, la volonté du peuple par l'insertion d'un parlement. »

Écoutons maintenant M. Wladimir d'Ormesson, dans ce « Portrait de Mussolini », qui est un chef-d'œuvre : « En ce moment, il parle de ce qu'il a fait pour son *peuple*, — il insiste sur le mot ; il tient à bien marquer qu'il dirige un mouvement, une action exclusivement *populaires* —... De tout cela, il parle avec une grande simplicité. Presque jamais il ne dit « je » ou « moi ». Lui qui est tout, il met sa coquetterie à se fondre dans l'action commune. ... Mussolini ou le Psychologue, car s'il gouverne avec autorité, cette autorité est surtout faite d'une prodigieuse connaissance psychologique de son peuple. Le peuple suit le Duce aveuglément, parce que le Duce perçoit ses moindres palpitations et qu'il en tient compte. Son intuition ne le trompe jamais. C'est elle qui règle sa conduite. ... Les facultés psychologiques de Mussolini donnent la clef de son génie. Ce génie, c'est l'Italie elle-même qui le lui a préparé. Car il est l'expression vivante du génie italien... » (*Le Temps*, 7 oct. 1933.)

Le Dictateur — Duce ou Führer — n'est pas un tyran ; et dans la dictature comme en toute forme de gouvernement, l'Etat repose sur une « intégration ».

(2) Sur ce mépris de la liberté *formelle* et sa signification réelle,

l'autorité et la discipline ; elles ne promettent point le bonheur à l'individu, mais au groupe ; elles ne reconnaissent point une valeur éthique primordiale à l'homme, mais à la collectivité ; l'enthousiasme qu'elles déchainent ne va point à la Raison, à la Liberté, à la Fraternité ; mais elles ont la mystique du service de la communauté, la mystique de l'équipe, et le sens de la soumission volontaire.

Au formalisme libéral, elles substituent le dynamisme de la vie. Elles sont antidémocratiques, au sens où le XIXe siècle a entendu la démocratie, anti-intellectualistes, anti-individualistes, collectivistes et nationalistes, populaires et dictatoriales. A l'idéal démocratique du vote, où s'exprime la volonté consciente et réfléchie de l'individu, elles substituent la mystique du chef, qui n'a d'autre investiture que la consécration « providentielle » ou « démonique », qui lui vient de ses dons et de sa nature de Chef.

Logiquement, ces révolutions tentent de faire naître, avec des formes d'État nouvelles, un droit public basé sur des principes nouveaux — et dans l'Europe actuelle, sont-ce seulement cent dix millions d'hommes qu'elles rallient, bon gré, mal gré ? Ne pourrait-on pas, tout bien compté, doubler ce chiffre ?

Comment la S.D.N. qui délibère au quai Wilson pour-

voir encore les déclarations de M. Gœbbels devant la presse internationale : « Qu'est-ce que peut vraiment signifier, par comparaison à une œuvre constructive ayant pour effet de rendre leur place de travailleurs à des millions d'individus, et de faire en sorte qu'une nation entière se libère du désespoir causé par une situation sans issue pour s'inspirer d'une nouvelle foi, *le principe formaliste d'une liberté d'opinion* outrée et affinée, pour *les rares personnes qui, grâce à leur fortune ou à leur profession, ont effectivement la possibilité d'exprimer leur opinion avec une liberté apparente* ? »

rait-elle être l'instrument approprié d'un monde international aussi différent de celui qui l'a vue naître ?

Elle est, elle, d'inspiration franchement démocratique, par son idéologie wilsonienne, d'abord, puis par sa confiance anglo-saxonne en la valeur et en la bonté de l'opinion publique, à qui elle doit sa force interne et qui sanctionne ses décisions.

Elle est d'esprit parlementaire. — Qu'on nous comprenne, car ce terme prête ici à malentendu. Ni l'Assemblée ni le Conseil ne sont l'analogue d'un Parlement international. Leurs discussions ne se terminent pas par un vote de majorité, qui emporte l'obéissance de la minorité. Ce sont des conférences d'États souverains qui ne peuvent être obligés que de leur consentement. Le vote doit être unanime pour que la décision s'impose. La S.D.N. néanmoins fait constamment appel, en fait, à l'opinion dont la pression doit emporter la soumission au moins tacite de la minorité. Plus encore, il est de l'essence de ses institutions de ramener les oppositions politiques, du plan de la force où s'affirme la volonté de puissance, à celui de la discussion où la conviction s'impose par des arguments ; du plan de la liberté souveraine qui culmine dans le droit de guerre, au plan de la soumission au Droit, qui implique la reconnaissance d'un principe rationnel supérieur aux volontés individuelles.

Aussi un tel régime est-il nécessairement à tendance égalitaire et légaliste. — Le droit individuel, la raison et la justice sont prises comme régulateurs de la vie commune : de là l'effort constant pour transformer les situations de fait en un état juridique, pour canaliser les activités individuelles et les couler dans un ordre de justice, stable et formel. C'est le triomphe de la *lex ferenda* et de la *lex lata*, le triomphe du juridisme au grand sens du mot.

C'est aussi, par contre-coup, le triomphe du discours, — car on n'a pas encore trouvé d'autres moyens d'affronter les opinions ni de convaincre ; — celui de la forme, car des opérations à procédure sont nécessairement régies par le formalisme... C'est aussi, à un étage plus bas, le règne des Commissions, le culte de la sage lenteur, la dévotion du papier imprimé. — Dans la S.D.N. wilsonienne, les juristes peuvent être sincères : qualités et défauts, tout, en eux, y trouve emploi. Mais les politiques, qui se trouvent successivement, chez eux et à Genève, sur deux plans désaccordés, que peuvent-ils faire sinon avoir des sincérités successives ? Leur faut-il renoncer à Genève et à ses institutions qui les forcent à mentir, parce qu'elles ne sont plus elles-mêmes une image de la réalité internationale ?

*
* *

C'est une décision qui peut se défendre, si vraiment la S.D.N. wilsonienne est déjà surclassée, si les idées qui l'animent, si le droit public qu'elles supposent, sont surannés. Avec la facilité d'évolution propre à ceux qui sont indifférents aux moyens, parce qu'ils sont inébranlablement attachés au but, nous nous tournerions sans hésiter vers d'autres formes d'organisation internationale, si les résultats sains des révolutions actuelles le commandaient. La S.D.N. est un instrument, et non un dogme.

Mais avant de passer condamnation sur les institutions genevoises, encore faut-il y regarder d'un peu près, et juger sur pièces.

La Société des Nations a été une création *politique,* et elle le demeure. Ce que faisaient jadis le Concert euro-

péen, les Congrès et Conférences, elle le fait à son tour, mais en ajoutant la permanence, la périodicité, l'organisation. Elle offre aux diplomates une plate-forme, un lieu de réunion, et c'est devenu une tradition, dans les discours genevois, de louer l'utilité de ces rencontres périodiques de ministres des affaires étrangères.

Mais elle est aussi quelque chose d'autre, quelque chose de plus. Toute société de fait tend à s'organiser en société de droit. C'est une loi que vérifie l'expérience. Le jeu de la vie ayant multiplié les relations internationales, un moment est venu où la nécessité de mettre de l'ordre dans ce foisonnement s'est imposée. La vie commune des peuples est trop développée : il faut définir les droits de chacun pour éviter les empiétements ; l'entr'aide est trop nécessaire : on ne peut se passer de l'organiser. Avec la création de la S.D.N. commençait la transformation de la communauté internationale de fait, en une société internationale de droit, par la création d'un ordre de légalité internationale.

En ce sens l'œuvre de la S.D.N devait être essentiellement une œuvre d'organisation *juridique*. Définir les rapports de droit, créer une administration des intérêts communs, organiser l'assistance financière, économique, humanitaire, enfin par l'arbitrage et le règlement judiciaire, créer une juridiction ; — bref, faire de la communauté internationale une société « policée », au sens antique du mot, faire régner un ordre de légalité internationale, voilà sa raison d'être profonde.

Autant qu'on peut le dire d'une institution humaine, elle n'a pas déçu. — Ce n'est pas le lieu de récapituler ici le travail accompli — à l'insu d'un public peu curieux, ignorant, et mal instruit par sa presse, — de décrire cette courbe d'ascension, rapide, proche de la perfection technique... brusquement interrompue, on le sait, lorsque la

S.D.N. trébucha sur deux obstacles politiques, le désarmement et les révolutions nationales, et sur un obstacle politico-économique : la crise mondiale et le reploiement qu'elle a provoqué.

Artificielle, cette œuvre de perfection technique, n'a-t-on cessé de crier. Le *réel* de la vie internationale, ce sont les aspirations nationales des peuples, leurs intérêts politiques et économiques, leurs passions mêmes ; le reste est œuvre d'intellectuels, de raisonneurs, de juristes, mais non création de la vie... Artificielle, en effet, c'est-à-dire créée par l'homme pour son usage. Mais c'est le propre de toute organisation politique et sociale. — N'est-ce point un artifice, que notre découpage de la France en départements et arrondissements ? Et nos codes, nos tribunaux de première instance, nos cours d'appel, notre cour de cassation, — nos perceptions et nos Trésoreries, notre Sûreté Générale et notre police judiciaire, ils ont poussé sans doute comme des fleurs des champs et des œuvres de la nature ?

Le droit est précisément œuvre de la raison, qui interprète des situations de fait, les définit au nom d'un principe moral, introduit sciemment de l'ordre dans un complexe d'éléments qu'on ne peut laisser à leur spontanéité chaotique. A cette œuvre de raison aspirait la communauté internationale, et la S.D.N. s'en est montrée l'instrument efficace.

Mais pour qu'une société de fait puisse opérer sa transformation et se donner un ordre légal, il faut qu'elle présente elle-même une certaine solidité, une certaine cohésion. Il faut que ses membres l'acceptent, et songent plus à l'organiser qu'à la détruire ; — et c'est du reste l'accepter suffisamment que de ne vouloir la modifier que du

consentement général. — Il faut enfin que la masse se laisse guider par certaines idées directrices communes.

Cette nécessité est particulièrement impérieuse dans les sociétés d'essence démocratique comme la S.D.N. Chez elles, c'est par la discussion que se dégage la ligne politique à suivre : ces luttes supposent un accord foncier qui rallie d'avance la minorité, non pas aux idées de la majorité, mais à la continuation de la vie commune avec la majorité qui l'a battue. Rompu cet assentiment foncier, le régime démocratique paralyse l'État et celui-ci périra s'il ne l'abandonne au profit de la dictature qui empêchera la dislocation.

Un moment, on a pu croire que cette cohésion minima, cette acceptation suffisante de la vie commune allait s'établir dans la communauté internationale. Veut-on des dates? Pensons à 1925 et aux années qui ont suivi.

Dès lors, la confiance semblait fondée en l'efficacité de l'action constructive de la S. D. N. Le devoir était, pour elle et pour tout bon Européen, de travailler au plus vite à cette œuvre d'organisation. Avec enthousiasme pour ceux qui le pouvaient ; avec le sentiment du devoir pour tous.

***

Mais aujourd'hui? Aujourd'hui où les révolutions nationalistes refusent délibérément à l'état de fait international le minimum de reconnaissance nécessaire ; où la soumission égalitaire à un droit uniforme et supérieur aux États contredit une des lois des dictatures totalitaires, où les idées directrices communes font défaut ? M. Mowinckel, Président du Conseil en exercice, dénonçait cette rupture douloureuse, dans son discours d'ouverture : « Notre Europe déchirée, disait-il, déchirée et divisée...

cette Europe où les mots d'égalité et de fraternité sont aujourd'hui des mots du passé, et où même les domaines les plus sacrés de la liberté, — la liberté d'esprit et la liberté personnelle — ne sont pas partout assurées. »

Aujourd'hui, la première chose à faire est d'essayer d'y voir clair, de fixer les responsabilités afin de ne point se priver, par des condamnations globales, de moyens d'action utiles. Or il faut bien constater que ce n'est pas la S. D. N. qui la première a manqué à la communauté internationale, mais celle-ci qui a cessé de lui fournir des conditions normales d'existence et d'action. Dans son discours d'ouverture, auquel, à l'exemple de M. de Valera en 1932, M. Mowinckel a donné une allure personnelle dont on l'a tour à tour loué et blâmé, l'éminent homme d'État, après avoir noté que « la position de la S. D. N. ne s'est malheureusement pas améliorée », reconnaissait que « le motif de cette situation regrettable ne doit pas être cherché dans l'activité quotidienne de la S. D. N. ». L'organisation juridique n'est possible que s'il y a d'abord un ajustement politique ; et celui-ci fait aujourd'hui défaut.

Dès lors, il n'est point dit qu'en prenant le chemin de Genève, on s'est engagé dans une voie qui va nécessairement se rétrécissant et s'obstruant. Gardons-nous de jeter le manche, parce que la cognée s'est ébréchée. Si d'aucuns sont peut-être figés dans un style vieilli, et méprisent l'élan novateur des révolutions récentes, d'autres pourraient bien être victimes de l'illusion inverse, en déclarant périmé ce qui répond à un besoin éternel de la vie des sociétés. Nous sommes entrés dans une période très différente de celle qui l'a précédée. Soit. Qu'il faille ouvrir les yeux pour discerner les éléments sains de cette évolution, et saisir avidement les occasions de les intégrer dans l'ordre international de demain, c'est l'évidence même. C'est une des tâches de la « jeune politi-

que », en laquelle nous croyons, pourvu qu'on n'en fasse pas un article de littérature.

Des causes sont posées qui acheminent l'Europe, à un rythme accéléré, vers des modifications profondes, qui menacent d'atteindre, avec les formes constitutionnelles des États, leurs frontières et l'équilibre international actuel. Il est possible que les bouleversements amorcés accumulent les ruines, et qu'ils empêchent d'ici longtemps de travailler avec succès à une œuvre d'organisation internationale positive. Il est possible aussi, du reste, que tout le mal qui s'annonce ne se réalise pas, et que les nouveautés qu'on vante ne soient pas en fait tellement neuves. Mais quoi qu'il en soit, il en faudra nécessairement venir à une organisation juridique de la communauté internationale. A moins d'imaginer une révolution à l'état permanent, — ce qui est contradictoire dans les termes, — la communauté internationale cherchera à se donner une organisation, elle tendra vers un juridisme, et sous quelque forme qu'on l'imagine, celui-ci sera toujours une œuvre de la *raison*, qui, informée du réel, définit les situations individuelles, détermine les règles de la vie commune, établit un ordre de légalité. Poussés par la folie de leurs instincts ou de leurs passions, les hommes peuvent bien transformer un moment leur habitat en jungle, mais il est inouï qu'un instinct plus profond encore ne les pousse à en sortir, et ils n'ont pour cela d'autres instruments que la raison, d'autre moyen que le droit.

C'est à un effort de ce genre que répond dès aujourd'hui le juridisme de la Société des Nations. Si le voyageur qui sort des pays secoués par leurs passions nationales éprouve au contact de l'institution genevoise un sentiment d'allègement, c'est que son « artifice » est précisément une réaction, — mieux que cela : un effort pour

maîtriser et dominer par la raison, les instincts, les passions et leurs primitivités. Parce qu'il était un droit bien fait, le droit romain s'est appelé une raison écrite, *ratio scripta*... Le droit et la raison ont partie liée ; ne croyons pas trop vite à leur impuissance. Sous prétexte de réalisme, ne nous privons pas de la lumière qui permet de comprendre toute réalité. La vraie force « révolutionnaire » est dans la raison. La gloriole du chaos passera vite. Ménageons-nous la possibilité d'être encore « jeunes » demain.

*
* *

Il faut pourtant que l'expérience profite. Œuvre de raison, le juridisme ; mais la raison est souvent un peu courte. Et le juridisme la rend plus étriquée. Ce n'est pas la première fois aujourd'hui que l'idéologie de 1919, de-ci de-là, nous semble sonner creux. Surtout, elle est incomplète. Bien des réalités nationales et internationales n'y trouvent pas leur expression. Ce sont elles, en partie, qui prennent leur revanche aujourd'hui.

Veut-on des exemples ? On a tenté de construire la cité internationale sur la base de *l'égalité juridique des États* ; idée acquise, claire, familière aux juristes et aux politiques. Il n'y faut rien retrancher, mais n'y a-t-il pas à construire aussi sur l'idée de *hiérarchie* ? Or celle-ci n'a point encore reçu d'élaboration juridique suffisante. Pourtant, utiliser la première sans le contrepoids de la seconde, c'est méconnaître la réalité. Elle se venge sous nos yeux, depuis que la S. D. N. existe. C'est en marge des institutions établies, et sans leur garantie, que se prennent certaines habitudes et se déroulent certaines négociations. Le Pacte à Quatre, disait M. Mussolini, est la mise en œuvre non de

l'idée de Directoire, mais de l'idée de Hiérarchie. — S'il doit un jour fonctionner à la manière d'une institution, il faudra l'intégrer dans la S. D. N. Mais comment espérer le faire réellement, maintenant que, par la force des choses, il est né hors de la S. D. N., et en réaction contre elle?

De même, l'idée *universaliste* a prédominé dans l'esprit des fondateurs de la S. D. N. : amener tous les États, souverains, libres et égaux, à collaborer, les lier aux mêmes tâches par les mêmes règles, tel était le but. Mais les peuples ne sont pas des abstractions qu'il suffit d'affecter du même coefficient de souveraineté pour les rendre interchangeables. Non seulement ils ont une conscience de soi, et des buts de vie, qui s'opposent à cette égalité abstraite, mais leurs affinités de culture, leur passé politique, leur situation géographique, leurs intérêts similaires donnent à certains d'entre eux une base d'action commune, et les groupent en blocs plus ou moins accusés. La vraie Société des Nations a une structure organique, ses matériaux ne sont pas des États abstraitement égaux, mais des peuples répartis en groupes différenciés. *Universalisme*, oui, mais *régionalisme* aussi, voilà la vérité internationale.

L'on sait quelles revanches le « régionalisme » n'a cessé de prendre sur l' « universalisme » auquel l'idéologie de 1919 a donné une place momentanément prépondérante. L'histoire de la S. D. N. depuis dix ans est faite de cette lutte de deux tendances, ou plutôt de cette recherche d'équilibre. Ainsi, après le Protocole de Genève 1924, qui échoue pour avoir voulu établir sur une base universaliste un système de solution pacifique des conflits internationaux, viennent les accords de Locarno, aujourd'hui « *mis en œuvre* » par le Pacte à quatre, et qui réussissent, parce qu'ils « appliquent à un point particulièrement sensible de l'Europe les principes qui n'avaient pu

jouer dans l'universalité », comme le rappelait M. Paul-Boncour à la XIVe Assemblée (1). — Dans un tout autre domaine, celui des élections au Conseil, un régionalisme assez spécial s'est implanté, en fait, si solidement, que l'Assemblée de 1933, pour obvier à certains abus qu'il engendrait, ne l'a pas attaqué de front, mais l'a simplement tourné (2). — Manifestation du régionalisme encore, que la Petite-Entente? Depuis la ratification du *Pacte d'organisation*, mai 1933, elle est devenue une « entité

(1) Relevons, au passage, dans le discours de M. Paul-Boncour à la séance du lundi 2 octobre, cette esquisse du problème universalisme-régionalisme. « L'Europe, n'ayant pu parvenir d'un coup à une construction d'ensemble, se construit par assises successives et l'effort des diplomates doit tendre à les développer, à les joindre. A les joindre, et c'est là qu'apparaît le grand rôle de la Société des Nations. Il faut juxtaposer, concilier, coordonner dans l'organisme international ces constructions régionales qui s'opposeraient les unes aux autres, si la Société des Nations n'était pas là pour les intégrer dans les règles de la pratique d'un pacte, qui d'ailleurs les prévoit, et qui, les prévoyant, les recommande à notre attention et à notre usage... L'essentiel.. dans ces pactes particuliers, c'est qu'en dernière analyse la Société des Nations décide, mais il faut qu'elle décide, qu'elle parle, qu'elle agisse. »

(2) La représentation au Conseil est généralement limitée, à l'heure actuelle, aux Etats faisant partie de certains groupes. Abstraction faite des membres permanents (Allemagne, Grande-Bretagne, France, Italie, Japon) et des deux Etats qui peuvent s'attendre à être déclarés rééligibles à l'expiration de leur mandat (système des membres dits : semi-permanents), les sièges disponibles sont généralement attribués de la façon suivante : 3 aux Etats de l'Amérique latine, 1 aux « anciens Etats neutres », 1 à la Petite-Entente, 1 aux Dominions, 1 enfin aux Etats d'Asie. — Restent douze à quinze membres qui, faute d'appartenir à un groupe régional, n'ont aucune chance d'arriver au Conseil.

La XIVe Assemblée vient d'adopter un compromis, qui leur donne satisfaction, sans bouleverser les jeux déjà faits. Le nombre des sièges non permanents est, pour une période de trois ans, porté de 9 à 10. — Comme le Japon, depuis l'envoi de sa lettre de démission, n'accrédite plus de représentant au Conseil et à l'Assemblée dont il demeure membre provisoirement, le Conseil, en fait, continuera à compter 14 membres.

internationale », qui a son bureau et des organes permanents, et qui agit, si elle le juge bon, par représentant unique. Ainsi est née, en fonction surtout de l'action internationale que postule la S. D. N., une forme nouvelle de groupement d'États, qui conservent leur souveraineté, mais font figure sur le plan international de personne juridique unique.

On pourrait multiplier les exemples : toute l'histoire de la S. D. N. y passerait. Ceux-ci suffisent à montrer comment les idées qui ont présidé à la création de la S. D. N. et ont inspiré son organisation, sont justes mais trop courtes. Elles sont trop simples pour une réalité trop complexe.

Il faut donc habituer les esprits aux complexités d'un réel plus divers et plus chaotique que ne le supposait l'idéologie internationale d'hier. C'est une des conclusions qui se dégagent des expériences genevoises : elle implique un acte de foi en la valeur de la volonté humaine ; elle contient un appel au travail.

*
* *

Lorsqu'on parcourt du regard les divers pays, qu'on se rend compte des causes profondes de certaines désespérances, et de la folie de certains espoirs, on sent venir sur soi le vent de tempêtes prochaines. Qui alors n'éprouve le désir de se replier sur lui-même pour reprendre assurance dans le sentiment de sa force ? Heureux les peuples qui ont encore ces trois colonnes de force : une cohésion nationale inébranlable, une armée prête, un crédit intact. Sur ces piliers résistants, ils peuvent s'arc-bouter en prévision des coups durs. C'est une attitude résolue, coura-

geuse, nécessaire. Est-ce suffisant? Est-il même prudent de s'en tenir là?

Prendre conscience de sa force de résistance ne rassure, si l'on peut dire, que de façon négative. C'est beaucoup de savoir qu'on durera, mais la durée vainc le temps, et non pas la crise. La sécurité du troupeau enfermé dans la bergerie, tandis que veillent de robustes bergers, ne suffit pas à des hommes. Pour qu'ils se sentent en confiance, il leur faut une issue vers la lumière, — une idée directrice, qui les anime au travail et leur permette de construire un avenir qui dépend d'eux.

Il y a un grave aveu d'impuissance intellectuelle collective dans l'attitude actuelle d'une partie de l'Europe. Prendre, sous la menace d'événements redoutés, une attitude expectante, attendre, dents serrées et poings crispés, l'avenir et les coups du sort, c'est un acte de virilité nécessaire, mais ce n'est pas remplir toute sa tâche d'homme.

C'est la lumière qui fait en partie défaut aujourd'hui. Ce qui existe est bon, mais incomplet. Ce qui reste à faire est encore partiellement une inconnue. Mais une de ces inconnues qu'il est au pouvoir des hommes de dégager.

Dans un discours volontairement sobre, nu, presque terne, « pessimiste » comme il était de bon ton qu'ils le fussent dans cet automne, Sir John Simon disait : « On est effrayé de constater que le temps s'est écoulé depuis la grande guerre sans que l'on ait pu jeter les bases solides d'une paix réelle. Nous tenons maintenant cette XIVe Assemblée, et si vous ajoutez à ces quatorze années quatre années d'une guerre effroyable, ainsi que la période nécessaire aux discussions concernant les traités de paix, vous constatez ce fait grave et important, qu'il y a des jeunes hommes et des jeunes filles qui vont atteindre leur majorité et qui non seulement n'ont pas

eu connaissance de la guerre dans sa réalité, mais qui n'étaient même pas nés au moment où elle a éclaté. C'est là une raison majeure essentielle de poursuivre rapidement nos travaux. Il faut que nous qui avons connu les horreurs de la guerre, et les pertes dont elle est la cause, nous consacrions à nouveau notre temps à l'œuvre que nous avons entreprise. Il nous faut protester contre le fatalisme qui voudrait que l'homme soit à la merci d'événements hors de son contrôle. *L'homme est maître de sa destinée*; par une collaboration loyale et par une compréhension mutuelle, il nous faut arriver à jeter les bases solides des relations internationales. » — L'homme est maître de sa destinée. Ce fut le seul moment où la voix de l'orateur s'éleva, pour retomber immédiatement, comme si ce bref éclat lui avait échappé, mais dans les mots martelés, passaient toute la conviction d'un grand libéral.

Quelques minutes plus tard, à la même tribune de l'Assemblée le chancelier Dollfuss, objet avant et après son discours d'une ovation prolongée, parlait des « reconstructions intellectuelles et matérielles » qui doivent s'opérer. Après avoir parlé des reconstructions à faire sur le plan national, il passait au plan international. « Jamais, disait il, il n'a été plus important qu'aujourd'hui de se rappeler qu'il y a, au-delà des frontières politiques, des hommes liés entre eux par la même foi en la destinée humaine et les devoirs humains. Ce n'est certes pas dans une lutte fratricide, mais dans la collaboration voulue par Dieu, que les États peuvent résoudre les grandes tâches de notre époque. »

La « collaboration voulue par Dieu », dont parlait le chancellier Dollfuss, oblige tous les hommes. Ne créé-t-elle pas des devoirs plus pressants aux chrétiens? N'ont-ils pas, en face des révolutions récentes, un rôle à

jouer, sur le plan de l'action catholique internationale, pour le plus grand bien de tous? La question vaudrait d'être étudiée.

Genève, septembre 1933.

J.-T. Delos,
Professeur de droit international public.

Les pages qu'on vient de lire étaient écrites, et déjà imprimées, quand a éclaté « le coup de théâtre allemand » : l'Allemagne annonce qu'elle se retire de la Société des Nations et de la Conférence du Désarmement.

Nous n'avons nullement l'intention de commenter ici cet événement. Les jugements sur la politique ne sont pas de notre compétence, et il est trop tôt pour parler des répercussions qu'aura ce retrait sur le fonctionnement des organismes internationaux.

Cependant, par certaines de ses causes profondes, il touche de trop près aux idées exposées plus haut pour que nous le passions sous silence. Certains rapprochements éclaireront nos dires antérieurs ; ils aideront aussi à comprendre l'événement qui vient de se produire, ou du moins certains de ses aspects.

Car le double abandon de la S. D. N. et de la Conférence du Désarmement est une opération à détente multiple. Elle poursuit des buts divers et sert des intérêts complexes. Ce ne serait offenser personne que d'y relever un mélange de grandeur, de *finassieren* et de bluff qui n'est plus pour surprendre. « La politique allemande, a-t-on écrit, est pleine de contradictions et de dessous qui cons-

tituent des défis à toute logique » ; l'événement actuel le montre une fois de plus.

Mais il faut, pour en saisir la portée véritable, le voir à la lumière de certaines causes qui dépassent le plan de l'opportunisme politique. « Rien n'est aussi préparé qu'un coup de tonnerre », dit M. Henry Bidou ; celui-ci, outre ses causes immédiates, en a de profondes, et nous pensons en avoir touché une lorsque nous écrivions de Genève : Le vrai problème est de savoir si « la sincérité » est encore possible sur le plan de la S. D. N. actuelle ? Si, par la vertu des révolutions européennes, il n'y a pas, entre les principes de Genève et ceux qui prévalent sur le plan national, un désaccord tel, que les gouvernants se voient contraints d'avoir des sincérités successives, suivant qu'ils parlent à Genève ou dans leurs capitales ? Mèneront-ils longtemps ce double jeu, et ne renonceront-ils pas à des institutions qui les forcent à mentir, parce qu'elles ne sont plus en exacte correspondance avec l'ordre international nouveau ?

Nul doute que nombre d'Allemands ne soient soulagés par la décision actuelle comme par un acte de sincérité, — de cette sincérité allemande, qui consiste surtout à affirmer la conscience qu'on a de soi, et qui nous trouble toujours quelque peu, tant elle est différente de la nôtre. Pour voir à quelle profondeur le « mensonge de Genève » atteignait leur conscience, c'est toute la psychologie de la Révolution nationale de 1933 qu'il faudrait évoquer.

Cette révolution, à coup sûr, donne à l'Allemagne l'impression du renouveau, la certitude de sa jeunesse. Plus que jamais elle a conscience d'être une race nouvelle qui a une mission à remplir dans le monde. Elle en est fière.

Or cette mission ne se borne pas au salut du Reich et à la reconstruction intérieure du germanisme : la révolution nationale-socialiste *a conscience d'avoir sauvé l'Occi-*

dent. C'est une conviction unanime, qu'on retrouverait chez des catholiques comme chez des gens placides et arrivés, que rien ne mettait en sympathie avec le mouvement. Tous ont conscience du rôle historique joué par le national-socialisme, et le Führer ne faisait qu'exprimer une idée commune quand il disait dans son discours du 14 octobre radiodiffusé en cinq langues :

Ce n'était qu'une question de temps de voir cette armée de déshérités (20 millions) se transformer en une armée de fanatiques hostiles à la société. Six millions de communistes avaient amené l'un des plus anciens pays civilisés jusqu'au bord de la catastrophe. Si la révolte rouge avait ravagé l'Allemagne, les pays de l'ouest de l'Europe se seraient aperçus qu'ils ne pouvaient voir avec indifférence s'installer sur le Rhin et sur la mer du Nord les avant-postes d'un empire asiatique révolutionnaire et conquérant, au lieu des pacifiques paysans et ouvriers allemands gagnant leur pain dans une collaboration pacifique avec les autres peuples de civilisation européenne.

Mais ce premier acte du salut de l'Occident, — une barrière dressée contre le bolchevisme, le marxisme détruit, — doit être suivi d'une reconstruction positive plus large, pour laquelle le germanisme, guidé par le national-socialisme, a reçu vocation. Le régime que soutient le peuple allemand a pour but de « collaborer, par des œuvres d'un travail pacifique et d'une culture morale, à la reconstitution d'un monde aujourd'hui malheureux », disait le Führer, écho amplificateur, mais fidèle, du peuple qu'il entraîne.

L'abandon de la S. D. N. et de la Conférence du Désarmement apparaît à une élite comme le *rejet d'un monde mort*; il doit être le début d'une ère constructive. Par là, cet acte dépasse le plan des habituelles querelles, qui se liquident tant bien que mal sur le terrain diplomatique. Il est autrement grave qu'un dissentiment politique ou la

rupture d'une négociation délicate. « Votre Europe cartésienne est impossible, pourquoi ne pas essayer une Europe hégélienne? » disait à son interlocuteur français l'Allemand cité par *La Vie Intellectuelle* (1). Descartes, Hegel, ces noms ont une valeur de symbole, car nul terme emprunté au passé n'exprime avec plus d'exactitude les sentiments et les vouloirs du présent. Mais l'*opposition de deux Europe* est plus vraie que jamais. Le jeudi 12 octobre, avant que ne soit connue la décision de l'Allemagne, l'officieuse *Correspondance politique et diplomatique* écrivait :

> Il n'y a pas de raison de s'émouvoir parce que la conception de la Société des Nations, telle qu'elle est sortie du compromis entre les idées de Wilson et de Léon Bourgeois, n'est pas devenue un facteur déterminant de la politique internationale, ni un centre de la vie politique internationale, ni même le point de départ d'une culture universelle édifiée sur une plate-forme nouvelle. Pour autant que les expériences humaines permettent de le prévoir, le présent et l'avenir n'appartiennent pas à l'internationalisme et à la bourgeoisie mondiale, mais à la sûreté de soi et à la conscience que chaque peuple aura de son génie et de ses traditions propres.

Qu'est-ce, du reste, que cette « conscience de soi », à laquelle, remarquons-le bien, le Chancelier Dollfuss fait appel lui aussi pour justifier son œuvre en Autriche? Au seuil de chaque période nouvelle de son histoire, qui est un chapitre de l'histoire de l'Europe, l'Allemagne a repris, comme elle dit, « conscience de son être allemand ». Elle le fait aujourd'hui encore, mais son germanisme, cette fois comme toujours, elle ne le définit pas : elle l'oppose à ce qui n'est pas lui, — à ce qui est juif, et latin, ou à ce qui relève d'une race inférieure, — et elle s'abandonne à lui avec foi.

(1) N° du 10 octobre, p. 91.

Elle a confiance en sa valeur, et ce germanisme constructeur tend la main au monde. « Nous sommes attachés d'un amour sans bornes à notre peuple, et c'est cet amour qui nous oblige à chercher une réconciliation avec les autres peuples et à la réaliser si c'est possible », disait Hitler dans son discours du 14 octobre. La *Correspondance politique et diplomatique* du 12, après le passage que nous avons relevé, ajoutait : « Dans une période marquée par la conscience que les peuples et les États auront d'eux-mêmes, une coopération internationale sera aussi nécessaire et féconde » que dans le système de l'internationalisme démocratique de la S. D. N. — Et, une fois le retrait de l'Allemagne annoncé, la presse inspirée fait remarquer que l' « acte de paix » qui vient d'être posé constitue la base d'une collaboration internationale vraiment positive, « un acte de travail » accompli consciemment, dont l'importance dépasse de beaucoup les frontières de l'Allemagne et ouvre aux peuples des voies nouvelles vers un avenir meilleur.

Ainsi la décision de l'Allemagne n'est-elle pas seulement un de ces à-coups, tragiques parfois, qui opposent des intérêts ou des politiques à l'intérieur de la communauté internationale ; elle a, par certaines de ses causes, une valeur révolutionnaire pour cette communauté elle-même. L'Allemagne est aujourd'hui animée par un idéalisme constructeur, et ses principes sont différents, voire opposés, à ceux qui ont fourni des cadres à l'organisation actuelle de l'Europe. « La S. D. N. est une institution démocratique, dont la règle sacro-sainte est le principe d'unanimité. Or que voulez-vous faire avec un tel principe?... La S. D. N., voyez-vous, n'est pas un organisme international, mais franco-anglais. Elle nous est, à nous, totalement étrangère... » Ainsi s'exprimait l'interlocuteur

allemand cité par *La Vie Intellectuelle* du 10 octobre. C'est qu'il y a, sur le territoire de l'Europe géographique, deux principes d'organisation qui tentent de construire l'Europe spirituelle et politique, l'Europe, société des peuples en gestation. C'est là le nœud du drame actuel. Les noms de conflit franco-allemand, conflit des démocraties occidentales et du germanisme, ne sont pour lui que des sous-titres. Deux principes de culture se disputent la gloire de créer l'Europe. Ne présentent-ils pas tous deux des éléments nécessaires? un principe de civilisation vraiment humaine ne réussira-t-il pas à les réconcilier, et à changer en coopération une opposition qui met l'Europe et la civilisation même en péril? C'est là le vrai problème que les peuples ont aujourd'hui à résoudre.

J.-T. D.

NOTES ET RÉFLEXIONS

M. de Monzie et les instituteurs

On sait qu'au lendemain du Congrès des Instituteurs, le Ministre de l'Éducation Nationale a fait tenir aux inspecteurs d'académies une circulaire subtilement énergique, où, dans une prose moins ornée de formules administratives que de hautaines élégances de plume, le corps de l'enseignement primaire se voyait rappelé au sens et à la mesure de sa mission. Quelques jours plus tard, M. de Monzie, tenant sans doute à préciser sa position devant une large opinion publique, traitait, dans l'*Illustration* (1), « du droit de la Nation à l'École ».

Cet article, considérable par sa signature — car il n'est pas courant qu'un ministre en charge explique sa pensée dans un grand journal; il n'est même pas courant qu'un ministre en charge ait le temps ou le goût de penser — cet article, disons-nous, foisonne en formules suggestives qui méritent d'être rapportées. « L'État, y est-il dit, ne contraint pas ceux qui enseignent en son nom à enseigner ce qu'ils ne croient pas... Les programmes de l'enseignement public sont établis de telle sorte qu'il n'y a dans l'université aucune dogmatique. » Cependant, en enseignant la morale et la sociologie, un maître peut être amené à toucher à la religion et à la patrie. « Emporté par l'élan de son zèle éducatif, celui qui a mission d'éduquer formule un avis, indique une tendance. A-t-il le droit de formuler cet avis, d'indiquer cette tendance ? La neutralité de l'État se résout-elle en liberté du maître ? » Répondant, avec Georges Lyon, que « *ce serait là une parodie de la neutralité, ou plutôt c'en serait la flagrante négation* », M. de Monzie montre la liberté du maître limitée par le *devoir de respect*.

Fonder ce *devoir de respect*, c'est à quoi surtout est consacré l'article et c'en est à coup sûr la partie la plus brillante. Le respect est le fruit du véritable esprit scientifique et phi-

(1) 23 septembre 1933.

losophique. Il exclut le sarcasme, le ricanement, « rire forcé, feinte supériorité des âmes inférieures, insulte de l'ignorance présomptueuse au savoir timide ». Il est le frère de cette inquiétude sans laquelle il n'y a pas de science. « Le malheur veut que l'inquiétude se proportionne à la science. Un historien s'avère moins péremptoire en s'élevant à plus d'érudition : il laisse aux apprentis de l'histoire le maniement des épithètes justicières. Mais ce sont maintes fois des apprentis qui éduquent des novices. Voilà tout le drame pédagogique ».

L'irrévérence des maîtres envers les valeurs du passé, envers « les consolidés séculaires et millénaires », apparaît à M. de Monzie la conséquence d'un sens historique imparfait. « Le danger positif de certaines leçons procède essentiellement d'une dépréciation de la durée... Imaginant trop aisément que la lumière date des temps modernes, ils laissent paraître parfois une jactance, une imprudence intellectuelles qui risquent, à tous moments, de compromettre l'honneur de la neutralité scolaire. »

Bref, il semble que M. de Monzie aille aussi loin que puisse aller un rationaliste d'ailleurs sceptique, dans le sens d'une définition de la neutralité scolaire acceptable pour une conscience religieuse. Il entend dépasser, envers les legs de la tradition, le degré de l'indulgence renanienne, car, dit-il, « l'indulgence est une disposition interne, une façon d'incliner la critique. Elle ne supplée pas au respect, *qui exige des marques extérieures, qui impose une tenue de style et des retenues de langage* ». Cette attitude en quelque sorte positive de déférence, il n'admet pas qu'on en puisse exclure « les plus grands faits de l'histoire, — religions et patries ». Nous le comprenons moins quand, esquissant en conclusion un programme, il déclare que « l'État français ne peut rechercher sa sauvegarde que dans le développement d'un *rationalisme patriotique en quelque manière impératif* ». Ou plutôt, nous comprenons qu'il est difficile d'élaborer, en dehors des principes d'une saine théologie chrétienne, une culture spirituelle assez large pour concilier l'amour total de l'humanité à la dévotion particulière envers la patrie. « Plusieurs maîtres d'école, constate le Ministre, se refusent à mettre leurs leçons au service de la patrie comme leurs anciens se refusaient déjà, il y a trente ou quarante ans, à s'employer au service de Dieu ». Il est à craindre, en effet, qu'oubliée ou systématiquement omise la fidélité principale de l'homme,

l'histoire ne soit plus qu'un écroulement successif et inévitable de toutes les fidélités.

Et sans doute ne pouvons-nous pas attendre de M. de Monzie qu'il restaure le « service de Dieu » à l'École. Du moins lui devrons-nous déjà une sérieuse reconnaissance s'il réussit à en balayer ce qu'il appelle le « nihilisme goguenard » — ce fantôme d'une critique imparfaite, — et à y rétablir le sens du respect — ce fruit déjà spirituel d'une culture intellectuelle authentique.

P. H. S.

Les difficultés de l'enseignement catholique au Japon

Nous avons indiqué les difficultés auxquelles s'est heurtée l'Université catholique de Tokyo pour avoir refusé d'envoyer ses étudiants au temple de Yasukuni où ils devaient rendre aux morts de l'armée un hommage jugé idolâtrique. Cet incident n'est pas encore terminé. Loin de là, le Lycée Gyossi, également catholique, a été victime d'une mesure analogue. Au conseil des ministres, le général Aski, ministre de la guerre, a déclaré qu'il n'avait pas l'intention de rendre à ces deux écoles les instructeurs militaires dont elles ont été privées.

Il faut dire que le gouvernement japonais se préoccupe extrêmement de la propagande subversive. Les raisons sérieuses ne lui manquent pas : chaque jour on arrête de jeunes communistes, qui persévèrent quelquefois dans leurs opinions avec une fermeté remarquable; des professeurs en vue ont avoué leurs tendances marxistes; à l'Université de Kyoto, les associations d'étudiants ont été dissoutes ; la Faculté de Droit, presque en entier, a démissionné. Mais on voit aussi que les régimes « totalitaires », en Allemagne comme au Japon, suivent les mêmes errements; révolutionnaire ou chrétien, quiconque n'admet pas l'exclusivisme officiel est condamné ; et nous sommes obligés de constater que sur les ruines de la mystique bolchéviste germe une nouvelle mystique, païenne, despotique, et d'autant plus redoutable qu'elle parodie l'ordre authentique du Christ.

***

DOCUMENTS

Le Statut des Journalistes

Nous croyons intéressant de donner ci-dessous l'analyse de la loi du 4 Octobre réglementant l'exercice de la profession de journaliste en Allemagne :

La loi sur les journalistes comprend six chapitres, avec un total de 17 paragraphes.

Le premier chapitre traite de la profession du journaliste. D'après ce texte, est journaliste quiconque a pour occupation professionnelle de collaborer — soit en rédigeant, soit en fournissant des informations ou des illustrations — à la rédaction des journaux ou revues politiques publiés sur le territoire du Reich. Par la nouvelle loi, cette activité devient une tâche publique, réglementée par l'État. Nul n'a le droit de s'appeler journaliste sans être qualifié d'après cette loi.

Dans le deuxième chapitre, qui traite de l'admission dans la profession de journaliste, il est stipulé au § 5 que seul peut être journaliste celui qui possède la nationalité allemande du Reich, qui n'a perdu ni ses droits civiques, ni l'aptitude à exercer des fonctions publiques, qui est de descendance aryenne et n'est point marié avec une personne de race non-aryenne. En outre, tout journaliste doit avoir vingt et un ans accomplis, avoir reçu une culture appropriée, et posséder les qualités requises pour exercer une action intellectuelle sur l'opinion publique. Quant à la condition d'être de race aryenne et marié avec une personne de race aryenne, les dispositions correspondantes contenues dans la loi sur les fonctionnaires s'appliquent à la profession de journaliste. On admettra la formation technique quand l'intéressé aura travaillé au moins un an à la rédaction d'un journal allemand ou d'une entreprise analogue. Cet apprentissage doit être

attesté par un certificat de la rédaction. L'admission dans la profession de journaliste se fera sur demande par l'inscription sur la liste professionnelle, dressée dans l'association de presse allemande de chaque pays allemand. Sur la proposition du chef de l'association, le chef de l'Association de la presse allemande du Reich peut, avec l'autorisation du ministre de la Propagande du Reich, accorder des exceptions aux conditions de nationalité et de race aryenne de l'intéressé ou de son conjoint, ainsi que de l'apprentissage technique.

Le refus d'inscription sur la liste professionnelle devra être communiqué au candidat par le chef de l'Association de presse. Cette communication sera écrite et comprendra l'indication des motifs. Le candidat pourra ensuite, dans le délai de quatre semaines après la notification du refus, faire appel devant le tribunal professionnel.

L'exercice de la profession de journaliste est exactement réglementé dans le chapitre III. Ces dispositions exigent du journaliste qu'il expose d'une manière véridique les choses dont il traite, et les juge en toute sincérité. Il est obligé d'éliminer des journaux tout ce qui mêle aux buts d'utilité commune des buts égoïstes, tout ce qui affaiblit la force du Reich et du peuple allemand, ou blesse les sentiments religieux d'autrui, en outre tout ce qui porte atteinte sans droit à l'honneur ou au bien d'autrui, ou ce qui, pour toute autre raison, est contraire aux mœurs. Les rédacteurs d'un journal sont responsables du contenu dans la mesure où ils l'ont eux-mêmes rédigé ou donné à insérer. Le rédacteur principal, que tout éditeur d'un journal est tenu de désigner, est responsable de l'ensemble du texte, et il doit veiller à ce que ne soient insérées dans le journal que des choses rédigées ou données à insérer par un journaliste.

Le chapitre IV a pour titre : « La protection de la profession de journaliste. » Il y est stipulé que les journalistes seront groupés légalement dans l'Association de la presse allemande du Reich » *(Reichsverband der deutschen Presse)*, qui, en vertu de la loi sur la presse, devient un corps de droit public. Le ministre de l'Information et de la Propagande du Reich nomme le chef de cette Association ; celui-ci donne à l'association un statut qui est soumis à l'approbation du ministre. L'association du Reich se compose d'associations des pays allemands. Les journalistes qui vivent à l'étranger doi-

vent faire partie de celle de ces associations, dans le ressort de laquelle se trouve l'entreprise ou le journal pour lequel ils travaillent.

L'association de la presse du Reich a pour tâche de créer les organisations d'apprentissage, de perfectionnement et de bienfaisance pour les journalistes. Elle doit aussi être le conseiller technique des autorités du Reich et des pays, et coopérer à l'établissement des conditions d'emploi pour les journalistes, intervenir par sa médiation dans les litiges entre journalistes et entretenir des tribunaux professionnels de la presse.

Le ministre de l'Information et de la Propagande exerce la surveillance sur l'association de la presse du Reich. Pour la protection de la profession de journaliste il sera formé des tribunaux professionnels de la presse, compétents pour délibérer et décider sur les inscriptions et radiations dans la liste professionnelle, pour émettre des avis consultatifs touchant la validité d'un congé donné par l'éditeur au journaliste, quand ce dernier, de l'avis de l'éditeur, aura contrevenu aux obligations professionnelles ou transgressé des directives convenues, et pour délibérer ou décider en matière de délits professionnels.

Un journaliste qui contrevient aux obligations professionnelles publiques, fixées dans la loi, peut, après avertissement donné par le tribunal professionnel, être frappé d'une peine qui peut atteindre le montant d'un mois de traitement, ou être rayé de la liste professionnelle. Tous les membres des tribunaux professionnels sont nommés par le ministre de la Propagande du Reich.

Le chapitre v contient des dispositions énergiques pour la protection correctionnelle de la profession de journaliste. Sera puni de prison jusqu'à un an ou d'amende, quiconque exercera l'activité de journaliste bien que n'étant pas inscrit sur les listes professionnelles, ou bien qu'ayant reçu interdiction provisoire d'exercer cette profession. Un éditeur qui confie à des personnes dans ce cas un travail de journaliste, ou qui édite un journal sans avoir nommé de rédacteur principal, sera puni de prison jusqu'à trois mois, ou frappé d'une amende.

Quiconque essaie, par la menace d'un désavantage, d'amener un journaliste ou éditeur à donner au journal un contenu contrevenant aux dispositions légales, sera puni de prison ou d'amende.

Enfin il est stipulé qu'une personne qui se dit journaliste sans être inscrite sur les listes professionnelles sera punie d'une amende jusqu'à 150 marks, ou d'une peine de prison. Un éditeur qui est condamné légalement pour les motifs ci-dessus peut être frappé d'interdiction d'exercer.

Dans le chapitre VI, qui contient les dispositions finales, il est stipulé notamment que le ministre de l'Information et de la Propagande du Reich peut, d'accord avec les autres ministres intéressés, émettre des ordonnances d'exécution. En outre, ce chapitre fixe la date d'entrée en vigueur de la loi.

Discours de M. Goebbels
sur le statut des journalistes

Le 5 octobre, à la maison de la presse de Berlin, M. Goebbels, ministre de l'Information et de la Propagande du Reich, a prononcé, à propos de la loi sur les journalistes, un discours où il a été dit notamment (Voelkicher Beodachter, *6 oct.*) :

Le gouvernement du Reich a arrêté la nouvelle loi sur les journalistes, et je crois que nous sommes ainsi à un tournant du développement de l'opinion publique en Allemagne. La notion de liberté d'opinion est discutée aujourd'hui dans le monde entier de la manière la plus vive. La croyance qu'il peut y avoir une liberté de l'esprit et une liberté d'opinion en dehors de l'intérêt national et de l'intérêt du peuple est peu à peu en régression.

Non seulement en Allemagne, mais aussi dans le monde entier, on commence à se rendre compte de plus en plus que la liberté de l'esprit et la liberté d'opinion doivent avoir des limites, là où elles commencent à heurter les droits et les obligations du peuple et de l'État.

La notion de la liberté absolue de la presse est une idée nettement libérale. Sous sa forme extrême, nous avons dû de plus en plus constater que plus la liberté d'opinion était confiée à des individus, plus elle était nuisible en ce qui regarde

l'intérêt collectif d'un peuple. Les choses en étaient à ce point que l'individu pouvait manifester son opinion aux dépens de l'ensemble, et que l'on n'arrivait pas à discerner une faute ou un défaut dans le fait que l'individu, en utilisant inconsidérément la liberté d'opinion dont il disposait dans le cadre de l'État démocratique, mettait l'État lui-même dans de très sérieux périls.

La liberté de l'individu est toujours fonction de la liberté dont l'ensemble du peuple est à même de jouir, et la liberté de l'individu doit être d'autant plus intégrée dans la collectivité du peuple, que sont aigus les dangers qui menacent temporairement l'État lui-même. Cette limitation de la liberté de penser et d'opinion aura toujours des effets bienfaisants pour l'État tout entier, si la majorité des individus de bonne volonté se l'impose volontairement, et si cette limitation est imposée par l'autorité de l'État aux éléments récalcitrants et aux saboteurs.

Dès l'instant où l'État se dessaisit de ce droit souverain, il abandonne la possibilité de faire une politique consciente et conséquente à l'intérieur et à l'extérieur.

Cette limitation de la liberté individuelle, que nous exigeons des autorités placées sous notre main, nous l'appliquons aussi aux autorités supérieures. Nul ne doit être assez naïf pour croire qu'aucune divergence d'opinion ne peut surgir parmi les dirigeants nationaux-socialistes, et nul ne doit croire que cette divergence d'opinion n'ait pas été souvent débattue seul à seul. Mais ce qui nous distingue du parlementarisme et de la démocratie libérale qui marchent à vide c'est que, dans une question controversée, dès lors qu'une décision est prise, elle est acceptée par chacun, partisan ou adversaire.

Avant tout, il faut que la presse se rende clairement compte de ceci : il y a dans le peuple allemand une tendance incoercible à prendre plus au sérieux le mot imprimé que la parole. Partant de cette constatation, il faut réfléchir plus sérieusement avant d'imprimer un mot qu'avant de le prononcer. L'immense majorité du peuple allemand a placé son ultime espoir dans ce gouvernement. Il est possible que sur telle ou telle décision le gouvernement se trompe, mais il est impossible d'admettre qu'après ce gouvernement puisse venir quelque chose de meilleur. Il ne peut donc y avoir pour tous les esprits nationaux et tous les citoyens conscients de leur res-

ponsabilité d'autre possibilité que de couvrir les résolutions et les décisions de ce gouvernement, et de faire en sorte qu'elles aboutissent à des résultats tangibles.

Si, aujourd'hui, un journaliste m'objecte : « Le gouvernement national-socialiste nous a ôté la liberté d'opinion », nous n'allons tout de même pas nous en faire accroire les uns aux autres, nous spécialistes de la presse. En effet j'aurais bien voulu voir qu'un journaliste eût osé défendre une opinion libre contre celle d'un patron et invoquer la liberté de la presse en Allemagne. Est-ce donc pour un journaliste une chose déshonorante que de voir l'État prendre la place de l'éditeur ? Ne croit-il pas servir un plus grand idéal en s'intégrant et en se subordonnant à la volonté et aux tâches de l'État que quand il se soumet à la volonté et aux tâches d'un consortium qui a des buts déterminés, ou d'une entreprise économique ?

L'État a le droit souverain de surveiller la manière dont on forme l'opinion publique.

Si aujourd'hui, dans les milieux journalistiques, on se plaint que la presse allemande soit devenue trop uniforme, je suis obligé de répondre que ce n'était pas dans les intentions du gouvernement. Je ne puis rien là contre, quand des journaux qui naguère montaient à l'assaut du mouvement national-socialiste veulent être aujourd'hui plus papistes que le pape (*applaudissements*). Nous ne les forçons pas à manquer de caractère, nous exigeons seulement qu'ils n'entreprennent rien contre l'État.

Nous serions satisfaits si les journaux avaient des nuances changeantes adaptées au public. Aucun obstacle n'est mis à la variété dans la formation de l'opinion publique. Mais faire des héros avec des hommes dont la vertu cardinale n'est pas le courage, ce n'est pas l'affaire du national-socialisme (*applaudissements*). Nous n'avons rien contre la libre discussion, mais naturellement il faut qu'elle se maintienne dans le cadre des lignes tracées par nous pour la grande politique. Si nous vivons dans un État autoritaire, il faut bien assumer la responsabilité correspondante à toute autorité répartie. La nouvelle loi sur le statut des journalistes a l'intention de vous charger de responsabilité. Nous ne voulons pas une opinion invertébrée, nous voulons un langage franc et loyal. Nous voulons avoir des hommes sincères servant cet État à plein cœur, et avec une responsabilité entière, en le considé-

rant comme opportun et comme le meilleur qui paraisse possible dans les circonstances données.

Les hommes qui gouvernent le Reich sont les meilleurs qu'on ait pu trouver actuellement en Allemagne pour cette tâche. Il n'y a pas de rapports plus étroits avec le peuple que les leurs. En outre on a pris dans toutes les spécialités les meilleurs spécialistes. Ainsi nous avons dans tous les domaines un gouvernement qui est arrivé au pouvoir par suite de sa supériorité d'intelligence et d'énergie active, et qui en outre se sert des meilleurs esprits de la nation, afin d'éliminer, avec le maximum de probabilités, toute possibilité d'erreur. Ce gouvernement connaît aussi toutes les possiblités de faute, et il connaît tous les obstacles. Quand il n'est pas d'accord sur un point, et qu'une décision d'autorité intervient finalement, croyez-vous que cette décision deviendra meilleure parce que vous aurez de nouveau soumis aux masses populaires cette question sur laquelle le gouvernement, avec l'aide des meilleurs spécialistes, n'est pas arrivé à se mettre d'accord ? Au contraire, vous commettrez ainsi la pire des fautes qu'on puisse commettre, car vous saboterez par le scepticisme une décision qui est déjà par elle-même douteuse.

Toute la presse allemande est placée sur une base absolument nouvelle. Chacun a l'entière liberté de s'employer dans le cadre des grandes tâches qu'il vous faut accomplir. Le gouvernement a intérêt à posséder des hommes sincères sachant manier la plume et résolus à collaborer à leur manière aux grandes tâches nationales...

La loi qui est ainsi remise en vos mains est, je dirais presque, le statut de la presse la plus moderne du monde, et je suis convaincu que dans quelques années les autres pays copieront cette loi. C'est là, en effet, la seule possibilité de mettre en harmonie la liberté de pensée et les intérêts de l'État.

A TRAVERS LES REVUES

La vie socialiste

Un réquisitoire véhément contre *le Populaire* et Léon Blum paraît dans **La vie socialiste** du 7 octobre sous le titre : Unité ou scission ? C'est Marcel Déat qui mène la bataille, et nous ne nous y arrêterions pas — car il s'agit de pure politique — si l'auteur n'élevait le débat et ne faisait au socialisme des reproches qui visent aussi l'Église et que, pour être francs, l'Église doit se garder de mériter tout autant et bien plus que le socialisme.

On nous dit que le parti ne se comporte pas comme un instrument destiné à changer quelque chose à l'ordre établi, mais que bien au contraire

il a toutes les allures d'une Église, dont la fin est de se conserver elle-même, et d'abord de refléter sa stabilité dans celle de son clergé.

Si c'était vrai, ce serait bien fâcheux pour l'Église qui ne serait plus alors qu'un cadavre, et non le corps vivant du Christ animant le monde de sa vie surnaturelle. Qui oserait dire cependant qu'il est absolument faux d'ajouter :

C'est un lieu commun que de souligner l'analogie entre les méthodes de discussion socialistes et les arguties théologiques.

... On n'a que railleries ou négations furibondes à l'adresse de ce qui n'est pas rigoureusement conforme à la doctrine pure. Ce qui fournit la plus tonitruante excuse à la plus radicale immobilité. Dès que quelqu'un veut faire quelque chose, on lui coupe les bras au nom de l'absolu.

... Quant aux grands prêtres de la révolution intégrale, ils se drapent dans la majesté du dogme pour dormir plus au chaud.

Voilà de bonne polémique, encore qu'il soit déplaisant pour nous, chrétiens, d'être pris comme prototypes de l'immobi-

lisme. Préjugé courant, qui n'est peut être pas toujours, hélas ! sans fondement.

Et l'on a réponse à tout, la même réponse toujours, à savoir que lorsque le régime socialiste sera instauré, tous les problèmes seront résolus. Ce qui est fort propre à bercer les bigotes au moment du sermon, mais apporte de moins en moins de contentement intellectuel et gastrique aux masses souffrantes et inquiètes.

Une nouvelle doctrine libérale ?

Pendant que les socialistes français se disputent, la bourgeoisie, qu'elle soit de France ou d'Angleterre, cherche sa voie. Dans le nouvel hebdomadaire que vient de fonder M. Henri Massis et qui, par souci d'actualité, s'intitule **1933**, un court mais excellent article de M. Wickham Steed examine ce que pourrait être une nouvelle doctrine libérale.

La nation britannique se sent désorientée...Les problèmes qui se posent confusément au fond de l'âme britannique sont des problèmes presque moraux, et ils ont été posés surtout par l'avènement de l'hitlérisme en Allemagne.

Que faut-il faire là-contre, en effet? Fermer les yeux? Renouveler les alliances en abandonnant définitivement la S. D. N.? Mais n'est-ce pas courir assurément à une guerre, et qui mettrait fin à notre civilisation occidentale? Par ailleurs qu'est donc au juste cette civilisation occidentale?

En dernière analyse, elle n'est pas autre chose que l'effet de la pensée libérale qui, de la Grande Charte d'Angleterre jusqu'à la déclaration d'Indépendance Américaine et à la Révolution Française, a façonné peu à peu les institutions politiques, les mœurs et la structure sociale. Le respect de l'individu en tant qu'être humain est à la base de cette pensée libérale.

Vieille thèse libérale qui dore peut-être la réalité de tous les charmes du passé... Elle est du moins exacte, dans ses grandes lignes, et c'est pourquoi

dès que la « statolâtrie », comme l'a appelée le Pape, a été érigée en un système intolérant et dynamique par l'hitlérisme en Allemagne, les Anglais se sont frotté les yeux et se sont demandé si ce système est compatible avec les convictions et les institutions qu'ils ont cru intangibles.

Tout cela est exact. Mais encore une fois que faire? L'auteur marque justement le désarroi qui règne :

Jusqu'à présent on n'a guère fait, hélas! que désirer une nouvelle doctrine politique qui, tout en restant libérale, soit supérieure à la fois au communisme et au fascisme.

Quelles sont du moins les tendances qui peuvent être discernées? Les voici, selon M. Wickham Steed, et il est intéressant de les voir si semblables à celles que nombre de Français, non moins obscurément, ressentent :

Au système féodal, la nouvelle doctrine libérale empruntera l'idée du service comme unique justification du droit à la propriété et aux privilèges sociaux. A l'ancien régime elle empruntera le principe que noblesse oblige. De la démocratie elle retiendra le principe de l'égalité sans oublier qu'aucune démocratie ne peut fonctionner sans une élite d'esprits directeurs... Le parlementarisme et la liberté de la presse seront estimés pour la qualité de ce qu'ils permettront de dire publiquement, car on reconnaîtra que le mal et la faiblesse sont bien moins dans les institutions que dans l'usage qu'on en fait.

Vis-à-vis de la guerre, la nouvelle doctrine n'admettra pas qu'aucune nation civilisée reste neutre devant ce crime. Elle fera triompher le principe de la responsabilité, collective et effective, de chaque nation.

Tout cela demeure bien vague, souvent inexact aux yeux de la doctrine catholique et vraisemblablement chimérique, sinon même contradictoire. Il reste cependant que la fermentation des esprits que ces projets révèlent est bonne et digne d'encouragement. Et l'auteur conclut fort justement :

On ne peut prévoir le sens du changement profond qui se produit dans les esprits. Le fait incontestable est que l'on s'oriente vers des idées neuves et que l'on est prêt à tendre la main aux autres nations qui sont à la recherche de doctrines analogues.

Memento

L'Illustration, 14 octobre. — André Tardieu, *Le loyalisme des fonctionnaires.*

Le fonctionnaire est un citoyen qui, en devenant, sur sa demande, serviteur de l'État, s'est librement hiérarchisé, mais qui, dès lors

qu'il est entré dans la hiérarchie, perd la liberté de la combattre — l'État n'a pas hésité en 1883 à priver les magistrats de la liberté d'opinion ; en 1901, à frapper de mesures d'exception les congréganistes, qui n'étaient point des fonctionnaires. Dans l'instant qu'il crée l'école unique, en confiera-t-il l'avenir aux orateurs du récent congrès de Paris?

L'Europe nouvelle, 7 octobre. — XXX, *La situation économique de l'Allemagne.*

Sous le régime hitlérien, la totalité des revenus nationaux et le standard de vie des masses ne sont pas élevés. Dans l'économie comme ailleurs une politique de prestige et de « façade » prédomine. Mais les nazis se sont bien gardés de réaliser les phases socialistes de leur programme.

Louis Fischer, *Et la révolution mondiale?*

En Europe, les leaders communistes se sont résignés à un ajournement de la révolution mondiale et prévoient une période de lente préparation, d'éducation...

Le Correspondant, 25 septembre. — Bernard Fay, *Les mystères de Londres, ou les dessous d'une conférence.*

Politique, septembre. — Luigi Sturzo, *Le problème de l'Europe centrale.*

Europe, 15 septembre. — Léon Trotsky, *Histoire de la révolution russe* (fragments).

Chronique sociale de France. — H. de Hempel, *En Pologne : la XIIe Semaine Sociale universitaire.*

La documentation catholique, 14 octobre. — Henriot-Marty, *L'économie planifiée en Russie soviétique.*

Importante documentation avec bibliographie très complète. Conclusion : ni échec ni réussite. Les Soviets ont sacrifié le présent à l'avenir. Malgré tout la Russie a franchi une nouvelle étape dans la voie de son développement industriel.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

ÉTIENNE DE GREEFF. *La mort et la guerre.*

Les hommes peuvent oublier l'horreur de la mort, au point d'accepter ou même d'acclamer la guerre. Étrange phénomène qui devait tenter l'analyse d'un médecin philosophe. On ne lira pas sans émotion cette saisissante et cruelle étude psycho-physiologique de la mort, qui fait volontairement abstraction de la métaphysique de l'âme.

ANDRÉ GEORGE. *Le mouvement des idées scientifiques : Physique.*

I. — Pierre Duhem.
II. — La structure des nouvelles théories physiques.
III. — Les mémoires sur la mécanique ondulatoire d'Ernest Schrödinger.

P. HENRI SIMON. *L'homme devant la nature. L'épisode de la forêt.*

La Mort et la Guerre

Il apparaît comme à peu près certain que la leçon de la guerre n'aura pas assagi définitivement les peuples. On aurait pu l'affirmer à priori ; mais nous avons tout de même vécu quelques années pendant lesquelles de sérieux efforts ont été faits, pendant lesquelles à certains moments, en dehors des sphères de la raison, nous n'avons pu nous empêcher de participer à cette espérance et d'accepter, intérieurement du moins, une attitude d'espoir.

Quand il fut évident que les hommes fléchissaient, on vit passer à Genève la supplique des mères, des femmes. — Maintenant, c'est fini ; cent mille enfants à Berlin (20 août 1933) acclament la guerre comme un dieu glorieux. Cent mille enfants qui disent... mais que disent-ils, et parmi cette foule, combien s'en trouve-t-il qui aient compris exactement, intellectuellement, abstraitement ce que c'est que mourir ?

Nous allons nous efforcer, dans cette courte étude, de connaître jusqu'où la notion de la mort peut influencer l'homme, jouer un rôle dans l'évolution des idées et des mœurs.

I

L'indifférence des hommes devant la mort des autres hommes

J'assistai il y a quelques mois, dans un collège de province, à une représentation d'*Œdipe à Colone*. On sait ce que sont ces séances-là. Toutes les longueurs y sont étrangement amplifiées, ce qui vous inflige une sorte d'é-

tude au ralenti de tout le drame. Au dernier acte, lorsque Œdipe s'est décidé au trépas et que depuis de bien longues et infinies minutes il s'en lamente au chœur impassible et à Antigone dont la lucide patience m'était un objet d'admiration, je me surpris formulant intérieurement cette réflexion : « Tout de même, en ce temps-là, quelle histoire c'était que de mourir ! »

Honteux de cette remarque, je fis quelques efforts pour la légitimer, l'attribuer par exemple à la déformation professionnelle, ou bien, déjà moins sincèrement, au mauvais jeu de l'acteur. Puis je dus bien finir par en prendre résolument mon parti : ma réflexion traduisait assez bien ma pensée réelle. Nous nous acheminons vers une idée de la mort assez conforme à la déification de l'espèce, c'est-à-dire que la fin de l'individu comme tel perd de plus en plus son importance. Nous tolérons bien encore que chacun des mourants en son particulier en fasse une affaire d'une certaine gravité, à la condition qu'il se taise. Nous ne pourrions plus supporter qu'un homme exprimât quelque pédanterie à ses derniers moments. C'en est fini des héros d'Homère et des discours de Roland. Nous enterrons les moribonds tout vivants encore, et la mise en bière n'est plus qu'une cérémonie secondaire. Les journaux annoncent vingt-quatre heures à l'avance la mort des grands hommes dont certains ont pu lire ainsi comment on rédigera les télégrammes des agences : c'est même là un des petits signes de la gloire auxquels Emil Ludwig n'a pas encore songé.

Au fond, cette attitude est plus sincère que la profusion de simagrées sous lesquelles les Orientaux et nos ancêtres cachaient la même insouciance. Nous ne comprendrions plus les pleureuses, les silices et les jérémiades, et nous nous amusons aux actualités cinégraphiques des bruyants et pittoresques désespoirs des enterrements tziganes.

Cette scène des adieux d'Œdipe me replongea dans une de mes lointaines méditations sur la mort, celle où je réalisai pour la première fois l'effrayante indifférence des hommes les uns pour les autres. C'était à l'occasion d'un chemin de Croix, au temps de mes humanités. Je me souviens de la sombre et silencieuse église romane, et de la pluie et des longs nuages d'après-midi d'octobre à travers lesquels arrivaient, vêtues de bruits noirs, les grommelantes canonnades de l'Argonne. Je songeais, comme un collégien peut le faire, à tous ces destins qui s'achevaient dans le sang et la boue, et brusquement une notion vint s'ajouter à cette représentation que je me faisais de ces agonies : l'inexorable solitude des mourants. C'est en regardant les soldats de ce mauvais chemin de croix de plâtre que je compris soudainement à la fois l'atroce et inhumain isolement du Christ, l'isolement du soldat. Sans doute y eut-il alors une collaboration obscure d'éléments que je ne pus remarquer, et qui me rendirent tellement proche, tellement vécue, cette acceptation de notre néant, sans effort d'aucun être extérieur pour nous faire croire que ce n'est pas vrai. Pris par le drame, comme un enfant, je cherchais un espoir parmi les visages des légionnaires. Ceux-ci ne paraissaient pas détester ni mépriser leur victime ; ils ne s'occupaient pas d'elle. Ils la conduisaient au supplice, comme ils avaient accoutumé de le faire pour les Barabbas de l'époque, sans rancune, sans colère, hélas ! sans remords possible : une corvée.

Depuis mon enfance, sous l'influence de la représentation que j'avais de la mort, je me demandais :

— Mais pourquoi le Christ ne demande-t-il rien aux soldats ? Pourquoi la Vierge n'implore-t-elle pas leur pitié ? Ils n'étaient peut-être pas tous si méchants ! Ils auraient pu fuir...

Et ce jour-là, je compris. Pleurer? Prier? Les Douze eux-mêmes étaient partis, aucun de ces soldats n'était méchant. Seulement, ils exécutaient la tâche qu'on leur avait imposée, résignés, peut-être ennuyés de n'avoir pu rester parmi les femmes ou de n'avoir pu continuer à jouer à la marelle, là où Loti retrouva leurs tracés. Indifférents. Et le Christ et sa Mère s'acheminaient lentement, soumis à la même acceptation silencieuse, sentant tous deux que leur sort, désormais, n'intéressait plus personne. La crucifixion fut surhumainement simple. Servaes est sans doute le seul peintre qui ait jamais éprouvé et rendu cela. Mais peut-être l'ai-je moi-même interprété à ma manière.

— Je compris en même temps le destin inexorablement administratif de tous ceux qui, là-bas, au front, tuaient et mouraient, sans même connaître l'adversaire, sans même le haïr.

Ce fut vers cette époque que je lus cette scène qui me remplit à la fois d'horreur et d'admiration : un Romain s'ouvrant les veines par ordre et mourant volontairement sans surveillance. Il ne me paraissait pas alors qu'il fût réalisable de mourir sans essayer d'échapper. Je ne compris que beaucoup plus tard que la fuite n'a jamais rien arrangé et qu'aucun homme ne peut demander à un autre homme de se compromettre si peu que ce soit pour sauver sa vie. Quand Sénèque eut reçu de son ancien élève l'ordre de mourir, il s'ouvrit les veines aux quatre membres. Un centurion veillait, et, comme la mort tardait, le sage remarqua qne le soldat s'impatientait. Alors il demanda de la ciguë... On ne réalise pas bien à vingt ans qu'on est exposé à impatienter ceux qui vous regarderont mourir...

Mais il semble bien qu'à partir d'un certain âge, l'homme acquiert quasi inconsciemment la notion pratique de son

isolement invincible, du dédain presque sadique de la nature et de la création pour tout ce qu'il porte d'absolu et d'insatiable dans le cœur ; et l'on pense à cette phrase d'un vieux psychiâtre à un religieux son ami qui voulait tout de même le réconcilier avec Dieu, au seuil de l'agonie :

« Non, mon Père, laissez, pourquoi déranger ce Monsieur? »

A vrai dire, lors de ce premier chemin de Croix, je ne formulai sans doute pas tout cela. Je ressentis brutalement, sans l'admettre comme vérité, plutôt sous la forme d'impression désagréable, l'indifférence de l'homme pour l'homme, et dans un mouvement de pensée assez informe, j'eus comme l'intuition qu'au-dessous du linceul des discours, le sort des millions de soldats n'intéressait pas vraiment le reste de l'humanité. Une femme, une mère pensait à chacun de ces soldats livrés aux forces destructives ; leur amour était impuissant et inutile comme celui de la Vierge pour le Fils. Aux moments difficiles, il fallait encore que ces malheureux s'efforçassent de songer à autre chose qu'aux leurs. En dehors de ce mince lien de sympathie les rattachant à l'immense monde inconscient, rien ne légalisait ces êtres vêtus de kaki, sournoisement maintenus en vie par quelque illusoire volonté d'infini, que des ordres de caporaux, des télémètres, des nids de mitrailleuses, des nouvelles formules d'ypérite, des signes sur des cartes, des noms de villages, des communiqués pour la presse, des usines, des emprunteurs, des intérêts, et très haut, inaccessibles et hiératiques, quelques Idées. Dans cet ensemble, où donc inscrire l'importance accordée à la vie d'un homme? Quelques-uns de ceux qui moururent au champ d'honneur, conscients de leur sacrifice, savaient qu'ils avaient été sacrifiés déjà cent mille fois par tous les stratèges invétérés de leur ville ou de leur province, à la terrasse des cafés...

Rien n'est plus indifférent à l'homme que la mort de l'homme quand elle se passe dans des conditions telles que le survivant ne souffrira pas de la mort de l'autre. Ce n'est pas pour rendre la vie à un cadavre que le Christ ressuscita le fils de la veuve de Naïm, mais parce que cette maman pleurait.

Il y a dans le film *Les Croix de bois* une scène tellement inhumaine et tellement vraie, celle de la mine. Un groupe de soldats entend depuis plusieurs jours que l'ennemi mine leur abri. La pioche avance inexorablement, et plusieurs fois ils ont attendu, immobiles, l'explosion. Quand la pioche reprend son travail sourd, la joie revient...

Au moment de la relève, ces soldats, qui eussent donné leur vie pour leurs compagnons, regardent arriver leurs remplaçants avec le seul bonheur d'échapper. Ils savent que ces malheureux vont sauter tantôt, demain, et il n'est rien d'autre à faire pour eux que de les laisser en se réjouissant de pouvoir partir. Une simple montre a fixé leur destin. Et il semble même que cette insouciance de l'homme pour le sort de son semblable soit presque nécessaire à son équilibre.

Dans cette attitude des hommes, il entre certainement une grande part de notre soumission à l'inexorable, de la notion que nous acquérons lentement de l'inutilité de la révolte contre le *fatum*, que ses décrets aient la forme d'une mission périlleuse, d'une condamnation à mort, d'une panne de moteur ou d'une fièvre typhoïde.

L'attitude moyenne devant la mort c'est celle du fossoyeur de Verhaeren, dans « le Mort ». Il jure, crache et grommelle en voyant arriver le cortège funèbre. La fosse n'est pas achevée :

> Sa bru l'a réveillé trop tard
> Et le travail est en retard.

Devant un moribond, ce qui touche le médecin, ce qui enténèbre la maisonnée, ce n'est pas que l'on réalise la perte immense que l'être cher va faire en cessant de vivre (on espère qu'il ne s'en apercevra pas), c'est la souffrance qu'il va laisser d'être parti, de manquer soudain, ce sont les attaches qui se rompent et saignent sur tout le corps familial. On lutte plus contre la douleur des siens que pour l'agonisant. Si la guerre s'intéresse vraiment un jour à la mort, ce ne sera pas pour regretter ceux qu'elle se sacrifie, mais par pitié pour ceux qui restent.

II

La mort est facilement acceptée

Si l'extinction d'une personnalité, l'effilement des narines, le bleuissement des mains déjà froides, l'affaissement du regard, l'appel muet ou ennuyeux d'un moribond, peuvent être supportés par la plus sensible des infirmières et ont créé dans les hôpitaux cet ébouriffant néologisme : « un état subclaquant », la mort est-elle normalement plus effrayante pour ceux qui la voient venir vers eux ?

La mort, nous le verrons plus loin, est susceptible d'engendrer la peur et la panique ; mais il s'agit alors d'une représentation émotive, purement sentimentale, de la mort, celle en général qu'on n'éprouve que lorsqu'on se trouve dans un état mental permettant les émotions normales. Lorsque, dans certaines circonstances graves, l'homme ne dispose pas du temps ou du calme nécessaire pour se mettre en état de réceptivité émotive, ou lorsque le danger est tellement chronique qu'il devient une habitude, la mort semble pouvoir être acceptée presque

humainement par les hommes et les femmes. Le bûcher, la guillotine, l'électrocution, le peloton d'exécution, nous ont appris que l'acceptation de la mort est à la portée de la moyenne des hommes. Certes, bien des dernières nuits furent atroces, mais dans l'ensemble les choses se passent banalement. La photographie et même le cinéma nous ont montré comment meurent les soldats, face aux fusils, sans liens, sans bandeau, et j'ajoute : sans un mot.

La grande guerre constitue par elle-même la démonstration que non seulement l'idée de la mort, mais son voisinage immédiat, journalier, n'est pas même capable d'organiser une dérobade concertée. Dix millions de soldats y sont morts en quatre ans. Ils possédaient des armes : de nombreuses occasions de révolte s'offrirent, et malgré tout, dans l'ensemble, ils acceptèrent leur sacrifice virtuel. Sorel l'avait bien dit avant 1914, que les gendarmes seraient plus forts que les idées, et il avait raison ; il est infiniment plus commode de se laisser tuer que de s'insurger contre la loi.

Il est d'ailleurs bien rare qu'un être humain accepte d'une manière totalement sincère l'imminence de sa fin. Chez les non-malades condamnés ou combattants, il persiste jusqu'à l'ultime seconde un espoir insensé que la chose ne se fera pas. Gabrielle Petit elle-même eut cette consolation. Bien que les voyages en avion, en automobile, comportent à chaque départ une certaine probabilité d'accident, l'on n'y songe pas dans le cours habituel de l'existence. Quant aux malades, même s'ils sont médecins, quant aux blessés, même s'ils possèdent une longue expérience de voir mourir, c'est un fait qu'ils voient rarement venir leur propre agonie. Certes il est des cas particulièrement lucides ; mais en général il semble que les derniers moments soient moins propices que jamais à la réalisation de l'idée d'anéantissement proche et aux réac-

tions émotives normales. On croirait au contraire qu'ils favorisent le retour à l'illusion, que l'immortelle espérance s'enracine plus tumultueusement dans l'âme qui se vide. « Pourvu que ça dure », balbutie Blanchar, en s'éteignant dans *Les Croix de bois*. Un dernier mirage occupe les ultimes soubresauts de son âme, l'insensibisant au feu de ses entrailles.

Au fond cette obnubilation se comprend assez bien : une torpeur salvatrice intoxique et embrume la pensée, rend tout effort improductif, et l'on glisse d'une manière étonnamment simple dans le sommet glaiseux de la putréfaction.

On a parlé de l'instinct de conservation. A vrai dire, il est des cas où l'on pourrait invoquer cet instinct : les grandes catastrophes par exemple. Mais que voit-on en réalité? Des poussées folles, commandées par la peur, soutenues par le plus monstrueux égoïsme, et imposant des actes les plus directement opposés à la conservation de la vie. Paniques sauvages à bord des navires en perdition, fuite tellement violente au cours des incendies que les issues s'obstruent et que les cadavres s'amoncellent. Une fois que la peur est dominée, l'homme redevient homme, apte aux simples sacrifices.

Ce qu'on prend pour l'instinct de conservation, c'est la peur. Cette peur est toute-puissante non seulement quand il s'agit de choses dangereuses, mais même pour le moindre des événements de notre vie. L'enfant craint tout ce qui est changement, et nous continuons à le faire pendant toute notre existence. Que la peur du changement ait la plupart du temps pour résultat de protéger notre personne, c'est indubitable, mais c'est bien indirectement et plutôt par une infirmité de notre esprit.

Si un instinct réel, un besoin réel nous tenailllait cons-

tamment de sauvegarder nos jours, nous ne pourrions pas vivre en paix. De temps à autre nous rencontrons de ces personnes qui se sont mises sérieusement à vouloir protéger leur santé. L'obsession et les phobies les dirigent, toute activité leur est impossible, et leur volonté de conservation s'épuise en précautions mortelles. Mais il ne faut pas prendre pour un instinct de conservation cette volonté d'épanouissement indéfini qu'est notre âme.

III

Psychologie de la « mort »

Bien que, du point de vue psychologique pur, il ne soit pas possible de dissocier l'aspect purement intellectuel d'une idée et son correspondant émotif, si l'on veut expliquer le contraste extraordinaire existant entre l'importance sociale du concept « mort » qui a joué un certain rôle dans la civilisation et la facilité avec laquelle la mort réelle est acceptée par l'humanité, nous devons distinguer la représentation abstraite que l'homme peut avoir de la mort et sa réaction émotive ou, si l'on veut, la peur qu'il en a lorsque directement, par les sens, il entre en contact avec elle.

S'appliquer à soi-même l'idée du non-être et parvenir à l'imaginer ou le vivre assez bien pour éprouver ne fût-ce que pendant une demi-seconde l'horreur intellectuelle du néant, est une des opérations intellectuelles les plus difficiles qui soient. Elle nécessite d'abord une aptitude à la plus haute abstraction. C'est-à-dire que 10 ou 15 o/o seulement de la population adulte sont susceptibles d'y parvenir. De plus, il faut se trouver dans des conditions exceptionnelles de recueillement, être parvenu à arrêter

ou du moins à ralentir à l'extrême le tumulte de la pensée, pour appréhender ainsi, dans une extinction fugace de soi-même, cette impossible équation : moi-même n'existant plus. Les mots certes se comprennent aisément et l'on se fait illusion, car on comprend la plupart du temps la mort en dehors de soi-même, sous forme de quelque représentation simple, souvent inémotive, presque toujours impersonnelle. On peut affirmer, sans craindre de se tromper de beaucoup, que plus de 80 o/o de la population vit et l'on peut dire meurt, sans avoir atteint intellectuellement le non-être abstrait, sans avoir eu jamais de la mort d'autre représentation qu'une vague image floue. On a dit que cette impossibilité pour l'homme d'admettre son anéantissement constitue une des preuves de son immortalité. Certes c'est une manière de comprendre les choses, et nous pouvons espérer qu'il en est bien ainsi : mais psychologiquement il est certain que cette croyance quasi universelle en la survivance procède directement de l'infirmité de notre esprit. La mort est quasi aussi impensable, que l'éternité ou l'infini. Et sans doute est-ce là la raison pour laquelle, croyant ou non à l'au-delà, l'humanité se comporte comme si la mort n'existait pas.

Au point de vue pensée pure, la mort est en dehors de nos représentations familières, soit que nous fassions partie des 80 o/o qui sont incapables de parvenir au non-être vécu, soit que nous répugnions à nous mettre dans les conditions de penser : mort. C'est pourquoi, en dehors de toute attache personnelle, en dehors du spectacle de la souffrance qui nous émeut, la mort des autres nous est tellement indifférente : nous ne parvenons même pas à nous représenter la nôtre. C'est pourquoi aussi, pour peu que nous puissions espérer, ou pour peu que la maladie nous obnubile, nous recevons si simplement la mort : en

réalité, nous ne la regardons pas en face. C'est pourquoi, encore, la civilisation n'a pas à compter sérieusement avec la crainte intellectuelle de la mort.

Remarquons d'ailleurs que l'acquisition de l'idée de la certitude de la mort est vraiment tardive. L'enfant n'y arrive pas avant dix à douze ans, et combien de preuves ne doit-on pas lui donner que lui aussi, un jour, il passera. D'ailleurs, ce n'est qu'entre 30 et 40 ans qu'il l'aura définitivement admise. Cette idée n'est pas contenue, même en puissance, dans le sentiment de la vie : qu'on se rappelle cette scène déchirante que Gerard Harry nous dépeint dans le *Miracle des Hommes* quand il décrit la réaction d'Hellen Keller sourde, aveugle et muette, en partie insensible, et cela depuis sa plus tendre enfance, lorsqu'elle apprend, adulte, qu'un jour elle cessera de vivre... On sait aussi que chez les précivilisés la mort naturelle n'existe pas : elle est toujours surnaturelle. Et c'est chez eux, il fallait s'y attendre, que l'âme ressemble le plus aux hommes vivants. Ils ne sont jamais arrivés à penser que spontanément ils cesseraient d'être. Et manifestement, devant le cadavre, ils ne parviennent pas encore à abstraire la « mort ».

En somme on peut le dire, l'idée mort est tardivement acquise, n'est souvent qu'incomplètement pensée, et d'une manière générale est rejetée telle quelle. S'il est soutenable de penser que cette inadmissibilité de la mort tient à notre inassouvissable désir d'éternité, il est exact également de soutenir que nous sommes, dans l'ensemble, incapables de ne pas croire en notre pérennité. Nulle part comme dans ce domaine le péché originel, ou si l'on veut, notre insuffisance spirituelle, n'éclatent.

Le point de vue émotif est différent. La plupart des hommes n'abordent la mort que par le chemin détourné

des images et des sens. Ils n'abordent pas le néant du non-être, ils se représentent la scène finale, leur courage, leur bravoure ou leur lâcheté ; ils expriment et décrivent leur agonie, leur détresse, voire leur pourrissement, et c'est cette représentation baudelairienne, théâtrale et tronquée, qui leur sert. Qui leur sert même à se suicider. Bien des hommes décidés à la mort, si décidés qu'ils prennent la précaution de viser leur tempe devant un miroir, se sont arrêtés lorsque le canon froid et perpendiculaire désagrégea leur représentation émotive et scénique, faisant dévier brusquement leur contenu psychique vers une attitude plus mathématique, vers la certitude du définitif signe moins, entrevu en un dernier éclair.

La peur est la forme émotive la plus courante par laquelle la mort agit sur nous. Si par un subterfuge quelconque elle entre dans l'âme d'un homme normal, elle y déclanche la panique et la confession générale. Certains prédicateurs n'agissent pas autrement pour provoquer, en temps de missions, une fonte de glaciers autour du confessionnal paroissial. Le sang, les blessures, la maladie surtout, sont des formes où l'homme voit avec terreur se dessiner la possibilité de sa fin. Le malaise, la nausée, les douleurs, les sensations étranges et inaccoutumées venant brusquement troubler sa quiétude, l'affolent et le désorganisent ; l'angoisse dissocie son attention, aiguise sa sensibilité viscérale, recueille partout l'alarme. La maladie, qu'on s'exagère presque toujours, qu'on reconnait rarement d'ailleurs comme telle quand elle est réellement implacable, entretient une crainte salutaire, assure l'existence des médecins, rend partiellement utile le luxueux déploiement des préceptes d'hygiène. C'est la peur et non la raison qui commande ; c'est une vague angoisse organique, une horreur, de l'ordre de la peur des araignées, qui rend parfois l'homme raisonnable. Que la

maladie s'éloigne, et elle laisse reparaître intacte au fond du cœur l'éternelle incompréhension de la mort. Ce n'est pas une caricature, c'est la plus rigoureuse réalité que l'homme qui ment au médecin sur sa régularité à suivre le régime ; pas une caricature non plus, le médecin qui vient de défendre l'alcool et le café, en son cabinet, à son meilleur ami, et qui lui propose, sitôt sorti, la première incartade...

Le contact d'un cadavre, l'odeur d'un cercueil entr'ouvert, l'obscurité, les chants lugubres, le vent, les silences brusques, le cri de certains animaux, la faim, l'amour en détresse, font partie du complexe de désolation susceptible de venir agrafer, brusquement, en notre conscience, l'image aux immenses orbites noires. Tout cela peut influencer un homme brave, et c'est sans doute de cette impression physique de peur que parlent Guynemer, reprenant l'air après sa blessure, et le monstrueux Von Ritchoffen lui-même.

C'est cette puissance émotive de la mort qui lui a donné cette importance sociale, qu'en vérité elle n'exerce qu'à de rares moments, mais d'une manière tellement exclusive et tyrannique qu'on a cru et qu'on continue de croire que la crainte de la mort est un état habituel chez l'homme et qu'elle peut influencer réellement sa conduite.

Mais parce que le complexe social de la mort est en réalité constitué d'un simple état émotif, il est voué au sort des états émotifs. L'influence de la « mort » est essentiellement transitoire, et l'état émotif qu'elle est susceptible de déclancher, et qui finit par en devenir l'unique représentation, peut toujours être remplacé par un état passionnel plus intense. D'autant plus que l'homme est naturellement tourné vers l'action et qu'après la puberté il devient de moins en moins sensible à la

peur. Les représentations sensorielles de la mort de quelques films comme *A l'ouest rien de nouveau*, *Quatre de l'Infanterie*, *Les Croix de bois*, créent un état momentané de dégoût de la guerre, par la représentation des morts terribles et inutiles qu'ils nous livrent. Mais ces démonstrations, basées surtout sur l'ébranlement des sens, s'évanouissent à mesure que l'âme reprend son équilibre. Et le même esprit, inhibé un instant par la vue du carnage, oubliera bien facilement ces impressions désagréables et en somme humiliantes, pour peu qu'un fanatisme de dévoûment, de vengeance ou simplement d'action soit allumé en lui. Puisque l'homme moyen ne peut se représenter la mort que sous forme grossièrement sensorielle et affective, il sera toujours extrêmement facile de l'empêcher d'y songer. Bien plus, il suffira de la lui faire accepter, de la lui présenter dans un ensemble de passions violentes. En réalité ce n'est pas la mort que ces cent mille enfants acceptaient le 20 août 1933 à Berlin, ils acceptaient les passions parfumées de l'action, de la conquête et de l'orgueil, et promettaient de ne pas penser à la mort. Des enfants et des hommes pareils à tous les enfants et à tous les hommes d'hier et de demain.

Pour conclure

Parmi ceux qui acceptent la mort, il faut distinguer le groupe restreint de ceux qui ont pu la reconnaître en elle-même, dans la clarté de la pensée, et qui ne se font pas d'illusions, héros de la vie morale et de l'action, et le groupe de ceux qui l'acceptent par imitation, passivité, suggestibilité, aveuglement. Ce dernier réunit le grand nombre. Incapable de vivre d'une idée pure, il est à la

merci de tout le tumulte des passions. Il est donc illusoire de s'imaginer que le spectre de la mort puisse être jamais moralisateur, puisse améliorer la morale internationale. Au renoncement et au devoir chronique, les foules préféreront toujours l'enthousiasme homicide. La conception purement matérialiste de la vie, au regard de laquelle l'instinct de conservation devait jouer le rôle essentiel, s'écroule devant cette dérobade de l'individu. L'homme est indifférent à l'idée même de la mort. Mais cette indifférence n'est pas l'aboutissement d'une attitude active, comme chez quelques-uns qui l'ont regardée et la méprisent ; c'est la passivité et l'impuissance qui l'engendrent. L'idée de la mort ne servira jamais à empêcher la guerre, elle servira de moins en moins, si l'on peut dire, dans un monde où le problème de la vie elle-même ne se pose plus.

En somme, nous sommes protégés contre l'idée de la mort par notre propre infirmité. La plupart des hommes meurent sans avoir compris la mort, un grand nombre sans pouvoir imaginer qu'une autre compréhension que la leur soit possible. A ceux qui ne seraient pas capables d'accepter volontairement de s'offrir, cette infirmité facilite l'obéissance. Un peu d'amour-propre viendra souvent aider aux moments difficiles.

Quant aux autres, ceux à qui il a été donné d'entrevoir, ou mieux de vivre la réalité même du néant qu'ils seront un jour, la compréhension de leur propre mort les influence pour toute leur vie. Il est rare qu'ils en aient peur ; on en rencontre des cas cependant ; ils deviennent alors, vis-à-vis du danger, les plus lâches des hommes. Parfois ils sont les premiers à en souffrir, puisqu'ils s'observent. Mais le plus souvent, cette courte expérience intellectuelle les place au-dessus de l'émotion, leur permet d'échapper à la peur, à l'instinct de fuite. S'ils

sont croyants, ils se sont sentis brusquement et si nettement aspirés par l'éternité que leurs actions et leur vie en subiront une orientation nouvelle, une amélioration morale dans le sens du courage. Incroyants, ils auront mesuré réellement le néant de ce qu'ils sont, et c'est ce qui explique cette manière de comprendre la vie qu'affirment certains athées : ils n'ont pu faire quelque chose de grand qu'après avoir ouvert derrière eux toutes grandes les portes du suicide. Ceci semble bien confirmer que l'homme refoule l'idée de la mort, pour vivre en paix. S'il l'a rencontrée quelque part, lucide et froide, il ne retrouve sa liberté qu'en se fiant à son immortalité, ou en se disant qu'il veut rester maître de choisir lui-même l'heure de son anéantissement. Et c'est parce que l'homme est capable de mépriser la mort et surtout de l'ignorer que la guerre continuera longtemps encore à exalter les vivants.

ÉTIENNE DE GREEFF.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le Mouvement des Idées Scientifiques

PHYSIQUE

I

Pierre Duhem

Dans son dernier discours à la Société des Gens de Lettres, dont il quittait la présidence, François Mauriac marquait très noblement quelle distance sépare la renommée du littérateur et celle du savant, regrettant que le public ne connût pas davantage la vie, l'exemple et l'œuvre des grands hommes de la Science. Le premier romancier français de notre temps a dû se féliciter de voir un livre consacré à la personne et aux travaux du maître de Bordeaux, le physicien Pierre Duhem, dont le nom apparaît en une page, justement, du *Mystère Frontenac*. L'auteur de cette étude (1) a tous les dons requis : M. Pierre Humbert n'est point un inconnu, certes, à *La Vie Intellectuelle*. Mathématicien avant tout, et astronome, rien de la spécialité où il est maître ne lui est étranger. Ce polytechnicien, fils du grand analyste Georges Humbert, s'est voué à la science pure, à l'enseignement. Mais ayant étudié outre-Manche, chez Whittaker, il en a profité pour y prendre le goût de la littérature anglaise, que fort peu de critiques français, à coup sûr, connaissent comme lui.

(1) *Pierre Duhem*, par Pierre Humbert, petit in-8° de 147 pages avec portrait (Bloud et Gay, 1933, « Les Maîtres d'une génération », 6e volume). La présentation matérielle du volume est excellente.

Il écrit bien, dans une forme élégante et claire : son livre récent sur *Peiresc* est un ouvrage d'une qualité où s'allient le charme du style et de la composition, le sens de l'histoire et de la biographie, la parfaite sûreté dans l'érudition technique. Je crois, d'ailleurs, que ce mathématicien lit tout, et l'on m'a confié qu'à Montpellier il fit aussi représenter *L'Annonce faite à Marie.*

Un physicien humaniste

Si je vous livre tous ces détails, c'est parce que je ne perds jamais une occasion de montrer que le savant n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Du moins pas forcément. Et Pierre Duhem aussi nous offre l'exemple d'un esprit chez qui la profondeur du savoir dans la Physique mathématique n'empêchait nullement l'ampleur de la culture. Tel chapitre de *La Théorie Physique* nous parle de George Eliot, de Dickens, de Balzac et de Saint-Simon. Il aimait l'art, il dessinait joliment. Bien plus encore était-il un grand humaniste, au fonds solide et acquis dès le départ. M. Édouard Jordan, notre grand historien du moyen âge, qui fut le condisciple de Duhem à Stanislas et demeura toujours son ami, nous a dit l'importance de cette formation littéraire chez Duhem : « Bien des années plus tard, lorsqu'il déchiffrait des manuscrits latins ou consultait des textes de philosophes ou de mathématiciens grecs, il n'apprenait pas, il se ressouvenait (1). »

Cette riche personnalité, Pierre Humbert nous la montre dans son entier. Il a divisé son petit livre en quatre parties descriptives : l'homme, le physicien, le philosophe,

(1) Voir la remarquable notice consacrée par M. Jordan à Pierre Duhem, aux *Mémoires de la Société des Sciences physiques et naturelles de Bordeaux*, 1er cahier 1927, pp. 9-39. (Cité par P. Humbert, p. 13.)

l'historien des sciences ; et une cinquième partie résume tout d'un mot : *le maître.*

L'homme était singulier. Il poussait à l'extrême le souci de l'indépendance, c'était un admirable intransigeant. Sa verve était mordante, acérée, rien ne l'arrêtait. « Il avait toutes les formes d'esprit, — dit M. Jordan, et P. Humbert cite le passage, — les plus faciles comme les plus hautes. » Un jour, poursuit Pierre Humbert, « agacé de recevoir cette feuille de renseignements individuels qu'avec une patience désespérante le Ministère envoie chaque année aux professeurs afin qu'ils transcrivent toujours les mêmes indications, il avisa cette question : « Quels avantages avez-vous en dehors de l'Université? » et il écrivit aussitôt sur la ligne réservée à la réponse : « *Une barbe magnifique.* » — Ce qui d'ailleurs était vrai.

On conçoit qu'avec un tel caractère, dans tous les sens du terme, Duhem n'ait pas favorisé sa carrière. Les honneurs ne vinrent que lentement, certains ne vinrent jamais. Cependant son renom de savant est là pour attester que sa vraie grandeur fut connue, et lorsque, en 1913, l'Académie des Sciences décida de s'adjoindre six membres non-résidents (1), il fut élu dès l'abord. Et puis, dans son petit pays de Cabrespine, en pleine Montagne Noire, *Monsieur Pierre* était vénéré de ses humbles compatriotes au point qu'ils voulurent, en témoignage d'admiration, l'enterrer au centre de leur cimetière.

Vraiment, tel qu'il est, Duhem a fière allure. Il me semble que la phrase insigne de Chamfort, et je ne sais pas de plus belle devise, lui conviendrait assez : « L'estime vaut mieux que la célébrité, la considération vaut mieux que la renommée, et l'honneur vaut mieux que la gloire. »

(1) C'est-à-dire n'habitant ni le département de la Seine ni celui de la Seine-et-Oise.

Duhem et la Physique mathématique

Après passage à la Faculté de Lille, Duhem vint à Bordeaux, où il devait rester jusqu'au bout, jusqu'à sa mort en 1917. Il est le physicien de Bordeaux, et là, son influence personnelle, cette maîtrise que lui reconnaît très justement son biographe, s'exerça sur des générations d'élèves dont certains surent devenir des disciples. Mais pour nous, il est bien davantage. Le chapitre de Pierre Humbert sur *Le Physicien* est excellent, car l'auteur, comme son modèle, connaît bien l'histoire des sciences (1). La part active, le vrai rôle de Duhem c'est d'avoir imprimé à la Physique théorique sa vraie forme moderne. Si aujourd'hui Physique théorique et Physique mathématique sont entièrement synonymes, c'est surtout à Duhem qu'on le doit. Certes, l'exemple de Maxwell, de Gibbs, de Helmholtz n'avait pas été sans susciter en France le goût de la théorie physique, mais il s'en fallait de beaucoup qu'on fût parvenu dans cette voie à la perfection où un Regnault, un Lippmann, un Pierre Curie, savaient atteindre en leurs laboratoires. Dès le début, Duhem, lui, étendit à la Thermodynamique les résultats de la Mécanique classique, et son action en ce sens est incontestable aujourd'hui. Le règne impérieux et harmonieusement logique de la Mécanique rationnelle gagnait pour lui la physique des corps dont les variations calorifiques sont non seulement fonction du temps mais du déplacement.

Puis, ce fut la grande extension : Duhem eut l'ambition de mettre en équations non seulement l'état thermi-

(1) On lui doit, en collaboration avec Andoyer, l'histoire des Mathématiques et de l'Astronomie dans le tome de *L'Histoire de la Nation française*, consacré à l'Histoire des Sciences.

que des corps, mais toutes leurs autres modifications, physiques ou chimiques, et leurs variations électromagnétiques mêmes. Cette science générale, imposante, fille de la Mécanique idéale, et comme elle toute rationnelle, avait été, dès 1885, présentée et baptisée par l'Écossais Rankine : c'était l'*Énergétique*, et si Rankine en avait été le dieu, Duhem devait en être le prophète.

L'Énergétique

C'était une science purement mathématique, et l'un de ses disciples aujourd'hui à la Sorbonne, M. Jouguet, l'a bien vu : « Duhem était avant tout un mécanicien. » Synthèse et synthèse mathématique, l'Énergétique, dira-t-on, était absolument dans le courant le plus moderne de la Physique, celui qui part de Maxwell opérant l'accord de l'Électricité, du Magnétisme et de l'Optique, celui qui s'épanouit en deux rameaux splendides désormais : la synthèse de la gravitation et de la Géométrie avec Einstein, la fusion de la Mécanique et de l'Optique avec Louis de Broglie.

Eh bien ! non. Le triomphant courant moderne, c'est l'Atomisme, et pour Duhem, l'Atomisme, voilà l'ennemi. Il n'eut que dédain pour l'atome et ses constituants, électron ou proton, qu'il reléguait au rang des « modèles », bons pour les esprits faibles, pour ces physiciens anglais qui ont besoin de semblables béquilles pour avancer dans les sciences.

C'était aussi le temps où Ostwald, autre champion de l'Énergétique, combattait violemment l'Atomisme. Lui et Duhem n'étaient pas les seuls. Ouvrez par exemple le livre classique de M. Le Chatelier sur *le Carbone*, et lisez l'introduction qui est de 1908 : « Quand on voit, dit l'auteur, ce qui est advenu des deux fluides de l'électri-

cité, des projectiles de la théorie lumineuse de l'émission, des molécules en caoutchouc de Berthollet, des atomes insécables de Dalton, on a le droit de conserver quelque inquiétude sur l'avenir réservé aux ions et aux électrons. » Aujourd'hui, cette simple phrase nous inspire un monde de méditations. Mais, après tout, en chaque époque, des savants très sérieux ont de très sérieuses raisons de rejeter ce qui, bientôt, sera « la vérité ».

Duhem contre l'Atomisme

Duhem, lui, eut simplement le tort de persévérer, ce qui, chacun le sait, est plus qu'humain. En 1913 encore, ne déclarait-il pas : « Le temps viendra sans doute où, par leur complication croissante, ces représentations, ces modèles, cesseront d'être des auxiliaires pour le physicien, où il les regardera plutôt comme des embarras et des entraves »? Ici Pierre Humbert, très libre dans sa juste admiration envers Duhem, rappelle le mot de Ch. Fabry, décidant que ces lignes « ont été écrites à une époque où il fallait quelque courage ou un certain manque de perspicacité pour proclamer encore la faillite de l'Atomisme ».

Évidemment, Duhem *misait* à faux. Ainsi encore, lorsqu'après vingt ans de tâtonnements il conclut contre Maxwell pour Helmholtz. La science d'aujourd'hui, elle, a parié *pour* Maxwell, *pour* l'Atomisme, et elle a gagné. Comme dit notre historien : « Au fond, Duhem a passé sa vie à établir avec un soin extrême la grammaire d'une langue que l'on ne parle plus. »

Le vrai rôle de Duhem

Remarquez qu'il n'en exerça pas moins une action durable et solide, en ramenant les Physiciens dans la voie mathémathique. (Au point que, depuis, il y a sans doute

parfois quelque excès chez eux dans ce sens). Un esprit subtil et un peu discuteur n'hésiterait pas à le glorifier plus encore ici que nous ne faisons, M. Humbert même et moi. Quand M. Émile Picard déclare, à propos de Duhem : « Les relations analytiques traduisant les liaisons imposées aux diverses parties d'un système par sa constitution, avaient, semble-t-il, pour lui, plus de réalité que les atomes et les molécules », il nous suggère bien quelque rapprochement entre le théoricien de l'Énergétique et les grands physiciens-mathématiciens d'aujourd'hui. Et un Louis de Broglie, après tout, n'a pas été sans émettre des réflexions du même genre, dans son célèbre article pour le Centenaire de Fresnel. Tout de même que Poincaré, disant que, dans la théorie de Maxwell comme dans la théorie de Fresnel, ce qui reste vrai ce sont les rapports mathématiques (1).

Seulement Poincaré admettait « les idées modernes sur la constitution de la matière », et quant à Louis de Broglie, il « croit », comme tout le monde, à l'Atomisme contemporain.

Duhem philosophe des sciences

Dans cette prééminence accordée aux *rapports* mathématiques par dessus les *supports* physiques, il y a bien quelque positivisme rémanent. Et Duhem, philosophe, n'y échappe pas plus que ses émules. Malgré le vif intérêt de *La théorie physique*, — un des livres essentiels de la philosophie des sciences contemporaines, — j'avoue ne pas trouver chez Duhem philosophe une originalité du premier ordre. Dans le courant d'idées qui, d'une part,

(1) C'est encore le mot fameux de Hertz : « Ce qu'il y a d'essentiel dans les théories de Maxwell, ce sont les équations de Maxwell. »

jaillit de Comte (1), et d'autre part, passe par Poincaré ou M. Le Roy, pour aboutir à M. Meyerson, je ne vois pas que sa place soit tout à fait insigne. Il faut arriver à Émile Meyerson en effet pour rencontrer une critique vraiment profonde et efficace du positivisme, une analyse vraiment neuve des procédés de pensée du savant et de la structure des théories physiques. Les vues de Duhem (« une théorie physique est un système de propositions mathématiques »... « elle ne poursuit pas l'explication des phénomènes », etc.) paraissent dès lors un peu banales, car leur expression ne prend pas d'ailleurs l'extraordinaire et passionnant relief du très haut jeu d'idées d'un Poincaré.

Peut-être ce chapitre garde-t-il un peu de flou dans le livre de Pierre Humbert, et ce serait la seule objection que je lui ferais. Il eût été intéressant et aisé de *situer* mieux Duhem par rapport à ses contemporains et d'indiquer, d'un mot, l'aboutissement heureux de ce long effort épistémologique avec les idées d'Émile Meyerson.

Duhem et la résurrection du moyen âge scientifique

Mais enfin, il ne s'agissait pas d'une thèse de doctorat, et ces cent quarante-sept pages nous parlent encore de l'historien, nous évoquent le maître.

L'historien, lui, est sans second. Et cela, son portraitiste le dégage en pleine lumière. Qui, chez les érudits mêmes, connaissait jusqu'alors Jourdain de Saxe (ou plus précisément Jordanus de Nemore, puisqu'au reste l'assimilation n'est pas absolument prouvée), Albert de Saxe,

(1) Je dis : *jaillit de Comte*, pour faire court et parce qu'il faut bien partir d'un nom. Mais là non plus, certes, pas de commencement absolu. Et il suffit d'ouvrir, peu ou prou, les Encyclopédistes (d'Alembert surtout) pour reporter la naissance du Positivisme avant le Positivisme même. D'ailleurs, le livre si remarquable à tous égards d'Henri Gouhier, *La jeunesse d'Auguste Comte*, tome I (Vrin, 1933), nous renseigne désormais abondamment sur ce point.

Jean Buridan ou Nicolas Oresme? Qui savait le rôle de précurseur joué par les deux premiers dans les origines de la Statique, dans celles de la Dynamique ou de la Mécanique céleste, par les deux derniers? De Buridan, ironie suprême, le nom certes était célèbre, car tout le monde en connaît l'*âne*, si je puis dire, et cette ballade charmante de Villon où son nom rime avec « les neiges d'antan ». Mais personne n'en savait davantage.

Grand historien et grand humaniste (1), à la manière des Paul Tannery, des Gaston Milhaud, Duhem a exercé ici une action de défricheur, d'explorateur, telle que Pierre Humbert évoque ici les grands noms d'un Émile Mâle pour l'art chrétien, d'un Henri Bremond pour l'histoire littéraire du sentiment religieux. J'ajouterais volontiers d'un Gilson pour la philosophie, d'un Henri Expert pour la musique. Et le rôle aujourd'hui de M. Étienne Gilson me paraît tout à fait parallèle à celui de Duhem, hier. A eux deux, ils nous ont ressuscité le moyen âge, ils ont rappelé à la vie ces colosses de la pensée humaine que l'ingratitude et l'ignorance semblaient avoir définitivement ensevelis (2).

Sa science et toutes ses qualités exceptionnelles, Pierre Duhem les déploya singulièrement dans ce monument magnifique consacré au *Système du Monde*, depuis les Anciens jusqu'à Copernic, et dont cinq volumes ont paru sur douze (les tomes VI et VII annoncés à la bibliographie du *Pierre Duhem* comme publiés existent seulement en manuscrit : les circonstances n'ont pas encore permis

(1) On lira sur le véritable humanisme et la nécessité d'y inclure la science une bien remarquable page de M. le chanoine A. Diès, notre plus grand platonicien, comme chacun sait, dans le dernier *Bulletin Guillaume Budé* (juillet 1933).

(2) Je joindrais à ces grands noms — *si parva licet...* — celui du commandant Lefebvre des Noëttes, qui vient de nous montrer si curieusement l'ingéniosité dn Moyen Age dans le domaine de la technique. (Voir particulièrement *Mercure de France*, 1er mai 1932.)

à la maison Hermann de les imprimer). C'est une des grandes œuvres de ce temps. Je me rappelle qu'un jour Albert Thibaudet observait combien peu d'auteurs, désormais, ont le courage d'entreprendre et de composer leur *Port-Royal*, un ensemble comparable à celui du grand Sainte-Beuve. Il ne retenait, aujourd'hui, qu'Henri Bremond et Camille Jullian. Au risque d'en être, là encore, pour les listes moins limitatives, j'inscrirais volontiers le nom de Stéphane Gsell, pour l'histoire ancienne de l'Afrique du Nord, sur ce glorieux livre d'or, et, par dessus tout, le nom de Pierre Duhem avec son prodigieux *Système du Monde*, ouvrage qui, à lui seul, devrait le faire placer au premier rang.

II

La Structure des Nouvelles Théories Physiques

Dans un de ses meilleurs passages, l'auteur de *Pierre Duhem* nous dit qu'aujourd'hui les ouvrages de Physique sont encore émaillés d'équations, et plus que jamais certes, mais que ce ne sont plus les mêmes qu'au temps de l'Énergétique, et que les mots *atomes*, *électrons*, *protons*, *photons*, reviennent sans cesse, qui eussent fait bondir d'horreur Duhem ou Ostwald. Les volumes dont je veux vous parler encore confirmeraient à coup sûr la remarque.

Voici un petit livre tout à fait intéressant, nourri, très gonflé de substance mais demeuré clair et vif, sur *La Structure des nouvelles théories physiques*; c'est, au total, un très bon guide, introduction à la Physique moderne pour les uns ou aide-mémoire et éveilleur de réflexions pour les autres (1). L'auteur est le mathématicien de

(1) Un vol. in-16, 184 pp. (« Nouvelle Collection scientifique » dirigée par Emile Borel, Alcan, 1933.)

Lausanne, M. Juvet, à qui nous devons déjà des travaux sur la Physique théorique la plus récente, des *Leçons d'Analyse vectorielle*, et qui a jeté bien des ponts, aussi, entre les physiciens et les méthodes mathématiques qu'utilise la nouvelle Physique : calcul tensoriel, calcul différentiel absolu, mécanique analytique appliquée aux Quanta, etc.

Voici du moins une discipline où Duhem retrouverait un peu de son esprit. Quant au reste, l'ouvrage récent de M. Gustave Juvet est bien d'aujourd'hui, et d'aujourd'hui seul. Après quelques réflexions liminaires sur la mesure du temps et les affinements successifs de la Mécanique céleste, il aborde la Relativité, dont il donne un excellent résumé en la présentant sous sa forme moderne due aux travaux de notre grand géomètre, M. Élie Cartan (1). La Relativité générale et les travaux des successeurs d'Einstein, particulièrement de l'abbé Lemaitre, nous proposent, en un chapitre qui suit, la figure du monde telle qu'elle apparait à la science depuis les dernières années, avec l'Univers en Expansion, sur quoi je reviendrai, de loisirs, quelque jour.

Une rapide « Histoire de l'Optique » introduit les Quanta, puis la spectroscopie moderne, Bohr et Broglie, avec le splendide essor de la Mécanique quantique. Des réflexions finales nous montrent l'importance de l'axiomatique et l'importance primordiale de la théorie des groupes dans toute la Physique nouvelle. L'ouvrage fondamental de H. Weyl, le fameux et si difficile *Gruppentheorie und Quantenmechanik* (presque inabordable, même dans sa deuxième édition cependant clarifiée), laisse ici

(1) M Cartan est le père du regretté Jean Cartan, ce jeune musicien d'avenir parti si vite et dont l'article récent de Gilbert Gadoffre (*Vie Intellectuelle* du 25 juillet) louait l'admirable *Pater*.

ses idées directrices, et sous une forme assimilable à tout le monde. « Nous n'avons pas voulu faire de la vulgarisation facile, parce qu'elle ne sert à rien, dit très bien M. Juvet en son introduction... Pas davantage nous n'avons voulu faire œuvre didactique... Nous demandons un effort au lecteur, il est nécessaire... mais nous serions impardonnables si le lecteur, après nous avoir lu avec réflexion, nous trouvait définitivement incompréhensible ou totalement obscur. »

Que lecteur et auteur se rassurent ! Celui-ci a réussi dans l'entreprise difficile qu'il s'était proposée, et celui-là ne regrettera point l'effort, d'ailleurs relatif, dont parle l'auteur et qui est payé au centuple par le rare intérêt de ce petit livre.

III

Les Mémoires sur la Mécanique ondulatoire d'Ernest Schrödinger (1)

Le nom de Schrödinger est l'un des plus notoires dans la nouvelle Physique. L'équation de propagation, qui est à la base de la Mécanique ondulatoire, s'appelle *l'équation de Schrödinger*. Ce jeune Autrichien, d'ailleurs fort sympathique, est celui qui, recevant le coup de foudre à la lecture de la thèse de Louis de Broglie, comprit toute l'importance de l'idée géniale d'association d'une onde au corpuscule, et à partir de cette idée dressa l'édifice analytique de la nouvelle Mécanique.

(1) Un vol. in-8° de XI-237 pp., préface de Marcel Brillouin, traduction française d'Al. Proca, avec un avant-propos de l'auteur et des notes inédites spécialement écrites pour cette traduction (Alcan, 1933).

Le rôle de Schrödinger dans la Mécanique nouvelle

Je dis nouvelle Mécanique, mais l'expression englobe généralement, avec la Mécanique ondulatoire, la Mécanique quantique proprement dite, celle des matrices de Heinsenberg, Born, Jordan. Ce sont d'ailleurs deux aspects analogues d'une seule réalité : précisément, c'est Schrödinger lui-même qui montra cette équivalence mathématique dans l'un des plus importants mémoires qui figurent en ce recueil. Mais le rôle particulier de l'auteur fut de donner aux idées nouvelles une allure moins étrange, moins effarouchante aux yeux des Physiciens. On exagère lorsqu'on dit parfois que les Quanta écartent absolument le calcul différentiel. L'équation de Schrödinger, justement, est une équation aux dérivées partielles. Lui-même et Louis de Broglie auront eu cette grande action de relier plus harmonieusement le monde nouveau et le monde ancien. Un savant classique aura toujours moindre mal à lire leurs ouvrages, — à suivre leur *écriture* — plutôt que ceux d'un Heisenberg ou d'un Dirac.

Les travaux de Schrödinger étant essentiellement attachés à l'origine même de la Mécanique ondulatoire, il était fort utile de pouvoir les étudier de près, c'est-à-dire de les posséder en français pour ne pas ajouter une difficulté de langue aux difficultés internes. La traduction d'Alexandre Proca est excellente : fort au fait lui-même de tout ce qui concerne les théories nouvelles, M. Proca ne ressemble en rien, par bonheur, à ces traducteurs trop fréquents dont les bévues scientifiques fourmillent à chaque page. Le livre est le premier d'une collection, à qui nous souhaitons longue vie, car c'est un « Comité pour l'expansion du livre scientifique » qui préside à ses destinées, et il est certain que nous n'avons pas encore assez

à notre portée, en France, les textes fondamentaux des savants étrangers, et trop de traductions, je le répète, demeurent mort-nées de par l'insuffisance du traducteur.

Schrödinger n'a pas craint, dans les additions surtout qu'il apporte ici à son texte originaire, de laisser fuser çà et là sa bonne humeur, et d'éclaircir ces hautes abstractions de quelques plaisanteries. L'homme est ainsi : nous l'avions vu dès l'abord lorsqu'il fit des conférences à l'Institut Henri-Poincaré, il y a trois ans.

L'un de nos maîtres, M. Marcel Brillouin, l'un des rares en sa génération qui suivent encore les travaux révolutionnaires des jeunes physiciens, a préfacé le recueil. Il montre bien le caractère homogène de ces pages de Schrödinger, égrenées dans l'année 1926 et l'année 1927, mais fortement liées logiquement et très cohérentes. M. Brillouin insiste avec ironie sur le caractère un peu isolé dans l'exubérance contemporaine, que ces pages présentent par là même. Il nous dit qu'il faudrait toujours, lorsqu'on parle de Mécanique nouvelle, préciser : « La Mécanique ondulatoire que proposait X. vers l'année A... » Et il est certain que cette boutade vise assez bien les innombrables fluctuations, retouches, les va-et-vient constants d'idées entre auteurs, les échanges (trop de congrès ! déplore M. Brillouin...) qui rendent si touffus et si malaisés les travaux des divers théoriciens de la nouvelle école. Et c'est une raison majeure, précisément, pour se reporter au point de départ, à des bases solides comme celles que nous devons à Schrödinger : « Quand on parcourt un taillis, dit très justement l'éminent préfacier, et qu'on ne voit plus très bien où l'on va, il est utile de rebrousser chemin et de retrouver la lumière du jour à l'orée du bois. »

André George.

L'Homme devant la Nature

Pour faire suite au livre de M. Hardy, *Géographie et colonisation* (déjà signalé ici), M. Pierre Deffontaines nous offre aujourd'hui, dans sa Collection de Géographie humaine, sous sa propre signature, un ouvrage consacré au drame de l'Homme et de la Forêt (1).

Drame aux aspects multiples, où la violence et l'ingéniosité de l'Homme se heurtent à l'exubérante et passive puissance de l'Arbre. C'est d'abord la lutte brutale du défrichement, qui rend à la culture et à la civilisation un quart de la surface des Continents. Ce sont les premières victoires du laboureur, recueillant des moissons épaisses sur la cendre fertile des bois incendiés. Mais la forêt résiste, et le Roi de la Nature va trouver d'autres voies pour l'utiliser et l'asservir. Le Nègre du Gabon, le cueilleur de myrtilles des pays vosgiens, le *cercayrès* (chercheur de champignons) du Périgord, le trappeur du Canada, et, dans tous les pays du monde, le chasseur, lui demandent ses fruits, ses sèves, le miel de ses abeilles, la chair et la fourrure de ses sauvages habitants. Elle donne la poutre au charpentier, la barque au marin, le sabot au paysan. Des villages entiers, dans le Jura, en Europe Centrale, vivent des petits métiers du bois, et, l'an dernier, la mode, puérile et sénile, du *yo-yo* rendait à Saint-Claude un regain de prospérité. Durant de longs siècles, c'est-à-dire avant le règne de la houille (noire, blanche et verte), la forêt a emmagasiné pour l'hiver de l'homme la chaleur du soleil et alimenté de cette énergie les industries mécaniques. Aujourd'hui, l'Homme la protège, des lois interdisent le déboisement, des plans sont envisagés pour une exploitation rationnelle. Les savants ont découvert qu'elle tempère le climat, purifie l'atmosphère, empêche les éro-

(1) P. Deffontaines, *L'Homme et la Forêt*, Collection « Géographie humaine », N. R. F. Paris, 1933. Un volume (14×23) sur alfa, 32 planches hors texte.

sions. Le Pin a rendu la prospérité et la santé à une province entière; la forêt alpestre défend les vallées contre l'invasion des torrents; Paris doit, dit-on, sa salubrité aux 129.000 hectares de futaies qui le ceinturent.

Suivant la méthode de la Géographie humaine, M. Pierre Deffontaines évoque les aspects du drame forestier, sans considération du temps et de l'espace, en classant un grand nombre de faits significatifs sous quelques rapports abstraits (la forêt et l'agriculture, la forêt et la chasse, la cueillette, le combustible, les métiers du bois, etc...). Cette multiplicité et cette dispersion pourraient parfois laisser une impression un peu confuse, si l'on ne sentait partout, donnant à l'ouvrage son unité profonde, la présence de l'Homme asservissant les forces de la Nature, achevant par son courage et son génie le plan divin. Cette transformation volontaire du globe terrestre, cette seconde création par l'homme, c'est là, évidemment, ce qui intéresse M. Pierre Deffontaines, et le sentiment, si vivant chez lui, d'une collaboration de la créature et du Créateur donne à tout ce qu'il écrit un lien, un sens et une profondeur. Félicitons-le d'avoir achevé son livre, dans une collection qui n'a rien de spécifiquement catholique, par une belle page où la plus haute gloire de l'Arbre est proclamée d'avoir été travaillé par Jésus-Charpentier et d'avoir supporté le poids du Corps rédempteur.

P. Henri Simon.

LES LETTRES

JACQUES MADAULE. *François Mauriac ou le triomphe de la fidélité.*

On eût pu tout aussi bien écrire : Mauriac ou l'impossible évasion. Bourgeois, bordelais, catholique, trois caractères qui ont marqué son enfance et qu'il n'a jamais reniés. Cette fidélité à lui-même a fait son génie.

DANIEL-ROPS. *Hors de France.*

— L'antireligion en U.R.S.S.
— Les « années décisives » de Spengler.
— A l'ombre de la croix gammée.
— M. Roosevelt et sa révolution.
— Paris, dernier modèle...

HENRI GOUHIER. *Théâtre.*
Rentrée...

— Bloch de Chicago.
— Liebelei.
— Prière pour les vivants.
— M. Le Trouhadec saisi par la débauche.
— Maria.

A travers les revues : Tableau de la poésie.

François Mauriac ou le triomphe de la fidélité [1]

Un ouvrage récent de Charles Du Bos; un livre de Mauriac sur le métier du romancier; enfin la réédition d'un ancien recueil de poëmes, nous invitent à considérer dans son ensemble l'œuvre du grand romancier. Ne convient-il pas que les catholiques rendent enfin pleine justice à un homme qui ne cessa jamais d'être l'un des leurs et qu'ils ne peuvent pas plus renier que lui-même ne les renie? Sans doute. Mais le métier de romancier, qui est celui de François Mauriac et son principal titre à la gloire humaine, ce métier est-il précisément compatible, non avec une profession plus ou moins tiède de notre religion, mais avec sa pratique fervente? Telle est la question que ne posent pas seulement les dernières œuvres de Mauriac romancier, celles qui furent écrites après l'une de ces conversions dont la vie de tout chrétien, jusqu'à la mort qui les achève, est tissée, mais tous ses romans, depuis l'hésitant et lointain *Enfant chargé de chaînes*. Enfin, au-delà du cas éminent de François Mauriac, la question ne peut pas ne pas se poser à tout homme qui réunit en lui-même la Foi catholique et la vocation de romancier. Mais il nous suffira de suivre l'admirable exposé de Charles Du Bos pour la résoudre.

Il commence par nous dire que le problème du roman catholique ne se pose pas. Il n'y a pas, et il ne saurait y avoir de roman catholique. Pas plus d'ailleurs qu'il ne sau-

(1) Charles Du Bos, *François Mauriac et le problème du romancier catholique*, Corrêa, 1933. — François Mauriac, *Le romancier et ses personnages*, précédé d'une étude d'Edmond Galoux, Corrêa, 1933. — *L'Adieu à l'adolescence*, Stock. 1933.

rait y avoir de roman païen. Cette affirmation d'abord a de quoi surprendre. Pour l'admettre il suffit pourtant de réfléchir un peu sur la nature même du roman. Il est essentiellement la reproduction de la vie ; ou du moins une tentative pour reproduire la vie. Dans son dernier ouvrage, *Le Romancier et ses personnages*, François Mauriac a lui-même écrit là-dessus quelques pages décisives : « De cet art si vanté et si honni, nous devons dire que, s'il atteignait son objet, qui est la complexité d'une vie humaine, il serait incomparablement ce qui existe de plus divin au monde ; la promesse de l'antique serpent serait tenue et nous autres, romanciers, serions semblables à des dieux. Mais, hélas ! que nous en sommes éloignés !... » N'envisageons pas, pour le moment, cet autre drame du romancier qui est, d'ailleurs, celui de tout artiste, et qui consiste à ne pouvoir épuiser son objet. Bornons-nous à observer que, de soi, la peinture de la vie ne saurait être qualifiée par aucun préjugé métaphysique et religieux. Ceci ne veut point dire — et Charles Du Bos le marque justement — que le romancier catholique n'ait pas de la vie elle-même, par sa position de catholique, une vue plus profonde et plus complète que le romancier incroyant ; mais ceci veut dire que, l'objet du roman étant limité à la peinture de la vie, cette peinture doit se suffire à elle-même et n'être inclinée en aucun sens, ni artificieusement construite pour démontrer quoi que se soit. Parler de roman catholique, cela signifierait qu'il y a une certaine forme de roman qui répond aux exigences de la Foi catholique ; mais cela n'est pas. Et c'est ici précisément que le véritable problème se pose.

Le romancier catholique est un romancier comme les autres, soumis aux mêmes règles et aux mêmes exigences. Il y a simplement pour lui une difficulté de plus. C'est que sa matière même est impure. Dans des pages que je n'es-

sayerai pas de résumer, Charles du Bos montre que la position du romancier est incomparablement plus dangereuse, par exemple, que celle du métaphysicien. Car les éléments sur lesquels celui-ci travaille ont déjà subi, pour passer à l'intelligible, une première purification. Au lieu que le romancier, cette vie qui le requiert, c'est le fleuve boueux par lequel nous sommes tous entraînés, ce fleuve hors duquel certaines âmes privilégiées ont choisi de se tenir, pour éviter toute souillure. Et pourtant, sous peine de trahir la vérité à laquelle, comme catholique, il est plus tenu que nul autre, le romancier qui nous occupe ne doit rien cacher de ce qu'il voit et de ce qui est. C'est à savoir le bien et le mal inextricablement confondus, serrés de tels nœuds qu'à vouloir les rompre dès ici-bas, on mutilerait toutes choses. La grande misère des romans édifiants vient précisément de ce que leurs auteurs ont cru pouvoir séparer avant la moisson le bon grain de l'ivraie; montrer la face de lumière en dissimulant la face d'ombre; et réduire la Grâce à une action trop facile sur une Nature appauvrie. Le moindre défaut de pareils ouvrages est qu'ils ne sont pas vrais et donc ne sauraient être catholiques.

Mais enfin, dira-t-on, où mettez-vous la différence entre le romancier catholique et celui qui ne l'est pas? Écoutons François Mauriac, cité par Charles Du Bos : « Toute la question se ramène pour moi, désormais, à ceci : *purifier la source.* » C'est-à-dire que le romancier catholique a, en tant même que romancier, le devoir d'être aussi parfaitement catholique qu'il lui est possible. En un mot, il doit vivre de la vie de la Grâce. D'abord parce que la Grâce n'est perceptible qu'à ceux qui vivent en elle et par elle. Or, la Grâce ne cesse pas d'agir dans le monde et de faire bouillonner la Nature. Mais là où l'incroyant n'aperçoit que des mouvements incompréhensibles qu'il peut, d'ail-

leurs, lui arriver de traduire, s'il est un grand artiste, avec une extrême perfection ; le catholique, s'il est lui-même en état de grâce, verra par transparence, derrière la réalité première que ses yeux saisissent, une réalité seconde, plus essentielle, qui rend compte de tout et qui justifie tout. Pour celui qui est avec Dieu, toute chose est un sacrement. Et toute peinture de la vie qui ne tient pas compte de l'Invisible est incomplète. Telle est la supériorité du romancier catholique ; mais c'est un avantage qui suppose la pureté de la source. Du reste, cette vie intérieure, qui doit être celle du romancier catholique, ne lui donne pas seulement le pouvoir de découvrir les choses cachées ; mais encore celui sinon de les montrer, du moins de les faire pressentir. Charles Du Bos fait ici appel à la notion de transparence. Le chrétien en état de grâce est perméable à l'action de Dieu ; il est transparent au soleil de la Grâce. Le péché mortel est entre Dieu et nous comme une opacité. Nous venons de voir que, aux yeux du chrétien, le monde lui-même est transparent ; et l'action divine se laisse deviner dans les profondeurs du fleuve de boue. Mais l'œuvre à son tour, si la source a été purifiée, sera rendue transparente. A travers les choses que le romancier décrit, on doit sentir que son esprit passe. Il voit le mal et ne le cache pas ; mais il ne s'y arrête jamais avec complaisance, parce que le mal est un accident et n'a pas d'existence propre. Et c'est ainsi par transparence que le lecteur doit être instruit et touché. Non directement : cette vie qu'on lui présente ne résulte pas d'un arrangement arbitraire ; elle est la vraie vie, celle que tous les jours il observe, celle que ses souvenirs rappellent à sa mémoire. Il peut faire confiance au témoin qui lui parle. Cependant, et sans que l'on sache comment, il apparaît que ces aspects solides et visibles dissimulent autre chose, des profondeurs secrètes où la

véritable action se joue. Ce n'est pas le seul procédé qui soit permis au romancier catholique. Charles Du Bos rappelle opportunément *Le Voile de Véronique*, de Mme Gertrude von Le Fort, où l'action du surnaturel est patente. Mais c'est bien le procédé de Mauriac dans *Le Nœud de vipères*, où le miracle est d'ordre tout intérieur. Et ceci nous conduit à examiner rapidement, avec Ch. du Bos et avec Mauriac lui-même, cette carrière de romancier catholique qui semble aujourd'hui avoir atteint son véritable sommet.

Charles Du Bos parle justement de la sincérité de François Mauriac. Cette sincérité même rend la tâche facile à quiconque veut à son tour porter un jugement sur cette œuvre. Dans *Dieu et Mammon*, *Souffrances et bonheur du chrétien*, *Commencements d'une vie* et enfin dans *le Romancier et ses personnages*, Mauriac nous a dit tout ce qu'il nous était utile de savoir sur lui-même. Et ceci, Ch. Du Bos a bien raison de le souligner, ne va pas toujours sans courage. Chez Mauriac la profondeur l'emporte de beaucoup sur l'étendue. On pourrait donner de lui une définition assez complète, qui tiendrait en trois mots : Il est né bourgeois, bordelais et catholique. Et, ce qu'il est né, il l'est resté, envers et contre tout, peut-être contre lui-même. Nul écrivain dont la destinée totale ne soit plus lisiblement inscrite dans sa propre enfance. On pourrait encore dire : François Mauriac ou l'impossible évasion. Voyez-le, par exemple, lorsqu'il transporte l'un de ses personnages (tous, du reste, originaires de sa province) à Paris. Il se sent aussitôt gêné et il échoue immanquablement dans son entreprise. C'est que, comme il s'en explique lui-même, certains mécanismes indispensables chez lui à la création n'ont pas joué, n'ont pas pu jouer en présence d'un milieu parisien. On dirait que Mauriac n'a pas vu, qu'il ne verra jamais le mouvement d'une foule

parisienne et, s'il a peint admirablement le tramway qui, dans le crépuscule, emportait à travers la triste banlieue bordelaise Raymond Courrège et Maria Cross, j'ai bien peur que jamais l'atmosphère d'un autobus parisien ne nous soit par lui rendue. Il ne faut pas s'en plaindre. Car je pense que la grandeur authentique de Mauriac ne réside pas moins dans ce qu'il refuse que dans ce qu'il accepte. Il ne nous toucherait pas tellement s'il avait pu en vérité dire adieu à une adolescence dont toute sa vie est demeurée marquée.

***

Bourgeois, avons-nous dit. Sans doute. Mais il est bien des sortes de bourgeoisie et, à Bordeaux même, il suffit de lire *Préséances* pour savoir qu'entre les diverses espèces bourgeoises d'une même ville s'élèvent des barrières presque infranchissables. La bourgeoisie dont Mauriac est issu est une bourgeoisie encore toute proche de la terre. Chaque année, à l'époque des grandes vacances et même parfois au moment des fêtes de Pâques, on quitte l'appartement bordelais pour passer quelques jours ou quelques semaines à Saint-Symphorien au bord des Landes, ou à Malagar au milieu des vignes. Ce sont les revenus de la terre qui font vivre la famille même transplantée à Bordeaux ; et non seulement les revenus en argent, mais encore les revenus en nature qui donnent une espèce d'opulence paysanne à la table familiale. Les ancêtres furent certainement des paysans, vignerons ou pâtres. Mais pour que l'effort de plusieurs générations paysannes se hausse jusqu'à la bourgeoisie, il faut beaucoup de vertus et un certain nombre de manques : ce que les bourgeois appellent « de la conduite ». Il serait facile d'extraire de l'œuvre de Mauriac une sorte de florilège auquel on pourrait donner comme titre : *Grandeur et misères de la*

bourgeoisie. Beaucoup s'y sont trompés, qui n'ont vu dans François Mauriac, à cause de la cruauté de certains portraits, qu'un contempteur de la bourgeoisie et des vertus bourgeoises. *Le Mystère Frontenac*, paru cette année même, les a fait, je pense, revenir de leur erreur. Incapable d'une trahison quelconque, Mauriac n'a pas trahi la classe à laquelle il appartient. Il s'est contenté de la peindre avec clairvoyance. Une clairvoyance jamais malveillante et qui semble devenir, de plus en plus, secrètement complaisante. Mais c'est ici un effet de l'âge et le plus beau fruit de la maturité. Si nous avions toute licence de prolonger cette étude, nous parlerions volontiers des relations singulières de Mauriac avec sa propre adolescence. Nous montrerions que, s'il est un âge où l'être au monde le plus fidèle se sent tenté d'infidélité, c'est précisément l'adolescence. C'est alors que l'on bat volontiers sa nourrice et qu'un jeune bourgeois se révolte contre la bourgeoisie. Or, Mauriac ne s'est jamais sérieusement révolté. Je ne trouve rien dans ses traits même les plus féroces qui ressemble à l'assouvissement d'une rancune. Mais aujourd'hui, à l'heure de la maturité, Mauriac fait beaucoup plus que de ne pas se révolter : il accepte. Et je plains ceux qui ne sentiraient pas la grandeur, le courage, la noblesse d'une telle acceptation, à l'heure où nous vivons. A ce titre *Le Mystère Frontenac* me paraît avoir une très grande importance. Mauriac ne peut pas ignorer ; Mauriac sait très bien que nulles valeurs peut-être ne sont ébranlées davantage aujourd'hui que les valeurs bourgeoises. Et sans doute aussi sait-il que ce monde bourgeois dans lequel il a vécu, dont il ne peut ni ne veut cesser d'être solidaire, est mortellement menacé par le train actuel des choses, n'importe où il nous mène. Alors il écrit *Le Mystère Frontenac*. J'entends bien que cette bourgeoisie n'est peut-être pas très séduisante, et M. Edmond Jaloux en a

fait la remarque. C'est que Mauriac est un artiste trop honnête pour ruser jamais avec la vérité. Ce n'est point à une bourgeoisie idéalisée que nous avons affaire ici ; mais à une bourgeoisie tout aussi réelle que dans *Genitrix* ou *Thérèse Desqueyroux*. Les Frontenac sont ainsi et, tels, vous avez parfaitement le droit de ne pas les trouver beaux ou de juger, comme certain de mes amis, qu'on respire là dedans une atmosphère étouffante. Mais ce que Mauriac a voulu, il me semble, c'est dégager leur poésie latente. Voilà enfin le grand mot lâché. *Le Mystère Frontenac*, ce n'est pas une apologie de la bourgeoisie ; c'est une bourgeoisie poétique. En François Mauriac la bourgeoisie provinciale a trouvé son poëte.

Certes, elle avait avant lui, cette bourgeoisie, donné à la France presque tous ses poëtes. Mais elle n'avait nourri que des enfants ingrats. François Mauriac est le premier qui n'ait pas rougi de sa maison bourgeoise — et en tant même qu'elle est bourgeoise. Peut-être est-ce là pour la bourgeoisie le plus fâcheux des symptômes et Mauriac annonce-t-il sa chute, qu'il ne souhaite pas, plus sûrement qu'aucune conjoncture économique. En effet, lorsqu'on ferme ce livre admirable qui est beaucoup plus un poëme qu'un roman, et auquel on ne rendra une exacte justice que si l'on accepte de le considérer comme un poëme, on est tout accablé par la mélancolie des choses mortes. Il y a certaines fleurs dont le parfum ne s'exhale qu'après leur mort. C'est un parfum de fleurs coupées que nous respirons dans *Le Mystère Frontenac*. De même que l'aristocrate Chateaubriand, il y a un siècle, répandait les prestiges de sa littérature sur les restes d'une noblesse qu'il savait bien à jamais morte ; ainsi le bourgeois Mauriac au tombeau de la bourgeoisie accroche cette couronne d'immortelles qu'est *Le Mystère Frontenac*. Il est encore beaucoup trop tôt pour juger un pareil livre, ou peut-être ne

faudrait-il pas être un bourgeois soi-même. Mais que l'on songe à nos petits enfants, auxquels il ne sera jamais arrivé d'aller passer leurs vacances dans une propriété de famille ; comme tout ce que dit Mauriac leur apparaîtra poétiquement irréel ; sorti exprès pour eux d'un passé sans âge ! Et quand il leur arrivera de rencontrer sur une colline, à droite de la route, cette grande vieille maison carrée aux contrevents verts, à demi cachée par un rideau de vieux arbres, ils évoqueront pieusement la race disparue qui s'était construit de telles demeures et où des enfants de leur âge plongeaient autrefois dans le mystère Frontenac. Et peut-être qu'alors toute l'œuvre de François Mauriac, aperçue dans cette perspective, leur semblera n'être autre chose qu'un monument élevé à la perpétuelle mémoire de la bourgeoisie terrienne du XIXe siècle sur son déclin. C'est précisément parce que les bourgeois de Mauriac ne sont pas admirables, mais vrais, que leur poésie enfin s'est dégagée. Le don royal des poëtes est que, pour eux, il n'y a pas la moindre différence entre la vérité et la poésie.

Mais François Mauriac est un bourgeois bordelais. Il n'a pas moins accepté sa ville et sa province que la classe sociale dans laquelle il est né. Bordeaux est une ville singulière, enfoncée dans le milieu des terres, mais à qui son large fleuve apporte cependant avec le frémissement de la marée quelques effluves atlantiques, sans parler des êtres et des choses exotiques qui encombrent ses quais. Il semble que Bordeaux offre à ses enfants un itinéraire de fuite : on peut s'embarquer à Bordeaux. Mais il est encore plus certain que les vrais Bordelais n'en profitent guère. Mauriac note quelque part que les maisons de Bordeaux semblent tourner le dos au fleuve et se barricader contre lui et il avoue que les quais de la Garonne n'ont com-

mencé que fort tard à l'intéresser ; c'est-à-dire probablement à une époque où nulle influence n'était plus capable de transformer sa nature profonde. Non, Bordeaux n'est pas pour les Bordelais un point de départ ; c'est un point d'arrivée. Le bout du monde. Une capitale entre les vignobles de Guyenne et les landes de Gascogne. Et qui se suffit à elle-même. Pour Mauriac, c'est le carrefour de ses enfances. Toutefois il ne faudrait pas exagérer le rôle de Bordeaux dans l'œuvre de Mauriac. Un carrefour est un lieu où l'on campe, où l'on passe et repasse bien des fois ; où l'on rencontre maintes figures de connaissance. Mais ce n'est pas un lieu où l'on réside où l'on attache son cœur. La vraie patrie de Mauriac n'est pas Bordeaux, mais le pays bordelais. Et un double pays, comme si, même dans l'âme la plus fidèle, il était nécessaire de ménager un contraste pour aboutir à un accord. Contraste mystérieux entre le pays des vignes et le pays des pins. On le retrouve en sourdine dans toute l'œuvre de Mauriac. C'est justement à cause de ce contraste qu'il n'a pas été nécessaire à Mauriac de sortir de sa province pour connaître le monde. C'est cela aussi qui fait de Bordeaux une capitale et de cette capitale un être vivant. Au fur et à mesure qu'il avance en âge, il semble que Mauriac devienne plus conscient de ces vérités qu'il n'a pas choisies, mais qui s'imposent à lui irrésistiblement. Et pourtant il n'a jamais cessé de savoir qu'à certaines destinées on n'échappe point. Son premier roman : *L'Enfant chargé de chaînes*, ne montrait-il pas un jeune homme impatient de se libérer, mais qui néanmoins ne résiste pas à ce mariage avec une cousine qui comble les vœux de deux familles amies et dont les domaines se touchent ? Il n'est pas jusqu'à son adhésion à Barrès qui ne fût, sans que le Mauriac d'alors s'en soit douté peut-être, une acceptation de sa province. Acceptation d'ailleurs infiniment féconde. Grâce à elle, en effet,

nous possédons un Bordelais poétique à quoi il n'est guère possible de comparer que la Lorraine barrésienne. Et encore Barrès avait-il choisi sa province, puisqu'il avait aussi une ascendance auvergnate. Mauriac n'a pas eu à choisir le Bordelais, mais on dirait plutôt que ce soit l'inverse qui s'est produit ; que le Bordelais, pour trouver langue qui l'exprimât, ait suscité François Mauriac. D'aucuns seront tentés de dire que cet univers est bien étroit, cette scène très peu variée. Mais c'est une vue superficielle des choses. Lorsqu'un romancier nous découvre un fragment, si minime soit-il, de la réalité, c'est une révélation sans prix qui nous est faite. Et peut-être n'est-il pas possible d'atteindre à une certaine profondeur si on ne limite pas volontairement la portée de son regard. Ainsi, nous constations tout à l'heure l'impuissance de Mauriac en face de Paris. Mais je me demande si cette impuissance n'est pas quelque peu volontaire. J'entends par là que Paris ne joue pas du tout, dans les romans de Mauriac, un rôle analogue à celui de la province. Ou, pour mieux dire, Paris n'est pas situé sur le même plan. Paris est vu du dehors par des gens qui lui demeurent profondément étrangers, dont toutes les racines sont ailleurs et qui ne peuvent pas se déraciner. Reprenons, par exemple, ce *Désert de l'amour*, auquel tout à l'heure j'empruntais un trait ; c'est bien dans un bar parisien que Raymond Courrège reconnaît après beaucoup d'années Maria Cross ; mais aussitôt, ce qui ressuscite en lui, abolissant le bar, c'est son adolescence bordelaise, la seule chose, en somme, qui lui importe et qui soit sérieuse. Ce qu'il aime en Maria Cross, ce sont les souvenirs d'une époque et d'un pays auxquels, quoi qu'il ait fait depuis, il ne pourra jamais se sentir étranger. Et nous en revenons toujours à cette impossibilité d'évasion, qui est la marque la plus profonde de François Mauriac. Ce qui rend pathétique cette pro-

vince étroite et mesquine, c'est qu'il n'est pas possible d'en sortir. Si Bordeaux est pour les héros de Mauriac un point d'arrivée ; Paris est dans un autre sens, pour eux, le bout du monde, ce vers quoi l'on essaie sans cesse de partir, où l'on se tient quelques secondes dans un équilibre instable, mais où l'on ne saurait demeurer. Voilà pourquoi, de Paris, Mauriac n'a su peindre que la superficielle agitation, mais non la profonde permanence. La province est pour lui ce qui demeure ; Paris ce qui fuit intarissablement. Mauriac a choisi ce qui demeure.

C'est que Mauriac est catholique. Voici le dernier et le plus profond de ses caractères essentiels ; ce qu'on serait tenté d'appeler son ancre suprême. Il y a bien des façons d'être catholique, et si nous voulions définir avec une précision suffisante le catholicisme de Mauriac, il faudrait beaucoup plus d'un article. Mais c'est à quoi, justement, s'est surtout appliqué Charles Du Bos dans le livre qui nous occupe. On pourrait dire que Mauriac est né et a grandi dans le catholicisme de telle sorte que rien au monde n'a été capable ensuite d'effacer ce pli qu'il avait reçu. Le catholicisme est d'abord pour lui une tradition de famille. S'en éloigner, cela équivaut à s'éloigner de la maison paternelle. Y revenir, c'est réintégrer son foyer. Voilà pourquoi Mauriac n'a jamais pu demeurer bien loin. Mais en considérant ainsi les choses nous les voyons comme un incroyant lui-même pourrait les voir. Nous avons l'air d'expliquer l'inébranlable foi de Mauriac par les conditions purement naturelles qui l'accompagnent. Or, cette foi dépasse infiniment le domaine des choses visibles ; cette foi, si elle est de Mauriac la suprême fidélité ; bien plus profondément encore elle est le seul moyen d'évasion qu'il ait voulu connaître. Si les effluves venus de l'Ouest qui font chanter les pinèdes landaises

sur les adolescents au corps maigre et au front trop lourd, qui pénètrent à travers l'estuaire jusqu'à la grande ville et secouent les contrevents de ces maisons orgueilleuses qui ne veulent rien savoir de la mer, introduisent l'immensité du monde au cœur des cités les mieux fermées et des provinces les plus recluses ; combien davantage le souffle de l'esprit ne fera-t-il pas éclater ces fragiles barrières que forment une caste ou une province ! Si Mauriac n'était que bourgeois et s'il n'était que bordelais, croyez-vous qu'il eût jamais été capable de peindre comme il l'a fait des bourgeois bordelais ? Mais par le catholicisme il lui fut donné d'être à la fois au dedans et au dehors ; à leur niveau et au-dessus d'eux. « Dans ces milieux obscurs où s'écoula toute son enfance, dans ces familles jalousement fermées aux étrangers, dans ces pays perdus, dans ces coins de province où personne ne passe et où il semble qu'il ne se passe rien, il y avait un enfant espion, un traître inconscient de sa traîtrise, qui captait, enregistrait à son insu la vie de tous les jours dans sa complexité obscure » (*Le romancier et ses personnages*, p. 101). On me dira que c'est ici précisément le don du romancier et que je mélange tout. Mais qu'est-ce, en définitive, que le don du romancier, sur lequel Mauriac en son dernier livre nous invite à méditer, sinon celui de conférer un sens à ce qui, pour le commun des hommes, n'en a pas ? Croyez-vous que les faits et gestes des grandes personnes qui l'entourent intéresseraient tellement cet enfant s'ils ne lui donnaient le pressentiment d'autre chose et d'un drame caché, qu'il s'agira plus tard de découvrir et d'amener au jour ? Or je prétends que, si une pareille intuition est possible hors du catholicisme, le catholicisme forme néanmoins l'atmosphère où elle est la plus naturelle, où même les êtres en apparence les plus vulgaires ne peuvent manquer de l'éprouver. Je cueille

dans *Commencements d'une vie* un fragment dont on me pardonnera l'étendue parce qu'il montre d'une admirable façon tout ensemble la profondeur et les aspects déplaisants de ces rapports entre Dieu et la bourgeoisie :

Une autre église ne dispensait pas à l'enfant les satisfactions de la solitude, mais il y goûtait, au contraire, une sorte de joie sociale : Notre-Dame, salon Louis XIV et Louis XV, paroisse des bonnes familles de Bordeaux, sanctuaire harmonieux, modéré, tiède en hiver, où ceux qui surent se composer une vie temporelle exempte d'inconfort viennent aussi s'assurer une éternité bienheureuse. Messes de minuit à Notre-Dame! Jusqu'à onze heures les domestiques veillent sur les chaises réservées. Toutes les bonnes familles sont là : dos d'astrakan des vieilles dames, carrures des maris qu'élargissent démesurément les pelisses, gosses faits en série, modèles réduits de leurs parents (cette petite fille aura le derrière placé trop bas, comme sa mère). C'est l'Épiphanie de la bourgeoisie : les bergers sont revenus à leurs moutons; les Rois? il n'y en a plus. Rien ne reste au Dieu de la crèche que cette sainte classe moyenne, soucieuse de ne négliger aucun secours, de ne dédaigner aucune promesse, de ne courir aucun risque inutile, fût-il d'ordre métaphysique; race prudente, circonspecte, sage, dont toutes les polices d'assurance sont en règle pour le temps et pour l'éternité. Ce ne sont pas ceux-là qui d'abord furent appelés, les plus fidèles pourtant! et tout de même aimés. Mais rappelle-toi ces messes cossues, recueillies, cette atmosphère de dévotion riche, et pourtant sincère, tandis que la maîtrise chantait : « Une étable est son logement, un peu de paille est sa couchette... » et, si près de la sainte Table et du festin mystique, ces truffes dont toute la paroisse était embaumée. (*Commencements d'une vie*, pp. 100-102.)

On peut trouver fort cruel ce tableau de la dévotion bourgeoise ; mais on peut aussi juger qu'il est trop indulgent. C'est la preuve, il me semble, qu'il a toutes chances d'être vrai. Parce que Mauriac, grâce à son catholicisme, joue toujours comme naturellement sur deux registres qui seuls donnent à la vie humaine sa profondeur et son poids véritables. Il n'aurait peut-être jamais eu grand'chose à nous dire s'il avait été moins solidement raciné en bourgeoisie ; mais rien non plus si le catholi-

cisme ne lui avait rendu comme transparentes sa classe sociale et sa province. De presque tous ses romans on pourrait tirer des exemples. Voyez *La Chair et le Sang* (1920) au moment même où Mauriac paraît le plus éloigné du conformisme bourgeois (ne publiera-t-il pas bientôt *Préséances*?), la description de la famille Castagnède :

Ces braves gens se suffisaient à eux-mêmes; le monde, pour eux, finissait aux cousins issus de germains. Ce que cette race des Castagnède pouvait produire d'intelligence, de sainteté, d'héroïsme, se consommait sur place, dans l'hôtel où ils procréaient depuis un siècle. Les filles ne se mariaient jamais hors la ville, à peine hors la maison, jamais hors la rue ou le quartier. Les domestiques, bien que modiquement payés, ne pouvaient s'habituer à d'autres places; ceux qu'un coup de tête chassait de ce modeste paradis, n'avaient de cesse qu'ils n'y fussent réintégrés. Il était rare qu'on priât un étranger à déjeuner, mais dans cette occurence, des plats cuisinés l'émerveillaient pour le reste de sa vie. Personne jamais ne prit chez les Castagnède ses habitudes... Les Castagnède, dès l'enfance, leur avaient été un jeu de massacre [à May Dupont-Gunther et à son frère Edward]. Aujourd'hui elle n'en riait plus, elle aspirait à cette règle, à cet ordre et surtout à cette propreté, à cette dignité : chez eux rien de vil, ni de bas, ni de suspect, l'ombre d'aucun vice au fond des regards. » (*La Chair et le Sang*, pp. 149-151.)

Je n'ignore certes pas la complexité du drame intérieur qui pousse May Dupont-Gunther à épouser un médiocre Castagnède, et que le texte même que je viens de citer pourrait être sollicité en plus d'un sens. Comment n'y pas voir, cependant, l'hommage rendu par une jeune fille bourgeoise et protestante à une famille bourgeoise et catholique? La grandeur de Mauriac, je répète qu'elle est dans sa fidélité à la source, à toutes les sources, aussi bien la bourgeoise que la catholique. Non qu'il les confonde, ni qu'il mette celle-ci au même niveau que celle-là. Mais il n'aperçoit aucune contradiction entre le christianisme et la bourgeoisie; et s'il reproche quelque chose à ses

bourgeois, ce sont leurs gestes, parce qu'ils trahissent la vérité de leurs cœur. Si, en effet, des œuvres de début nous passons à celles qui furent écrites depuis la conversion, nous verrons que le point de vue n'a pas changé, sinon l'accent. Il aurait sans doute suffi qu'Irène de Blénauge, dans *Ce qui était perdu*, vît sa belle-mère comme elle était réellement, et non telle qu'elle paraissait, pour que le Christ, à travers cette vieille femme, touchât son cœur. Il en va tout de même pour le héros du *Nœud de vipères*, qui méconnaît sa femme jusqu'à la fin, jusqu'à ce que, elle morte, il découvre par hasard les débris d'une ancienne correspondance qu'Isabelle avait entretenue avec son directeur de conscience, et brûlée depuis. Il est bien vrai que les bourgeois de Mauriac, ainsi qu'on l'a beaucoup dit, ne rendent pas le catholicisme aimable, ni séduisant ; il est bien vrai que leur extérieur est susceptible d'éloigner de la religion certaines âmes hésitantes. Mais il est encore plus vrai — et on ne l'a pas suffisamment souligné, je crois — que ces maisons bourgeoises jalousement fermées, pareilles à des jardins clos, voient s'épanouir, dans le secret, des fleurs de grâce d'autant plus précieuses, peut-être, que leur parfum ne se répand pas. Au fond, ce que Mauriac leur reproche pèse bien peu auprès de l'estime où il les tient.

De l'estime où il tient les femmes de cette bourgeoisie. Sa mère et sa grand'mère, qui ont préparé son cœur à recevoir la grâce. Il ne faut jamais oublier, en effet, si l'on veut apprécier correctement Mauriac et son œuvre, qu'il a été élevé par des femmes. Elles ont développé en lui un sens bien peu moderne : celui du respect. D'elles, il a tout respecté, du même cœur qu'il les aimait. Non seulement leur foi et leurs pratiques de piété ; mais encore leur manière d'être et leurs préjugés. Il ne met pas tout sur le même plan, mais tout participe du même prestige.

Et ceci ne trouble pas la lucidité de son regard : il a vu les bourgeoises telles qu'elles étaient au temps de son enfance, humiliées et offensées, attachées à la maison et au maître presque comme des esclaves ; peu séduisantes, passé le premier feu de la jeunesse et ce qu'on appelle « la beauté du diable » ; ignorantes et bornées. Mais elles sont sincèrement pieuses, et cette piété sauve tout ; non peut-être aux yeux du monde, mais qu'importe ! C'est par les femmes que la grâce circule au plus épais des familles bourgeoises. Méconnues, trahies, méprisées, ces épouses et ces mères sont les infatigables gardes-malades, celles dont toute la vie n'est qu'un long dévouement silencieux, parce qu'elles font naître et qu'elles aident à mourir. Et s'il arrive même que, chez l'une de ces malheureuses dont Mauriac, dans *l'Éducation des filles* (*l'Éducation des filles* forme la seconde partie du volume intitulé *Le Romancier et ses personnages*), a décrit, avec quelque exagération peut-être, l'effroyable condition, gronde la révolte, il n'est pas encore certain que la Grâce n'ait passé par là. Je songe par exemple à Thérèse Desqueyroux, la plus émouvante sans doute des héroïnes de Mauriac. A la fin du livre, au moment où elle est rejetée dans la cohue par un coutumier aux règles inflexibles, ne semble-t-il pas qu'elle regrette d'avoir repoussé cet obscur mais salutaire destin ? « Les femmes de la famille aspirent à perdre toute existence individuelle. C'est beau, ce don total à l'espèce ; je sens la beauté de cet effacement, de cet anéantissement... Mais moi, mais moi... » (*Thérèse Desqueyroux*, p. 215). Thérèse Desqueyroux a voulu se sauver, et c'est pourquoi elle s'est perdue. Mais d'avoir voulu se sauver malgré tout il est possible que cela lui soit imputé à justice, si l'on pense à l'inertie spirituelle de son triste mari. En vérité, Thérèse Desqueyroux ne pouvait pas plus que Phèdre être conçue hors du Christianisme, ni vivre dans une atmosphère qui n'eût pas été catholique.

C'est qu'il nous fallait bien finir, à propos de François Mauriac, par évoquer Jean Racine et Blaise Pascal, et, d'une façon générale, ce qu'on pourrait appeler avec Henri Bremond le classicisme dévot ; car il n'est pas possible d'oublier Bossuet et le *Traité de la concupiscence* ; *Souffrances et bonheur du chrétien.* Les raisons en sont multiples : si Mauriac a perdu le *Lacordaire* qu'il avait écrit dans sa jeunesse, nous avons de lui un Racine, un Pascal et presque un Bossuet. Comme si son catholicisme puisait à une double source : d'une part le XVIIe siècle, et d'autre part les jeunes romantiques qui, aux environs de 1830, se groupaient autour de la Chesnaie. Ce qui attire vers les jansénistes et les austères auteurs du grand siècle ce bourgeois catholique, c'est que, pour lui comme pour eux, le problème essentiel est celui des rapports de la nature et de la grâce, celui que pose à tout homme ici-bas l'exigence d'une chair blessée par la chute. Si jamais Mauriac n'a souscrit au pessimisme désespéré des jansénistes, il met volontiers l'accent sur les stigmates du péché et l'impuissance de l'Homme sans Dieu. Le drame essentiel de ses personnages, jusqu'aux tout derniers romans qui marquent à cet égard une assez grande différence, c'est le drame de la chair et du sang ; le conflit entre l'amour humain et l'amour divin ; pour tout dire en un mot, le drame de l'adolescence. Tel est l'âge, en effet, où l'Hercule païen se voyait proposé le choix décisif. Mais pour l'athlète chrétien l'heure n'est pas moins grave où il n'est plus un enfant et pas encore un homme.

Précisément François Mauriac vient de publier une nouvelle édition de *l'Adieu à l'adolescence*, dont la première avait paru en 1911. Nous ne chercherons point à deviner pourquoi, au sein de la maturité et de la gloire, il lui a plu de nous rappeler ces poëmes de la vingt-cin-

quième année. Mais regardons venir à nous ce jeune homme au crépuscule de son adolescence. Il vient à nous, mais il ne nous regarde pas, la tête obstinément retournée en arrière. La poésie de Mauriac n'est pas son titre principal à notre admiration. Mais peut-être trouverons-nous dans ces vers si simples l'ultime secret de son cœur, et non plus du tout l'artiste, mais l'homme. C'est ici que Malagar et Saint-Symphorien qui ne sont pas nommés, c'est ici que la pinède et le vignoble, le salon tiède et la terrasse brûlante, les vents d'automne et les vols de palombes, le premier éveil du printemps aux vacances de Pâques, les chapeaux de soleil des cousines et le tocsin les soirs d'incendie, le souvenir de l'ami le plus aimé et la fiancée qui vient, la silhouette de la mère priant au détour d'une allée, c'est ici que les intimités se livrent à nous sans réticences. François Mauriac nous parle cœur à cœur. Maurice Barrès avait discerné dans ces poëmes l'accent d'une voix qui serait grande. Tout écrivain véritable est le héraut, l'annonciateur, le proclamateur de quelque chose ou de quelqu'un qui naturellement se tait. D'innombrables jeunes gens, en province, pendant les loisirs campagnards des grandes vacances ou dans le mortel ennui de cette chambre solitaire, au crépuscule, qui est leur chambre d'étudiant, où pour la première fois ils connaissent l'amertume d'être seuls ; d'innombrables jeunes gens ont écrit des vers sur le mode mineur qui fut celui de François Mauriac à vingt-cinq ans. Et quelques-uns furent ses très chers amis dont ils ne voudrait pas, j'en suis sûr, que l'on sépare de son nom la mémoire. Jean de la Ville de Mirmont, et surtout le délicat André Lafon, auquel Mauriac, il y a quelques années, consacrait une étude (1) qui est l'hommage le plus noble et le plus

(1) *La vie et la mort d'un poète*, publiée en 1924.

délicat qu'un ami, déjà touché par la gloire, ait jamais fait à son ami mort trop jeune pour partager avec lui le laurier. — Mais enfin, que sont devenus ces poëmes de notre adolescence? Trop tôt changés en hommes, nous les avons reniés. Il est beau qu'un Mauriac les recueille, d'autant qu'ils ne peuvent rien ajouter à sa gloire. Mais ils ajoutent certainement à l'amitié que nous éprouvons pour lui.

C'est un peu comme si, parvenu sur le faîte (du point de vue humain, bien sûr ; car on sait que le chrétien, lui, n'est jamais arrivé), François Mauriac, avec un geste plein d'humilité, tenait à nous montrer d'où il est parti. Afin que nous mesurions tout ensemble la distance qui sépare *l'Adieu à l'adolescence* du *Mystère Frontenac* sous le rapport de l'art ; et leur fraternité profonde pour tout le reste. Si bien qu'il n'est peut-être pas tout à fait vrai de dire que, dans le cas de Mauriac, on trouve un point de départ. Ce n'est pas un hasard, si le premier poëme du recueil : « Mon Dieu, dois-je oublier mes amours anciennes...? » pose justement cette question de la fidélité. Que Mauriac n'ait jamais oublié ses amours anciennes, le *Mystère Frontenac* en fut, cette année même, l'admirable preuve. En vain écrit-il ailleurs :

> Ah! que ce soit la même angoisse qui nous prenne
> En écoutant pleurer, dans les brumes du port,
> Les appels prolongés et tristes des sirènes,
> Qui nous faisaient rêver, jadis, d'étranges morts,
> D'océans refermés sur d'immenses naufrages.
>
> Demain, parmi les tas de caisses, les ballots,
> Nous irons sur le port rêver de grands voyages
> Et mêler notre rêve à ceux des matelots.

Véritablement, il n'est jamais parti, et le déchirement fut tout intérieur. Mais peut-être d'autant plus tragique. Car pour François Mauriac, encore que le recueil qui nous

occupe soit à cet égard fort discret, l'adolescence est la saison des orages. Elle ressemble à ce printemps dont il nous a si souvent décrit les troubles approches. L'enfant se veut tout à Dieu et se replie sur sa pureté farouche. Mais il ne peut qu'il ne sente le profond frémissement de la terre et de la nature ; que Cybèle, comme Mauriac aime à la nommer, ne lui parle d'un autre amour. Voilà pourquoi si fréquemment sous sa plume revient le nom et le souvenir d'un autre adolescent de génie : Maurice de Guérin. C'est lui qui a fourni l'épigraphe pour *l'Adieu à l'Adolescence : « Vous savez, mon ami, le charme des pas que l'on mène sur les traces bien-aimées...* » Comme Mauriac, Guérin fut un cœur partagé ; et comme pour Mauriac, le seul chemin d'évasion qui se montra ouvert, ce fut la poésie. Mais autour de Guérin Mauriac évoque tous ces adolescents des années orageuses 1830 ; non pas les « enfants du siècle », ceux qu'environne déjà une gloire bruyante et contestée ; mais les doux, les timides, les purs, ceux qui gardaient au cœur la nostalgie d'une secrète enfance, que le romantisme épouvantait, et qui pourtant se sentaient irrémédiablement séparés de leurs aînés ; ceux, en un mot, qui crurent un moment avoir trouvé auprès de Lamennais l'asile qu'ils appelaient de leurs vœux. Beaucoup sont morts jeunes ; très peu ont connu la gloire et jamais de leur vivant. On devine de quelle mélancolie, s'il les avait rencontrés aux Champs-Élysées, Virgile eût paré le front de ces autres Marcellus. Il me semble les voir aujourd'hui faire à François Mauriac, leur cadet vainqueur, un charmant et magnifique cortège.

Car le triomphe de Mauriac, ce triomphe dont *l'Adieu à l'Adolescence* nous permet de mesurer la portée, il n'est pas surtout d'avoir conquis l'applaudissement des hommes ; mais bien d'avoir atteint dès ici-bas cette paix et

cette joie qui sont la récompense du chrétien fidèle. Il a surmonté non seulement l'inquiétude des adolescents blessés qui le précédèrent sur la route ; mais celle encore de ses maîtres les plus hauts, celle d'un Pascal et celle d'un Racine. Et il ne lui fut pas nécessaire pour cela de rien renier, ni dans le temps, ni dans l'espace géographique ou social. Dieu n'était pas absent de cette enfance, dont il avait fait les plus pures joies, ni de cette bourgeoisie étroite et mesquine mais dont il habitait telles profondeurs secrètes, perceptibles aux yeux seuls des plus fidèles de ses fils ; ni de cette nature même dont l'appel semblait autrefois devoir séduire les jeunes cœurs. Il suffit de lire, pour s'en convaincre, *Bonheur du chrétien* :

> Les saints allaient au désert, mais eussent-ils osé demeurer seuls devant cette plaine étendue et vivante, devant cette terre charnelle, au bord de l'immense corps qui ne peut pas pécher? Il fut un temps où je ne recevais d'elle d'autre leçon que la passivité du fleuve, que l'abandon de l'arbre courbé, redressé, ainsi creusé dans l'épaisseur de ses feuilles, obéissant à tout souffle. Vais-je me troubler encore? Quelle est cette langueur? Mais non, je vois maintenant ce qu'alors mon œil intérieur se refusait à découvrir : des cloches jalonnent le fleuve invisible; la plaine n'est qu'un sillon immense où ce n'est pas le grain qui meurt, ni même le froment qui mûrit, mais où un Pain caché, enseveli vivant, se multiplie. Il suffit qu'il soit là pour sanctifier cette Cybèle appesantie et déjà ivre avant toute vendange. Si le vent courbe les branches, c'est devant les villages serrés autour d'un tabernacle. A vol d'oiseau, l'hostie n'est guère plus éloignée de moi qu'elle ne serait dans une cathédrale. Cybèle est purifié par Celui que je ne vois pas; elle se referme sur Lui; elle Le cache sous des pierres, dans des feuilles; elle Le contient : l'ostensoir a des rayons de vignes et de forêts. (*Souffrances et bonheur du chrétien*, pp. 146-148.)

Il me semble que, dans ces lignes, se trouve l'essentiel de ce que j'ai voulu dire sur Mauriac, sans y avoir probablement réussi. Elles éclairent tout, y compris le problème du romancier catholique. Cette Présence que

Cybèle n'est plus capable de dissimuler au regard du croyant, c'est elle encore, profonde et secrète, qui anime les derniers romans, le monde aussi bien que la nature. Et Mauriac aujourd'hui sait pourquoi il lui était impossible de fuir. Vainement les bateaux en partance murmuraient à son oreille le nom des villes inconnues. Il ne se pouvait détacher du rivage. Parce que c'était là que le Maître avait marqué sa tâche. Au plus secret de cette province, au plus épais de cette bourgeoisie les enfances Mauriac avaient poussé de telles racines qu'il ne se pouvait plus nourrir que dans ce terroir et que les vents atlantiques fatiguaient en vain ses jeunes branches. Mais cela était nécessaire pour qu'il exprimât cette province et cette bourgeoisie de telle sorte que, grâce à lui, elles ne mourront plus qu'avec la langue française ; cela peut-être n'était pas moins nécessaire pour qu'il apprît enfin combien le joug du Christ est doux. Certains ont été obligés de s'en aller sur les routes et de connaître l'amertume du pain étranger pour rencontrer, au détour d'un sentier perdu, la Face ensanglantée du Sauveur. Mais il aura suffi à Mauriac, pour triompher dans tous les domaines, d'approfondir en lui-même cette fidélité qu'il avait héritée de sa mère : c'est au fond de son cœur que la Face divine, même aux pires moments, ne cessait pas de resplendir.

Sans doute beaucoup d'entre nous repoussent-ils les aspects temporels d'une pareille fidélité, mais ce leur doit être une raison de plus pour reconnaître l'exceptionnelle valeur de ce témoignage.

JACQUES MADAULE.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Hors de France

I. — L'antireligion en U.R.S.S.

Un groupe de jeunes fascistes vient de créer une bibliothèque d'études italiennes sur la Russie. Le but évident de cette entreprise est de montrer — ce qui est l'opinion souvent exprimée de M. Mussolini — que le fascisme, s'il peut, sur le terrain politique, engager des relations, même étroites, avec le Bolchevisme, s'oppose à lui sentimentalement, avec force. Le premier livre de la collection, qui en aura vingt-quatre, est consacré au *Règne de l'antéchrist dans la Russie soviétique*. Ce livre ne semble pas avoir été connu en France : à ma connaissance, en dehors d'un article de M. Timachew dans le journal russe blanc de Paris *Renaissance* (*Wozrojdénié*), il n'y a eu qu'un compte-rendu du Cte Perovsky, dans le *Vingtième Siècle*, belge. L'auteur du livre, M. Lino Capuccio, semble avoir une connaissance profonde de la question russe, et son point de vue général est tout à fait exact.

M. Capuccio écarte d'abord l'affirmation — qu'on retrouve encore assez souvent exprimée — que la situation de la Russie soviétique est, au point de vue religieux, celle d'un pays où toutes les religions sont libres, et où aucune n'est aidée officiellement. Nous savons à quoi nous en tenir, et ici même, à propos des livres de Nicolas Berdiaeff (1), nous avons souligné ce qu'il y a de proprement « religieux », en un sens extensif du mot, sous le matérialisme officiellement proclamé par l'U.R.S.S., matérialisme qui est la base philosophique essentielle du régime. Il y a bien là, dans la doctrine comme dans les faits, un athéisme militant, organisé comme moyen de gouverne-

(1) *La Vie Intellectuelle* du 25 mai.

ment et de propagande, qui ne peut laisser aux aspirations religieuses qu'une place très diminuée.

Suivant M. Lino Capuccio, on pourrait diviser la politique anti-religieuse de l'U.R.S.S. en trois périodes : 1917-1922 ; 1923-1928 ; 1928-1933. L'écrivain russe M. Timachew envisage un classement un peu différent et plus subtil.

Première période : jusqu'à la fin de 1921, le pouvoir officiel pense que la Religion mourra toute seule, du fait même de la Révolution, et qu'il suffit de frapper quelques membres du clergé afin de ruiner leur puissance ; on atteint alors surtout les prêtres qui sont en contact immédiat avec le petit peuple.

Deuxième période : ce procédé ne donnant pas les résultats escomptés, on va plus loin et les persécutions sont ou bien menées par le pouvoir lui-même, ou bien, plus souvent, avec sa tacite complicité.

Vers 1923, changement de tactique. Les persécutions faiblissent et atteignent surtout des dignitaires. Il semble que le pouvoir cherche une décomposition de la religion par l'intérieur : des schismes naissent, certainement appuyés en secret.

Quatrième période : une exaspération soudaine de la lutte. Fermeture en masse des églises, de nouveau persécutions. Organisation en grand de la propagande des Sans-Dieu.

Enfin, à partir du 15 mars 1930, un décret met fin à la fermeture forcée des églises, et, tout en interdisant à l'Église toute action liturgique et tout rôle charitable, la laisse vivre. On compte évidemment sur la propagande athéiste plus que sur la contrainte pour venir à bout de la religion.

Cette évolution prouve, en tout cas, que la politique anti-religieuse n'a pas suivi une voie très rectiligne, et, par conséquent, que sa tâche ne devait pas être aisée. Il y a certainement une résistance, très vive, très réelle, que ces fluctuations même démontrent. M. Timachew croit

que le décret de mars 1930 a été pris sous la pression de la protestation chrétienne, mais peut-être le gouvernement, engagé à fond dans le plan quinquennal, voulant en quelque sorte réaliser une « union sacrée » de la production, n'a-t-il fait preuve là que d'un opportunisme assez habile?

Peut-on essayer d'évaluer les résultats de la propagande anti-religieuse en Russie? M. Capuccio dit que, dans les écoles, il y avait 70 o/o de croyants en 1929, 10 o/o en 1931. Mais n'est-ce pas là vantardise de quelque « pédagogue de choc »? Pour l'ensemble du pays, l'auteur italien indique, sur 160 millions d'habitants, 70 d'orthodoxes, 11 d'autres chrétiens, 13 de non-chrétiens (dont 10 de juifs, 1.500.000 de musulmans), 40 d'indifférents et 26 de sans-Dieu.

M. Timachew a discuté vivement ces chiffres. D'où seraient venus les 10 millions de juifs? Les chiffres officiels indiquent 6 millions d'inscrits aux sans-Dieu, les 20 millions ajoutés à titre de sympathisants sont douteux. Et comment recenser les indifférents? Il semble bien qu'il soit impossible de donner une expression numérique précise à ce conflit de l'antireligion et de la religion. L'impression évidente qui se dégage du livre de M. Lino Capuccio, sur le but duquel M. Timachew et le comte Perovsky sont tout à fait d'accord, c'est qu'il est impossible d'admettre, actuellement, le triomphe de l'irréligion. Le peuple russe a pu supporter beaucoup de choses : il demeure, sans doute pour plus de la moitié, fidèle à des aspirations spirituelles. Il est exact qu'il ne s'est pas soulevé quand il s'est agi de détruire la chapelle Notre-Dame d'Ibérie, la cathédrale Saint-Sauveur ou le couvent Saint-Siméon. Mais en aurait-il la possibilité? Il y a eu, par contre, souvent, des protestations et des bagarres quand les Sans-Dieu s'attaquèrent à des églises ou des chapelles. Il semble bien que, depuis 1930, il y ait plutôt baisse de l'irréligion que progrès.

La religion garde, aux yeux du Russe, sa force de pres-

tige. On raconte que lors du procès de Mgr Benjamin, métropolite de Saint-Pétersbourg (qui allait se terminer par sa mise à mort), un des défenseurs avait déclaré ne se charger de la défense que sur le terrain des « droits de l'homme et du citoyen ». Le contact permanent avec un homme tel que Mgr Benjamin, dont la haute spiritualité était évidente, l'amena à un point de vue tout différent, et il devait mourir, un peu après, chrétien.

En somme l'auteur italien et les deux critiques russes concluent plutôt à un optimisme fondamental. De la « Sainte Russie » ils ne veulent pas désespérer. Il ne faut cependant pas se dissimuler que le temps est, en ces sortes d'affaires, un terrible facteur. Une fois achevé — ou tenu pour tel — l'équipement jugé nécessaire, le gouvernement ne reprendra-t-il pas son offensive matérialiste? Il faut bien le dire : sans le matérialisme, le système marxiste croule. Il lui faut le matérialisme dialectique comme il faut des fondations à une maison. Donc il reprendra la lutte. En la portant sur le terrain scolaire, il atteint au point le plus essentiel, et agit efficacement ; c'est le problème qui se pose dans tous les pays où les gouvernements ont mis sur l'école une main lourde, et où ils se proposent d'élever les enfants pour qu'ils soient conformes. Si, cent ans durant, une telle pédagogie, obstinément, travaille dans le même sens, que restera-t-il de cette admirable fidélité que nous venons d'évoquer? Optimisme, si l'on veut, mais angoissé.

II. — Les « Années décisives » de Spengler

Oswald Spengler, le célèbre théoricien du *Déclin de l'Occident*, œuvre immense, discutable mais importante (sur laquelle nous nous proposons de revenir très prochainement à l'occasion de la publication en français de sa deuxième partie), a toujours été considéré comme un des pères du mouvement national-socialiste. Sa conception

ST. A. E. LIBRARY

catastrophique, sa théorie de l'inéluctabilité des « Césars », sa glorification de l'héroïsme, cadrent en effet fort bien avec l'Hitlérisme. Son livre sur l'*Esprit prussien et le socialisme* avait encore précisé cette position prédominante du spenglerisme, et, au fond, tout Allemand, quand il pense au *Weltanschauung* (et il n'est point d'Allemand qui n'y pense), se réfère mentalement à Spengler. C'était particulièrement visible dans *La mission de la jeune génération* de Günther-Grundel, que nous avons signalée ici.

Or l'Hitlérisme est au pouvoir. En 1923, lors de son putsch manqué, Hitler avait affirmé que son dessein était de mettre en pratique les thèmes spenglériens ; attendons donc d'Oswald Spengler une apologie en règle de l'hitlérisme. Eh bien, le nouveau livre du prophète du déclin vient de paraître et l'on assure que les chefs du nazisme n'en sont pas contents. En tout cas Werner Beumelburg, dans le *Volkischer Beobachter*, journal officiel du parti, a été très peu chaud. Et si Spengler intitule son livre *Années décisives*, ce n'est pas ainsi que les chefs de l'Allemagne rêvent de les voir se dérouler (1).

Il y a même, dans cet ouvrage, des flèches très nettes envoyées à l'adresse de l'hitlérisme. D'abord Oswald Spengler ne croit pas le moins du monde à la notion de race. Il affirme — en quoi il a absolument raison — qu'on ne sait pas ce que c'est qu'une race pure, qu'il n'en existe probablement pas (2). Pour lui le drame se joue, tout simplement, entre les plus forts et les plus faibles. Et il s'agit d'être du bon côté... Entre les blancs et les « colorés » (jaunes et noirs confondus) se prépare une lutte à mort : en quoi il n'a sans doute pas tort. Mais les blancs comprennent tous ceux qui ne sont pas colorés, et pas seulement les fameux « aryens ». Au contraire, aux yeux de Spengler le juif constitue un élément très précieux, son

(1) C'est le premier tome des *Années décisives* qui vient de paraître, sous le titre *L'Allemagne et l'évolution historique universelle*.

(2) « L'idée de pureté ethnique est simplement grotesque », écrit-il. Mais, pour éviter de trop déplaire, il trouve ce biais : « Ce n'est pas à la pureté, mais à la force d'une race, que tient son avenir. » Comprenne qui pourra.

intelligence est fertilisante, c'est un ferment... Inutile de dire que les chefs hitlériens ne lisent pas ces assertions d'un œil joyeux (1).

Par ailleurs, le philosophe se gêne à peine pour railler les méthodes théâtrales et tumultueuses dont use le gouvernement du Reich. Prendre le pouvoir dans un tourbillon de fêtes, dit-il sans ambages, est prématuré ; laisser se prolonger la griserie est gravement imprudent. Si l'on veut faire des fêtes, il faut attendre qu'on ait obtenu un véritable succès. Et ce succès, il n'est pas improbable qu'il se fasse attendre longtemps. Allant plus loin, Spengler envisage que le personnel actuel puisse échouer, être traîné dans la boue, et que ce soit, plus tard, une autre équipe qui mène l'Allemagne à ses destins. Suit cette comparaison, dont on ne sait si elle a fait plaisir au Führer : « C'est un homme d'État de la taille de Bismarck qu'il faudrait, tant, à côté de grandes possibilités, il y a de dangers : la révolution a aggravé la situation intérieure du pays, comme elle le fait toujours. »

Le contenu du livre est sans aucun doute moins intéressant et significatif que les ouvrages antérieurs du philosophe. Tout n'y est pas mauvais. Il y a, en particulier, une analyse de la crise et de son sens, de son utilité, qui est excellente : Spengler a raison de voir dans la faillite du productivisme mondial la seule occasion de détruire la scandaleuse primauté de l'économique, de le ramener à à son vrai rôle. Par ailleurs, quand il dénonce un certain optimisme qui pense que tout reprendra, comme au temps de la « prospérité », il n'a pas tort. En un sens même, son pessimisme énergique, bien que les racines en soient nietzschéennes, n'est pas pour nous heurter trop : nous ne lui donnons pas le même dessein que lui, voilà tout.

L'idée fondamentale semble être que chaque peuple

(1) Par ailleurs Spengler déclare ne rien devoir à l'hitlérisme et avoir écrit son livre avant l'avènement du Nazisme, ce qui ne l'empêche pas, au détour d'une période, de tirer son chapeau au parti gouvernant et de louer ses « vertus ».

doit sauvegarder sa vitalité, en détruisant celle des autres. Nous sommes sur la quille d'un bateau qui vient de chavirer : c'est la lutte au couteau (textuel). Le monde « faustien » ne naîtra que dans des conflits terribles : révolutions sociales dans chaque pays, que Spengler tient pour à peu près faites déjà ; révolution des jaunes et noirs contre les blancs.

On retrouve, dans ce livre, cette même tendance au catastrophisme qui est si évidente dans tous les écrits de Spengler. Elle le mène à de singulières contradictions. Pour lui la guerre est mauvaise pour la vitalité ; l'âme (que vient faire l'âme ici?) y dépérit ; la guerre de 1914 a été perdue parce que la tension spirituelle du début a cédé à la longue. Mais, par ailleurs, la paix est aussi dangereuse, et — qui l'eût cru? — c'est l'interminable paix de 1870-1914 qui a rendu les blancs cupides, impuissants, parce que rassasiés. Heureusement cette « vile sécurité » est finie et nous vivons sous le poids de destins tragiques. C'est le moment de lutter contre le sentimentalisme politique et l'indiscipline à la mode romantique. Il faut préparer, par une ascèse, des chefs blancs qui sauveront le monde.

Tout cela est assez confus, verbeux et peu significatif. C'est l'avis, d'ailleurs, de Beumelburg dans le *Voelkische Beobachter*. Spengler a toujours eu, sous des aspects très rigoureux, une certaine tendance à se moquer des contingences, des faits, des siècles et autres réalités. Sa vision prophétique, avec des parties éblouissantes, pêche souvent par à peu près. *Années décisives* offre l'exemple de ce défaut décuplé.

Il n'est peut-être pas inutile de noter qu'au courant de la plume Oswald Spengler exécute tout bonnement notre pays. L'Allemagne est en grand péril, mais ce danger ce n'est pas la France qui le lui fera courir. La France n'est plus rien, sa vitalité est en baisse, et Paris n'a plus droit au titre de capitale : elle est tout au plus un musée historique à destination des touristes. Le plus cocasse a été

de voir l'organe officiel du nazisme, par la plume de Werner Beumelburg, protester contre cette assertion : la France, dit-il, n'est pas un pays fini et Paris n'est pas seulement un souvenir historique. C'est au contraire le pays d'Europe le plus puissant, celui qui a sans doute le moins de juifs, le plus riche en sang nordique, pur aryen. Son destin est encore considérable... Ainsi vont les choses, et les prophètes sont rarement écoutés quand le grain de leur enseignement a germé...

III. — A l'ombre de la croix gammée

Ne quittons pas l'Allemagne hitlérienne sans signaler un reportage qui, au milieu de la multitude d'ouvrages sur le nazisme dont sont emplies nos vitrines, me paraît un des meilleurs. C'est celui de M. Xavier de Hauteclocque, paru aux éditions de France, *A l'ombre de la croix gammée.*

M. de Hauteclocque est, assurément, un des journalistes les mieux informés et les plus perspicaces que je sache. La grande presse d'information, la plupart du temps, passe comme consigne tacite à ses envoyés de ne pas trop montrer le dessous des cartes. Cela trouble le lecteur populaire. On étalera sur quatre colonnes le dernier crime morbide, sur deux colonnes le reporter racontera une prise d'armes à Tempelhof, mais sur ce qui se passe réellement de par le monde, le lecteur cherchera vainement à être renseigné. Exemple : le silence à peu près total fait sur la mort mystérieuse du roi Fayçal.

M. de Hauteclocque s'est, si j'ose dire, spécialisé dans le dessous des cartes. J'ai lu de lui des enquêtes sur des disparitions mystérieuses, sur le rôle occulte des marchands de guerre, et sujets analogues; aucune n'était indifférente. Son reportage sur l'Allemagne a été fait dans le même état d'esprit et est très perspicace. Une série de petits tableaux, nets, bien brossés, nus, montrent quel-

ques-uns des premiers personnages du Reich, que le reporter a réussi à voir, et à bien voir. Il est difficile de résumer un tel ouvrage.

Ses conclusions sont, exactement, celles auxquelles j'ai abouti, avec une connaissance infiniment plus superficielle de la question, et telles que je les ai exprimées dans le *Correspondant* du 25 juillet 1933. Que d'abord il est stupide d'envisager le nazisme comme un déchaînement de gamins écervelés, point de vue que nos politiciens français continuent à garder. Que c'est un système totalitaire, fondé sur une conception de l'homme, erronée, mais qui ne manque pas de noblesse ; et que, dans le seul domaine de la morale (M. de Hauteclocque donne des précisions), il a déjà atteint des résultats. Que des tendances diverses se montrent dans l'hitlérisme et que — des renseignements récents me confirment tout à fait dans cette idée — l'aile gauche, représentée par Roehm-Strasser, et autres, gagne du terrain ; peut-être allons-nous, malgré les coups de frein de Hitler, vers un national bolchevisme. Qu'enfin la question centrale, la seule importante, est d'ordre économique. Il y a en Allemagne six millions de créatures humaines qui ne mangent pas à leur faim, et certainement autant qui sont aux limites de la misère. Si Hitler ne réussit pas à leur donner du travail, ou du pain, son destin s'enfermera dans ce dilemme : une guerre de diversion, ou le communisme. Et notre destin y sera pris du coup.

IV. — M. Roosevelt et sa révolution

A l'autre bout du monde se poursuit une expérience qui, en importance, ne le cède en rien à l'hitlérienne : celle du président Roosevelt et de sa dictature économique. Il nous est assez difficile de la bien juger, de la bien comprendre. Par un singulier phénomène, tout ce qui vient d'Amérique nous arrive dans un état d'incohérence

presque totale et nous n'en possédons jamais qu'un à peu près. Qu'on songe à l'apparence caricaturale, schématique et puérile, que la presse française a donnée à l'expérience de la technocratie. M. Robert Kiefé, dans le n° 3 de l'*Ordre nouveau*, a montré que cela n'était pas si simple, ni si dépourvu de valeur. Il faut donc assurément attendre un peu pour juger de ce que sera la gigantesque entreprise qui se monte sous le signe de l'aigle bleu. Nous ne pouvons guère, aujourd'hui, qu'essayer de déterminer les conditions dans lesquelles elle s'est engagée, les hommes qui la font, les idées qu'ils servent.

Les hommes, les voici présentés par M. Bernard Faÿ, dans *Roosevelt et son Amérique* (coll. « Choses vues », Plon). C'est un livre agréable, plein d'humour, écrit par un auteur qui a, de son sujet, une expérience directe et profonde. Une première partie introduit aux temps contemporains par une esquisse historique, une seconde montre les erreurs de l'américanisme et la chute ; la troisième, la plus intéressante, nous présente l'équipe démocrate au moment où elle prend le pouvoir. Rien que pour les cent cinquante pages de cette troisième partie, l'ouvrage est à lire.

Ce qui apparaît dans une évidence criante, c'est que le parti démocrate, au départ, ne se séparait en rien du parti républicain, qu'il ne savait pas plus que lui où il fallait aller, et, bien mieux, que M. Roosevelt a établi sa puissance sur sa renommée personnelle plus que sur des idées. On s'en doutait. Ce sont là jeux politiques coutumiers. La campagne électorale de M. Roosevelt, racontée par M. Bernard Faÿ d'une façon si amusante (en contraste vif avec celle de M. Hoover, que délavèrent la pluie et la malchance), montre à quel point de désarroi était parvenu ce grand peuple enfant, fait pour le bonheur standard, et tout marri d'en être privé. Les hommes qui entourent M. Roosevelt, ce « trust de l'intelligence » dont on a tant parlé, semblent avoir une connaissance très exacte de cette situation, à la fois paradoxale et dramatique, et

désirer très sincèrement y remédier. Y arriveront-ils? C'est à voir.

« L'Amérique rejette l'américanisme », dit une phrase de la notice qui accompagne le livre de M. Faÿ. On voudrait en être absolument convaincu. Il est encore trop tôt pour en juger. Nous avons vu, de par le monde, un certain nombre de prophètes qui semblent prêts à condamner les anciens errements : d'ordinaire ils ne vont guère au fond de leur critique, et le vieil espoir de la « reprise », du retour à la prospérité sur sa forme 1926-1929, les hante. Dans quelle mesure n'est-ce pas le cas pour l'équipe Roosevelt? Les méthodes inflationnistes utilisées jusqu'ici ne sont pas faites pour qu'on augure très bien de l'avenir. Mais, répétons-le, une telle entreprise veut que nous lui accordions une prévention d'indulgence sympathique, et nous n'essaierons pas encore de la juger.

Les idées profondes sur lesquelles elle s'appuie, on les trouvera exprimées dans le livre du président Roosevelt lui-même, *Looking Forward*, récemment traduit en français par M. Henri de Maublanc sous le titre *Regards en Avant* (Denoël et Steele, éd.). C'est un simple recueil des discours prononcés par le président lorsqu'il n'était que candidat. Le niveau est donc celui des discours de réunions publiques : il faut dire cependant qu'il est infiniment plus élevé que celui des proses officielles dont nos journaux s'emplissent le lundi matin.

Le livre contient des parties remarquables, à côté d'autres (sur la répression des crimes et la surveillance des fous) qui ne présentent aucun intérêt. Son grand, son immense mérite est d'être un examen de conscience de l'Amérique et de ses méthodes. Le Président Roosevelt ne cache pas une seconde à son peuple que, des catastrophes dont il supporte le poids, il est vain de chercher hors des U. S. A. des responsables. Les causes de la crise sont à peu près toutes américaines. La spéculation folle est dénoncée avec force. Les États européens ne sont aucunement fautifs, et, au contraire, c'est l'Amérique qui s'est

engagée, la première, dans cette lutte de tarifs dont la conséquence devait être d'interdire aux États européens les dettes de guerre.

Cette confession faite, le Président déclare avec calme que le travail de redressement sera long, pénible. Et par ailleurs, qu'il n'a pas à sa disposition de panacée. En somme, un opportunisme courageux.

Le texte du moins, s'il ne nous indique pas la méthode qui sera suivie, peut-il nous faire connaître les idées centrales, constructives? En un certain sens, oui. Lorsque nous lisons une déclaration comme celle-ci : « Je crois que notre système industriel et économique est fait pour les individus, hommes et femmes, et non les individus pour le bénéfice du système », nous nous sentons tout à fait d'accord. De même sur la dénonciation formelle des méfaits de la haute finance, de même sur la nécessité d'envisager une autre distribution des richesses économiques, au total : sur un certain nombre de points critiques et théoriques, nous sommes renseignés et de façon qui nous intéresse au plus haut point.

Peut-on dire cependant qu'on distingue clairement les éléments d'une rénovation totale? Je ne le crois pas. Cela demeure, malgré tout, assez extérieur au vrai drame. Le président — surtout le candidat — ne pouvait guère sortir du cadre du capitalisme et il n'envisageait que de lui apporter les remèdes. Dans quelle mesure ses remèdes sont-ils efficaces? C'est ce que nous apprendrons d'ici quelques mois. Mais il faut avouer que, par exemple, lorsqu'à la fin du chapitre sur la finance et le crédit, où il y a des éléments tout à fait justes (et étrangement consonants à certaines pages de l'Encyclique *Quadragesimo anno*), on arrive tout simplement à une esquisse d'un système de contrôle bancaire, analogue au fond à celui que préconise M. Joseph Caillaux, on ne laisse pas d'être un peu déçu. Y a-t-il là simplement nécessaire prudence et souci de ménager l'électeur? C'est possible. Ce n'est pas certain. L'incertitude peut très bien être fondamentale, et

M. Roosevelt n'être pas capable de sortir vraiment du plan. En ce cas, il n'y a pas à en douter : son système échouera, et nous subirons les contre-coups de l'écroulement.

V. — Paris, dernier modèle...

Je ne veux pas achever cette chronique sans citer le nom d'un jeune écrivain italien, — mi-français, mi-italien, serait-il plus juste de dire, — qui vient de périr, avant d'avoir atteint trente ans, dans un stupide accident d'automobile, alors qu'il visitait l'Amérique du Nord. Léo Ferrero était le fils de Guglielmo Ferrero et de Gina Lombroso. M. Jean Luchaire, qui, dans *Notre Temps*, a rendu à la mémoire de son ami un témoignage émouvant, a raconté comment, dès l'âge de treize ans, en culottes courtes, Leo Ferrero créait des revues de jeunes et patronnait des mouvements littéraires. De quelques rares rencontres j'ai gardé le souvenir d'une extrême gentillesse, de beaucoup de dévouement et d'une intelligence toute florentine. Il y a quelque chose de si déconcertant, d'inhumain dans la mort des jeunes hommes que tout semblait promettre à un beau destin...

Léo Ferrero s'était fait connaître du public français par deux livres. Un très court mais très pertinent essai sur *Léonard de Vinci ou l'œuvre d'art*; ce texte avait été patronné par M. Paul Valéry, qui avait écrit sur ce thème qui lui est cher quelques beaux commentaires. Il y avait, d'ailleurs, analogie et influence entre l'esprit de Ferrero et celui de M. Valéry : pour l'un et l'autre le sens profond de l'œuvre se trouve dans le refus qu'oppose l'auteur à tout sentimentalisme, il est fonction de la résistance que le sujet a exercée. Un système du monde désespéré et hautain est à la base de cette doctrine sous-jacente, dont le vers célèbre du *Cimetière marin* donne la clef : « Zénon, cruel Zénon, Zénon d'Élée..... »

Le dernier livre de Ferrero, paru il y a peu, était moins

tendu, moins détaché du réel que le premier. C'est un portrait de *Paris, dernier modèle de l'Occident* (Rieder). Livre chaleureux, brillant, mais où passe aussi un souffle grave, où l'émotion semble toujours sur le point de se manifester, c'est aussi un livre bien documenté, et qui ne souffre pas de ces erreurs de perspective dont M. E. R. Curtius s'est rendu coupable, et que M. Daniel Halévy a su relever. A travers une série de notations très exactes, c'est bien un visage authentique de Paris qui se crée devant nous, et que nous reconnaissons. Est-il le seul, ou le vrai? On ne saurait dire.

Pour Léo Ferrero, Paris est le point suprême dans le sens de la perfection, et aussi le lieu de refuge, de la civilisation occidentale. Équilibre entre Rome et Athènes, entre l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, sa vraie valeur est dans sa mesure, dans l'harmonieuse union d'éléments contraires. De ce point de vue, il étudie le rôle de Paris, sa place dans l'élite mondiale, les éléments différents du peuple qui l'habite, son aspect, son action sur la terre. L'ensemble est beau et merveilleux de finesse. Il ne manque peut-être à ce livre qu'une chose, que l'auteur ne pouvait pas y mettre. La spiritualité de Paris, qui ne s'exprime pas seulement par ses revues d'avant-garde, ses écrivains, ses artistes ou les modèles d'ameublement et de haute couture : cette spiritualité qu'il aurait trouvée, par exemple, dans cette vieille église de St-Pierre de Montmartre, dans une maison de Sœurs des Pauvres, ou dans ces humbles constructions qui s'élèvent dans les banlieues industrielles, sur le signe de la Croix. Ce qui fait Paris, c'est bien le renom de ses romantiques, le faste de ses vitrines, le plaisir de vivre et le goût, c'est aussi autre chose, qui manque dans ces pages.

C'est là la limite de ce talent vivant précocement brisé par la mort, limite que nous constatons sans nous permettre un jugement, lequel ne nous appartient plus, dès qu'il s'agit de qui a franchi les portes.

DANIEL-ROPS.

THÉATRE

Rentrée

C'est M. Tristan Bernard qui a ouvert le feu. On attendait un feu d'artifice : il faut se contenter de quelques fusées.

Bloch de Chicago est une adaptation française d'*Abie Irish Rose* de Mme Anne Nichols. La pièce se passe à Chicago, mais sans bandits. Nous sommes ici entre honnêtes gens, entre braves gens, entre très braves gens. Jamais nous n'avions vu sur la scène pareille explosion de bons sentiments. Samy Bloch est un garçon parfait, et Rose Jonhston une jeune fille parfaite; alors que les jeunes premiers de théâtre, aujourd'hui du moins, se soucient secondairement des institutions religieuses et sociales, ces deux adolescents modèles réclament trois bénédictions : celle de l'officier d'état-civil, celle du rabbin et celle du curé. Un mariage par acte et au 4e des jumeaux : que voulez-vous de mieux? Il est vrai qu'il y a là le plus accommodant et le plus paternel des rabbins; il eut jadis pour camarade de guerre le plus accommodant et le plus paternel des prêtres. Comme une ombre de méchanceté est nécessaire pour avoir une ombre de drame, les auteurs ont mis dans le cœur du papa Jonhston un antisémitisme fanatique et dans la tête du papa Bloch une sainte horreur de la contamination chrétienne. Mais les deux pères ont une excellente nature, au fond... si l'on peut dire, car « au fond » ne correspond à rien dans ce charmant divertissement pour personnes très fatiguées.

Samy Bloch essaie de transformer Rose en une Rébecca. De son côté, Rose fait passer son fiancé pour un chrétien. Le double quiproquo ne peut durer. Les deux pères coupent les vivres... mais, tout s'arrange, une nuit de Noël, devant

les berceaux. C'est, on le voit, beaucoup plus simple au théâtre de la Madeleine qu'au pays de la croix gammée.

La pièce plaira. D'abord, elle est jouée avec entrain. L'excellent acteur Dalio, si remarquable à l'Atelier dans *Les Tricheurs*, dessine avec une verve intelligente une figure de bohême juif au corps et à l'âme élastiques. D'un autre côté, la « philosophie » de la pièce répond exactement aux idées du Français moyen sur l'amour, la religion, les juifs et le bonheur; c'est le triomphe du « bon sens », selon M. Clément Vautel; cela ne va sans doute pas très loin, mais on ne risque pas de tomber très bas.

*
* *

Si M. Tristan Bernard avait dû adapter *Liebelei*, son optimisme aurait ressuscité le cadavre du malheureux jeune homme tué en duel entre le second et le troisième acte. Dans *Liebelei* — « Amourette » —, M. Arthur Schnitzler veut nous montrer que tout ne s'arrange pas comme les cœurs tendres ou indulgents le désireraient. « Il faut que jeunesse se passe », chantent les valses viennoises; or il y a des femmes fatales : ce sont celles dont les maris sont remarquables au pistolet; il y a aussi des âmes qui ne se donnent qu'une fois et qui meurent d'un refus. On ne badine pas avec l'amour, disait Musset : même dans une amourette au bord du « beau Danube bleu », ajoute M. Arthur Schnitzer.

M. Georges Pitoëff a conçu pour ces trois actes une mise en scène digne du Théâtre du Vieux-Colombier où il s'installe. En évoquant Vienne à la fin du XIXe siècle, il a donné à ce drame de la jeunesse un cachet vieillot qui le rend plus émouvant : c'était le temps où la vie était rose, où les manches de corsage bouffaient, où les coiffures féminines étaient délicieusement ridicules, et pourtant les faits divers des journaux disent que la misère de l'homme est toujours la même.

Un premier acte mêle l'invitation à la valse et l'invitation à la mort. Un jeune officier s'est jeté dans une « grande pas-

sion », mais heureusement il commence à reconnaître qu'une « amourette » serait plus sage. Trop tard : le mari trompé vient le provoquer et le tuera. Mais il y a deux victimes : celle qui avait été choisie pour l' « amourette » avait un cœur. Personne ne s'en était avisé, pas même son père, un vieux musicien trop découragé par les rigueurs de l'hiver pour troubler l'éveil du printemps. Le troisième acte marque la défaite de la sentimentalité trompeuse dont les rythmes langoureux voudraient faire oublier que toute aventure humaine est infiniment sérieuse.

Mme Ludmilia Pitoëff est enfin entourée d'une très bonne troupe, vraiment jeune, sachant exprimer de la manière la plus naturelle la finesse des sentiments et le mouvement des scènes; il y a actuellement autour de la grande actrice des comédiens qui ont « le don »; puissent-ils former réellement une « compagnie »!

*
* *

Prière pour les vivants présente un cas curieux en même temps qu'une pièce intéressante. M. Jacques Deval a vu un grand sujet : la vie d'un homme. Il a très bien compris ce qui rend toute existence dramatique : l'égoïsme lié au simple fait d'être et de devenir en voulant mieux être. Il a enfin senti ce qui élève le drame jusqu'à la dignité tragique : naître, vivre et mourir, toute histoire humaine se déroule peut-être dans une perspective plus qu'humaine. Disons, pour simplifier, toute tragédie est d'essence religieuse et le tragique est la transfiguration religieuse du dramatique. Cet élément extraordinaire, M. Jacques Deval a reconnu que toute existence ordinaire l'appelle : au début et à la fin de sa pièce s'élève cette « prière pour les vivants » que l'Église récite en l'honneur de ceux qui entrent dans le monde; diverses répliques le montrent d'ailleurs, l'auteur n'oublie pas que son sujet s'ouvre sur l'infini.

Mais M. Jacques Deval a connu sur le boulevard de très solides succès. Il a du public parisien une science infaillible.

Cela nous vaut un troisième tableau d'un mauvais goût déplaisant et, au cours des dernières scènes, une demi-exhibition qu'un rappel des toiles mythologiques de Rubens ne suffit pas à justifier. Il y a plus : l'auteur veut du théâtre, et là où l'on nous promettait un homme, on nous donne trop souvent un personnage. A cet effet, M. Jacques Deval accentue les traits exceptionnels de l'existence dont il se fait le peintre; une naissance illégitime n'ajoute strictement rien ici; d'un autre côté, le héros est un inventeur doué d'une espèce de génie; à trente ans, il est dans la misère la plus profonde et, à quarante, à la tête d'entreprises considérables; à sa mort, il est haut dignitaire dans la Légion d'honneur; le point de départ de cette ascension est d'ailleurs un vol de portefeuille dans la redingote paternelle. Tout cela donne à la pièce quelque chose de théâtral et, je me hâte de le dire, dans le meilleur sens du mot, sans grandiloquence ni fleurs frelatées : mais est-ce compatible avec la simplicité du sujet? Ce qu'il y a d'émouvant dans le fait de vivre, voilà le thème : n'exclut-il pas certaines variations trop brillantes?

De même, M. Jacques Deval a tout juste effleuré la question angoissante promise dans le titre. Il y aurait, certes, une manière spécifiquement chrétienne d'aborder un pareil sujet et ce n'est pas en songeant à cette manière que nous apprécions l'effort de M. Jacques Deval. Il semble simplement qu'une « prière pour les vivants » s'élève vers quelque chose de mystérieux, et c'est cette présence enveloppante du mystère que nous ne sentons pas. Si je comprends bien les comptes-rendus de la grande presse, une scène de caractère symbolique aurait été supprimée après la générale. Peut-être était-elle indispensable et répondait-elle directement au dessein profond de l'auteur. Il manque ici un personnage : le Temps, le Temps créateur et le Temps meurtrier, le Temps qui porte non une faux mais le plus terrible point d'interrogation. Avouons aussi que l'auteur est mal servi par la présentation : l'équipe d'acteurs est excellente, mais la mise en scène ne provoque ni l'imagination ni l'intelligence du specta-

teur; quelques meubles modernes ne changent rien à l'essence de ce réalisme conventionnel qui encadre si justement une pièce de Paul Hervieu. Le tableau du pensionnat montre que le metteur en scène pourrait, à l'occasion, renoncer à ce style.

« Des gentillesses, des mufleries... » tel est le bilan de la vie d'un homme. Cela suffit d'ailleurs pour faire quelques victimes : une méchanceté inconsciente de gamin provoque la mort d'un camarade; Monsieur s'amuse et Madame se meurt, tout doucement, écrasée lentement, simplement en perdant le goût de vivre. Le sous-titre de la pièce pourrait être « l'envers du décor » : envers de la famille, de l'enfance, de la jeunesse, de la gloire, du mariage; de l'amitié, de la vieillesse. Cet envers manifeste toujours l'égoïsme, celui des enfants, du mari, du grand seigneur avide de décorations, du vieillard avide de jeunesse. C'est le pessimisme des clairvoyants, celui de Joseph de Maistre effrayé devant la conscience d'un honnête homme. C'est le pessimisme des forts, car pensé face à la vie, il ne peut échapper à l'acte de foi immanent à la vie elle-même. Il dicte à M. Jacques Deval des scènes d'une force et d'une sobriété qui mettent la pièce de *L'Athénée* bien au-dessus des anecdotes boulevardières.

*
* *

M. Le Trouhadec saisi par la débauche n'est ni la meilleure ni la plus mauvaise pièce de M. Jules Romains. Entre *Knock*, qui est une grande comédie, et *Le mariage de Le Trouhadec*, qui est tout simplement détestable [sauf la première scène], la pièce qui est reprise à *La Comédie des Champs-Élysées* apparaît comme une bouffonnerie intellectuelle qu'il ne faudrait pas prendre pour un vaudeville. M. Jules Romains se rattache directement à Molière et à Beaumarchais. Il y a dans ses divertissements un aspect satirique et psychologique. M. Le Trouhadec est un « grand pontife », dirait-on en style universitaire, habile à donner aux événements une interprétation avantageuse qu'il déclare scientifique. Gagne-

t-il cent mille francs à la roulette en jouant comme un ahuri? Il ne lui déplaît pas de laisser entendre qu'il avait une méthode et, à l'occasion, il en tirera un parti profitable. Le thème du vieillard amoureux n'est ici qu'un prétexte. Le héros moliéresque autour duquel tourne M. Jules Romains, c'est Tartuffe, même lorsqu'il a l'air de penser aux médecins et aux barbons de son maître. Il y a des Tartuffe de la science comme Knock et Le Trouhadec, mais comme ils ont un esprit critique exercé, ils sont à demi conscients de leur Tartufferie. N'ayant plus la rondeur pateline de Tartuffe, on ne sait trop si ce sont des esprits diaboliques doués d'une lucidité satanique ou si ce sont des pantins intellectuels dupes de leurs propres enseignements. M. Le Trouhadec semble être du second genre : c'est la sympathie ganache toujours prête à retrouver sa dignité au bout d'une démonstration : sa tartufferie n'est plus qu'un enjolivement poétique; c'est l'art de l'homme qui réussit à ne plus jamais se regarder.

Louis Jouvet a donné à la pièce de nouveaux décors, une vue stylisée de Monte-Carlo qui suffit à créer l'atmosphère. Il fait de Le Trouhadec un inoubliable dessin animé, vieil étudiant, maître vaniteux, arriviste à demi conscient de sa médiocrité, universitaire débrouillard, poète aussi : c'est de la caricature épique. Le rôle du meneur de jeu est tenu par l'un des meilleurs acteurs comiques d'aujourd'hui : M. Le Vigan : peut-être ne souligne-t-il pas assez le caractère intellectuel de ses machinations et de sa joie; Bénin, a-t-on dit, c'est Scapin : oui, mais c'est surtout un normalien qui monte un « canulard ». L'ensemble est, comme d'habitude dans ce théâtre, d'une exceptionnelle qualité.

*
* *

Comme dans *Prière pour les vivants* de M. Jacques Deval, il y a dans *Maria* un effort sincère pour s'attaquer aux plus grands sujets. Maria est une tragédienne illustre dans les deux mondes. Elle est l'idole d'un prince en exil; mais cette

femme a un goût frénétique de la lucidité ; c'est Mme Simone qui tient le rôle et, avec cette actrice aussi intelligente qu'intellectuelle, ce désir des situations nettes atteint une émouvante cruauté. Maria aime trop profondément le prince Nicolas pour ne pas tenter une épreuve : elle met entre eux une absence de dix-huit mois ; au retour, elle se présente de la manière la moins séduisante, avec ses rides et sa robe la moins élégante. L'expérience est mieux que décisive : le prince lui offre le mariage.

M. Alfred Savoir nous occupe pendant deux tableaux avec des scènes de la vie courante, et le vrai drame commence au troisième. Maria a rencontré au Mexique une pauvresse, jolie, très douée pour le dessin, et surtout d'un « dynamisme » vital que, personnellement, je trouverais un peu fatigant. Maria l'aime comme une mère, et cette espèce d'amour maternel la conduit à sacrifier l'autre : ayant découvert que la jeune fille est éprise du prince Nicolas, elle n'hésite pas à la pousser vers lui. Le renoncement sera total : elle espérait rester une mère, avoir la place d'une mère dans le nouveau foyer, mais la jeune fille pose ses conditions : elle épousera le prince et, proclamant que tout amour véritable est égoïste, elle entend détacher complètement son mari du passé.

Le quatrième tableau nous offre un autre drame ou plutôt une explication du premier qui, au fond, est une nouvelle position du problème. Maria s'est sacrifiée en vain. Le foyer qu'elle a créé n'a plus qu'une luxueuse apparence ; le contraire eût été étonnant si l'on songe à la maniere invraisemblable dont le pauvre prince apprit que, sans le savoir, il était et devait logiquement être amoureux de la jeune personne. En réalité, il n'a jamais voulu faire sa vie qu'avec la tragédienne et il vient le lui dire. Mais, au cours de l'entretien qui les rapproche, il comprend brusquement la vraie nature de Maria : c'est une « donneuse », très exactement le contraire de l' « acheteuse » dont M. Stève Passeur fit jadis le portrait ; elle a passé sa vie à donner son argent, son talent, et même l'homme qu'elle aimait. Ce dernier se

demande alors si elle l'aimait vraiment et il répond : non.

Le thème esquissé à la fin du tableau précédent revient, amplifié : aimer, c'est être égoïste, c'est conserver âprement l'être aimé pour soi; en Maria, le besoin de donner est contraire à la vraie nature humaine, le sacrifice est vice. Le « cas » n'est donc plus, comme nous l'avions cru au tableau précédent, l'apparition tardive de l'amour maternel dans le cœur d'une femme qui ne fut jamais mère; c'est un « type » que M. Alfred Savoir a voulu évoquer, comme dans la comédie du grand siècle. Il en esquisse une explication de nature biologique; mais il en dit trop ou trop peu; « la donneuse » n'est pas une généreuse ou plutôt sa générosité apparente serait une monstruosité relevant de sa psychophysiologie.

Le procédé favori de M. Savoir est le contraste ou plus exactement la dégradation. L' « acheteuse » de M. Stève Passeur était un monstre qui en avait bien l'air : la « donneuse » est un monstre dont l'âme est angélique ou une âme dont l'angélisme est une monstruosité. Le style de la comédie s'explique de la même manière; du moins veut-on croire que sa vulgarité est systématique et nullement spontanée. L'altesse jadis royale trouve spirituel de chanter l'*Internationale*; la petite Mexicaine est une vraie jeune fille, mais son vocabulaire ferait rougir un escadron de hussards; au moment où Maria accomplit le sacrifice total de son amour, elle déclare : « Je ne suis pas une gourde qui, etc... »

M. Savoir a trouvé au *Théâtre des Ambassadeurs* le trio féminin (car il y a aussi une domestique) qui pouvait donner à sa pièce sa pleine valeur. Grâce à cette interprétation exceptionnelle, nous avons le spectacle le plus réussi d'un grand sujet traîné dans le langage le plus vulgaire, mêlé aux artifices de théâtre les moins relevés, et faisant, malgré tout, jaillir des scènes où il retrouve sa grandeur.

HENRI GOUHIER.

A TRAVERS LES REVUES

Tableau de la poésie

La Nouvelle Revue Française du 1er octobre nous trace le tableau de la poésie en France. Elle a reçu, paraît-il, quelque dix mille poèmes et témoignages. Elle en cite une vingtaine. Quelle révélation nous apportent-ils?

Rien de génial en fait d'exécution. Beaucoup d'intérêt en fait d'intention. Chaque poète a fait précéder son envoi d'une modeste présentation qui nous dévoile, avec son âge, la qualité de son génie. Et c'est assez piquant.

Mme Hélène Régnier, née Massenot, bouchère, 55 ans, nous confie :

Il y eut chez nous grande misère, c'est alors que j'essayai d'écrire, je lisais *La petite Bourgogne*,... M Morel qui était directeur me répondit que mes écrits étaient anodins et j'en restai là. Lorsque le vieux Tigre fut ministre de la guerre ses discours que je lisais dans les journaux m'ayant inspirée je lui envoyais souvent des poésies non signées, je sentais en lui un grand patriote, il me semblait que ses pensées étaient les miennes et un jour où j'avais signé je reçus sa carte de visite j'en fus très heureuse il y a des émotions qui ne s'oublient pas.

Son mari meurt :

Et depuis la poésie fut ma seule consolation... J'ai fait déjà bien des essais, j'ai eu toujours des compliments mais cela s'est borné là. Je couds, je travaille un peu mon jardin, je rends service comme je le peux, je chante la Nature, il m'arrive d'aider un peu les détresses morales, on doit m'aimer un peu. Je crève de misère, je vous en prie Monsieur excusez-moi. Je remercie quelquefois le Bon Dieu qui m'a voulue pauvre. Je lis le *Pèlerin*, la *Croix des Jeunes*, la *Voix du combattant*... Je ne vois que le beau et le bon, je laisse de côté tout le reste, je versifie comme je veux et je regrette cependant d'être privée de tout ce qui est littérature. Excusez-moi c'est si laid de parler de soi.

Je ne cite pas les vers qu'elle envoie à l'appui de ses dires. Sa prose est bien meilleure et d'une simplicité qui m'enchante.

Elle m'enchante plus que celle de M. Camille de Montergon, chef d'escadron, né le 13 octobre 1880 et qui nous dit :

« Je crois que ma vocation poétique date du jour de ma naissance. »

Cela a abouti à un poème : *Fiançailles*, qui s'achève ainsi (ô poésie 1933 !)

... Et notre rêve aussi, ma mie, est immobile
Et je tiens votre main, et mon cœur est tranquille,
Puisque cette heure est douce et que nous nous aimons.
Car Dieu qui fit pour Lui nos âmes immortelles
Les unit d'un amour calme devant ces monts
Candides comme vous et comme moi fidèles.

De son côté, M. G. de Bellet, danseur, courtier en meuble, etc..., né en 1903, a écrit une *Rengaine du doit et de l'avoir* qui s'achève par ces vers qui termineront aussi cette recension :

On fait en somme un peu de mal
Et tout cela c'est si banal
Que mieux vaut parler d'autre chose.

Memento

Le Correspondant, 25 septembre. — R. P. Lagrange, *Le messianisme de Virgile*. — E. Tasset-Nissolle, *Katherine Mansfied*.

La Revue Française, 25 septembre. — Henri Massis, *Diminution intellectuelle causée par l'historicisme*.

Nouvelle Revue Française, 1er octobre. — P. C., *Quelques principes d'exégèse*. — A. Thibaudet, *Henri Bremond* :

« C'est un lettré pour qui le monde des âmes existe. »

Georges Duhamel. — *Remarques sur les mémoires imaginaires*.

La Revue Universelle, 1er et 15 octobre. — Ernst-Robert Curtius, *Balzac et le « Magisme »*. — Maurice Barrès, *Mes Cahiers : Cahier Pascal*.

Le Gérant : E. Aubin Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).

GTU Library
3 2400 00268 5992

428580

La Vie Intellectuelle

v. 24
1933

DATE	ISSUED TO

428580

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709